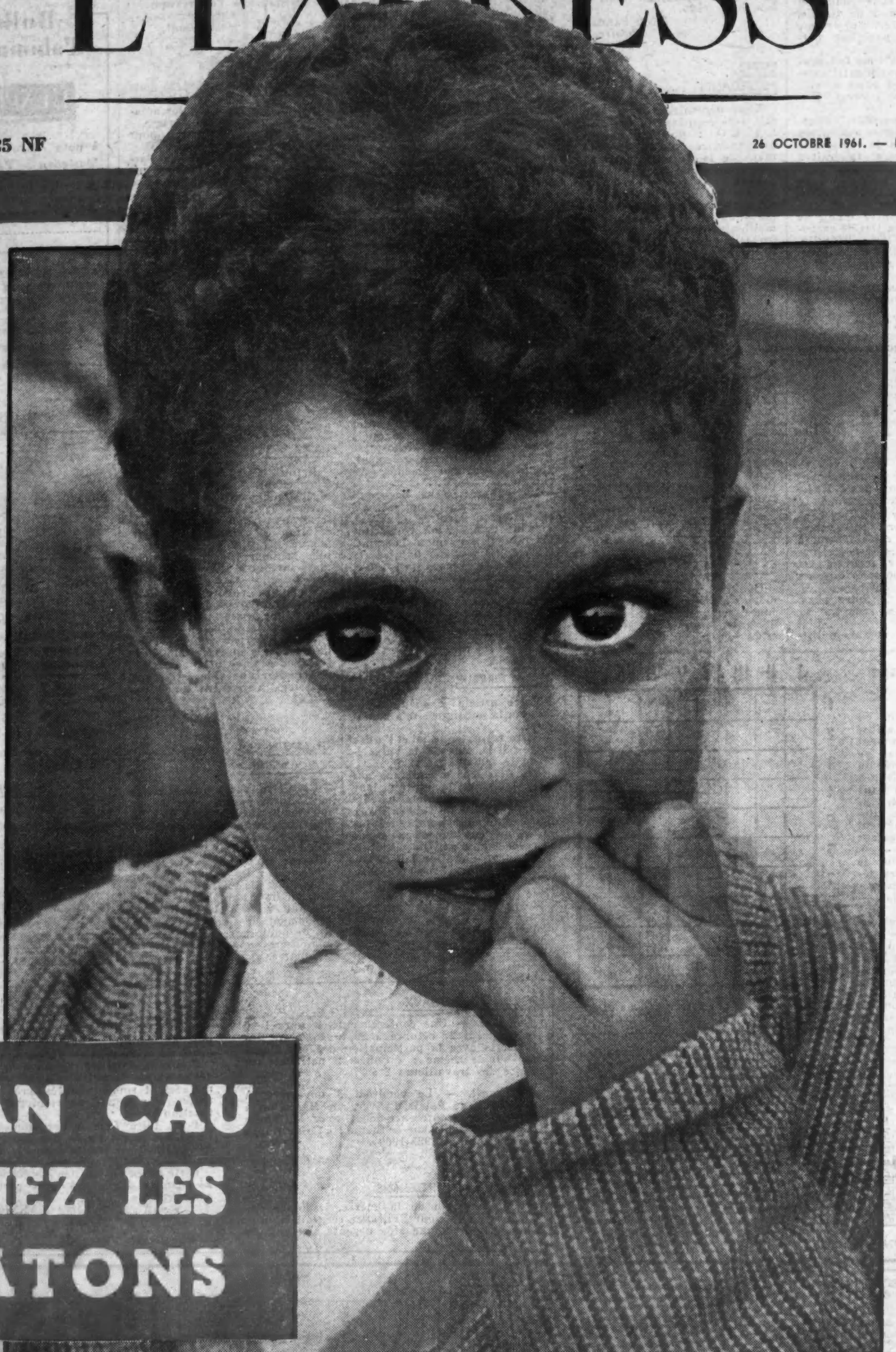
…, LA CHINE ET LA BOMBE

(pages 17 et 18)

L'EXPRESS

1.25 NF

26 OCTOBRE 1961. — N° 541



JEAN CAU CHEZ LES RATONS

(Aguiraud.)

UN JEUNE ALGERIEN DE NANTERRE.
« L'homme le plus inquiet d'une prison est le directeur. »
(G. B. Shaw.)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★

IL Y A PIRE

Si le nom de Paul Ramadier nous dit quelque chose ? Que si. C'est l'inventeur de la vignette automobile ; le truqueur du calcul du S.M.I.G. ; le promoteur d'un emprunt qui eut l'entière approbation des capitalistes ; le créateur d'une taxe dite civique pour financer la guerre d'Algérie ; et pour finir, l'homme qui, en mai 1958, défile de la Nation à la République et le lendemain vote l'investiture à de Gaulle. Un homme intègre... tout comme Poincaré. Voilà pour son dernier Ministère.

Quant à 1947, s'il me fait penser à Quadros, qualificatif compris, c'est que lui aussi a capitulé devant les « forces obscures ».

Tout était possible, dites-vous ? Les socialistes avaient en main les moyens de réaliser le socialisme. Encore faudrait-il que ce soit leur conviction politique. Après le long passé de trahison de la social-démocratie, permettez-moi d'en douter.

Vous nous assurez qu'on ne reverra pas les parties de cache-tampon entre MM. Pflimlin, Gaillard, Teitgen, Bourgès-Maunoury, etc. Vous accommoderiez-vous du retour de Guy Mollet ? Vous voyez le contingent, lors d'un nouveau putsch, s'opposer au fascisme au cri de « Vive Guy Mollet » ? Au reste, il irait lui-même chercher Salan.

Il y a pire qu'un gouvernement de droite, c'est un gouvernement de « gauche » faisant la politique de droite. Car alors le peuple est désarmé.

Roger Becarie
Champigny-sur-Marne.

UN JUSTE

Paul Ramadier a certainement été un Juste. Il n'a pas été « Le Dernier des Justes ».

Des Justes, il y en a, fort heureusement, encore, en France. Et il y en aura certainement à toutes les époques de notre histoire. Le terroir français est ainsi fait, qu'il en sort toujours un ou plusieurs Justes décidés, pour l'honneur de notre pays, à se mesurer avec ceux qui ne le sont pas.

Mais, dans les avatars politiques et la déconfiture de la démocratie, que J.-J. S.-S. nous remet en mémoire, combien est lourde la responsabilité des communistes et combien, hélas ! est aussi lourde la responsabilité de certains chefs syndicalistes qui, tournant imprudemment le dos aux intérêts supérieurs du pays et même, parfois, aux intérêts bien compris des travailleurs, semblent se plaire à déclencher des grèves, à tort et à travers, sans s'émouvoir de la démagogie dont ils font leur credo.

Léon Farhi,
libraire,
Paris.

ENTRE POSSEDANTS

Vous démontrez d'une façon éclatante ce qu'est en réalité la S. F. I. O. : une organisation conservatrice qui, en se réclamant de la Gauche, se livre à une gigantesque escroquerie politique.

Dans notre région limousine, ces gens-là détiennent le pouvoir politique et entretiennent les meilleures relations avec le patronat et la droite traditionnelle. Entre possédants, il faut bien s'entraider. De socialisme, il n'est évidemment plus question depuis de nombreuses années.

La clientèle électorale se recrute et se maintient grâce à une politique des « petits copains » appliquée sur une grande échelle, et le quotidien local du parti S.F.I.O. utilise pour ses éditoriaux les écrits d'un certain Labrousse qui n'a pas son pareil dans la région pour développer les thèses de l'Algérie Française.

Vous ne dénoncerez jamais assez les méfaits des patrons de ce que l'on continue d'appeler, sans doute par ironie, la Section Française de l'Internationale Ouvrière.

André Boutet,
Limoges.

LA JEUNESSE ET LES PARTIS

Quoique je ne sois pas des mêmes idées politiques, j'ai toujours remarqué le libéralisme de votre journal. Soyez-en félicités.

Dans votre dernier numéro, j'ai eu le plaisir de relever sous la plume de Regulus une remarque dont j'ai souvent eu envie de vous faire part : « La jeunesse se plaint de ne point se reconnaître dans les partis actuels... ».

Ivre d'un grand passé, en effet, la France s'endort..

Il y en a encore un bon nombre qui cherchent, insatisfaits. Certains tro vent dans des cadres vétustes qu'ils essaient de rajeunir, les autres attendent toujours. Pendant combien de temps faudra-t-il encore attendre ? Aujourd'hui, faut-il s'expatrier pour trouver une raison de vivre ?

R. Adrien,
Rouen.

ENCOURAGER LES ASSASSINATS

Votre dernier numéro m'a révoltée. Vous êtes d'un parti pris qui me déçoit, à propos, entre autres, de la manifestation musulmane à Paris.

Il me semble assez naturel et assez sage que le gouvernement ait pris des mesures pour protéger les policiers et civils en installant un couvre-feu pour les musulmans dont beaucoup se rendent coupables de crimes pendant la nuit.

Malheureusement, comme dans beaucoup de cas, les innocents payent pour les coupables, mais vous n'avez pas de mots de pitié pour les malheureux qui tombent sous les coups du F.L.N. Bien plus, vous avez l'air d'encourager les assassinats. Que des Français soient tués, vous trouvez cela tout naturel, et vous n'avez qu'admiration pour les Algériens, auxquels nous donnons travail et hospitalité et qui, en remerciement, viennent provoquer le désordre chez nous.

Je n'apprécie pas beaucoup les méthodes de la police mais elle fait son devoir.

Je ne vois pas où vous voulez en venir en semant la haine. Malgré tout vous habitez la France et elle vous fait vivre. Pourquoi ne partez-vous pas en Algérie soutenir vos opinions parmi vos chers amis du F.L.N.? Ce serait plus courageux.

M. Martin,
Marseille.

LE REGNE DE LA TERREUR

Votre article : « Du Terrorisme à la politique » m'a bouleversé.

Faire respecter la loi et l'ordre exige-t-il la cruauté, la vulgarité ou le sadisme ?

Les Algériens musulmans qui ont accepté de quitter leur terre pour des boulots parfois dégradants afin de subvenir aux besoins de leur nombreuse famille, ne leur devons-nous pas le respect et n'ont-ils pas droit à notre considération ? Et, comme tout travailleur français, n'ont-ils pas droit à leur entière liberté ?

En prétendant les protéger contre les attentats, le gouvernement veut les empêcher de se promener le soir dans nos rues ? Mais alors pourquoi ne va-t-il pas jusqu'à établir un couvre-feu collectif pour nous protéger des agissements de l'O.A.S. ? Que penser de ce gouvernement qui, prêchant l'émancipation, se permet d'employer des méthodes dignes de ce grand raciste que notre mémoire a encore à l'esprit. Tient-il à amener la résistance F.L.N. en France, à amener le règne de la terreur ? On ne peut mépriser éternellement un peuple sans craindre de le voir se regrouper et préparer sa résistance à l'oppression.

Guy Chesneau,
étudiant,
Paris.

CAUCHEMAR

Je n'ai que 18 ans 1/2, mais j'aimerais aider ces Algériens dont les injustices qui les accablent m'empêchent de dormir.

M'inscrire à un parti, pour quoi faire ? Encore parler...

Une aide matérielle, de l'argent ? Je n'en ai même pas suffisamment pour me réabonner à votre journal.

Me joindre aux manifestations musulmanes pour aller en prison, ou me faire fendre le crâne par les C.R.S., apporter une aide au F.L.N. qui serait automatiquement contre la France... Et puis, le F.L.N. a parfois les mêmes méthodes.

Je sens que j'ai besoin de vous écrire pour ne pas m'endormir, m'insensibiliser, devenir indifférent comme tous les gens que je vois dans la rue et qui s'en foutent de voir toutes ces injustices.

Non, tout cela ne peut pas durer.

Michel Szemro,
Neuilly.

RETOUR DE LA-BAS

Retour d'Algérie depuis peu, j'appartiens à cette génération algérienne conditionnée par la guerre. Je reviens avec l'idée fermement défendue que la seule solution est l'indépendance du peuple algérien et décidé non plus seulement à la proclamer mais surtout à aider à sa réalisation.

Hier soir encore, au métro Concorde, j'ai assisté impuissant à une bastonnade en règle menée par la police.

N'y a-t-il rien en France où l'on puisse s'adresser afin d'entreprendre une lutte commune et apporter une aide active aux Algériens, autrement qu'en paroles ?

S/Lt B. R.,
Paris.

CE MATIN, MA VOISINE

Ce matin, sur mon palier, je suis abordé par une voisine. Je m'entends dire : « Vous êtes les locataires de cet appartement ?... Je suis chargée par le responsable local de l'O.A.S. de vous informer qu'il passera ces jours-ci recueillir les cotisations...

Annoncer la visite d'un collecteur de fonds de l'O.A.S. à un inconnu, voilà qui dépasse l'entendement. Il faut que l'O.A.S. ait de nombreuses et puissantes complicités pour pouvoir se le permettre.

Que me reste-t-il à faire ? Payer, c'est la sécurité. Ne pas payer, des ennuis sûrement, une charge de plastic probablement... Un cercueil peut-être.

Prêt à sacrifier beaucoup pour défendre la République, je veux d'abord exiger que ceux qui sont ses chefs prennent leurs respon-

(*Suite du Courrier page 4.*)

Bulletin d'abonnement

à

L'EXPRESS

à nous renvoyer 29, rue de Marignan - PARIS (VIII°)

M ....

Adresse ....

....

....

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF (1) qu'il vous remet en un

- chèque bancaire
- chèque postal
- virement à votre C.C.P. Paris 737.819

(1) Etranger : 70 NF.

L'EXPRESS

DIRECTION
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
FRANÇOISE GIROUD

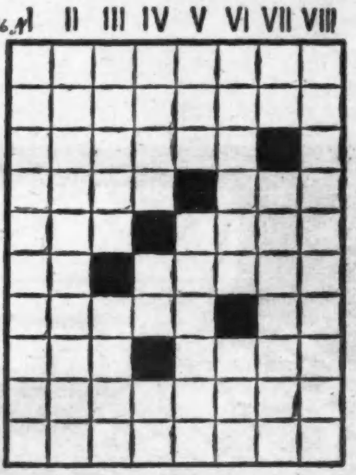
REDACTION
Rédacteur en chef :
PHILIPPE GRUMBACH
Dir. de « Madame Express » :
CHRISTIANE COLLANGE
91, Champs-Elysées, Paris-8°.
ELY 88-61.

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
JACQUES HUTEAU
Dir. de la Publicité :
MARIE-CLAIRE DE FLEURIEU
29, rue de Marignan, Paris-8°.
ELY 23-89.

« L'EXPRESS »
S.A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Assistant du Dir. gal :
BRUNO MONNIER

Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan. Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Mots croisés n° 315



Horizontalement : 1. Cette bataille a inspiré très différemment Hugo et Stendhal. — 2. Est très éloignée du béguin. — 3. Lit peu apprécié par les amis du confort. — 4. Aujourd'hui d'hier. Recouvrit opportunément un ancien navigateur mal en point. — 5. Une cyclade, dont le nom n'est pas bien défini. Prénom d'un prédécesseur de Kadar. — 6. Parti non sans adresse. Complète souvent un point. — 7. Se donna beaucoup de mal, avec d'autres, pour ravoir, en somme, une peau de mouton. Occupe dans la hiérarchie des voies routières un rang modeste (abréviation usuelle). — 8. Domaine britannique. Un petit rend ce féroce bien gentil. — 9. Endroit tout indiqué pour un tuyau. — 10. Plaisamment allégée.

Verticalement : I. Ceux qui y travaillent sont vraiment des ambulants. — II. Voués à la peste par Maître Jacques, non sans quelque imprudence. — III. Préfixe qui concerne la fin. Les uns y travaillent, les autres y donnent un peu d'eux-mêmes. — IV. Plus longues avant l'histoire. Fournit des traits, mais pas des mots. Bout d'une série, dont on ne connaît pas l'autre bout. — V. En épelant, ne s'est pas dérangé. L'une facilite un accouplement. — VI. C'est rendre un contact plus agréable. On y trouve des tombes de soixante ou soixante-dix siècles. — VII. Tâchez de les placer à droite de votre avoir. Petit relief suspect sur la peau. — VIII. Sans connaissance aucune de la langue, on a une idée de sa signification.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	E	M	P	L	I	E	R
2	O	M	E	L	E	T	T	E
3	U	■	R	A	C	E	E	S
4	R	E	V	I	T	■	T	S
5	B	N	■	D	U	R	E	E
6	I	C	T	E	R	E	■	M
7	I	R	A	■	E	B	L	E
8	L	E	N	T	■	A	I	L
9	O	R	I	E	N	T	E	E
10	N	A	N	T	A	I	S	E

Solution du n° 314

FORUMS REGIONAUX

● *Sarthe.* — Une conférence-débat aura lieu le vendredi 27 octobre à 20 h. 45, Salle des Concerts avec la participation de Jean Poperen sur le thème : « Cohésion nationale ou Unité des travailleurs ? »

● *Hérault.* — Le vendredi 3 novembre, à 21 heures, au Palais d'Hiver, rue Mareschal à Montpellier, conférence-débat avec M. Emile Servan-Schreiber sur le thème : « Chine Rouge 25 ans après » (1935-1960).

COMMUNIQUE L'UNICEF A QUINZE ANS

Au lendemain de la guerre, le Fonds des Nations Unies pour l'Enfance recevait la mission d'apporter une aide urgente aux enfants qui avaient souffert des hostilités et de leurs conséquences.

Aujourd'hui l'UNICEF offre son concours à plus de cent pays, les aide à protéger l'enfance de la faim et de l'ignorance.

Pourtant, dans les régions sous-développées, des centaines de millions d'enfants sont encore malades et sous-alimentés, près de 45 % des enfants du monde ne reçoivent aucune instruction !

Pour faire face à ces immenses besoins l'UNICEF reçoit l'aide des gouvernements et des particuliers (vente annuelle des cartes de vœux).

Cette année la journée des Nations Unies, le 24 octobre, lui a été plus particulièrement consacrée.

UNICEF,
24, rue Pauline-Borghèse
Neuilly-sur-Seine.

25 ANNEES D'EXPERIENCE DANS LE POSTE A PILES

Le POCKET-MARTIAL
dernier écho des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 8 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 56-47

manteaux et imperméables
de
jack Romoli
exclusivités masculines
36, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

Une vedette assiégée
Assiégé dans sa loge à l'issue d'une représentation, Abel Canto, le célèbre ténor italien, distribuait des autographes à ses innombrables admiratrices, lorsque l'électricité s'éteignit brusquement. Sans se troubler, Abel Canto continua à signer à la lumière d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

C'EST UNE EXCLUSIVITE DES COURS PIGIER
SOYEZ STENO en 8 SEMAINES
100 mots-minute
Speedwriting
LEÇON D'ESSAI GRATUITE
53, RUE DE RIVOLI, PARIS - GUT. 44-80

Des Gitanes filtre ! Vous permettez...

LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE

9, rue de la Paix, PARIS 2e - RIC. 73-29 - au 1er étage - Parking Place Vendôme

La plus importante maison spécialisée d'Europe

MACHINES A DICTER
ENREGISTREURS MUSICAUX
HAUTE-FIDÉLITÉ ET STÉRÉOPHONIE
SÉLECTION DES GRANDES MARQUES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

45 MARQUES ET UN SERVICE COMPLET

Vous aimez les mots-croisés ? alors achetez

SPORT CEREBRAL

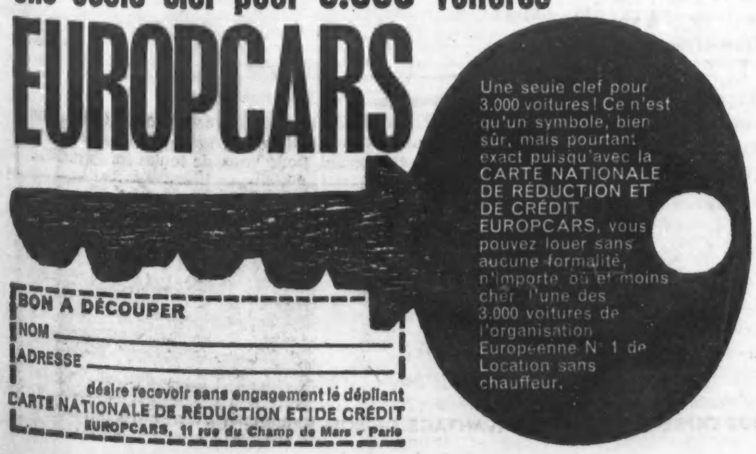
l'Hebdomadaire des MOTS-CROISES

Specimen sur simple demande

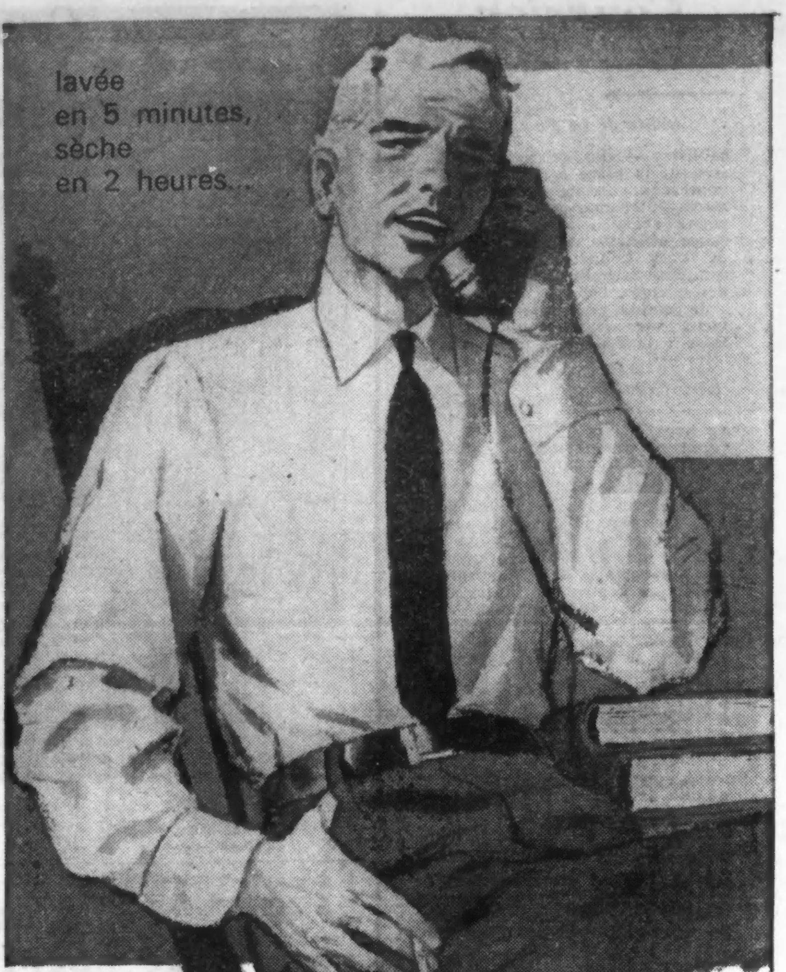
SPORT CEREBRAL 140, Bd SAINT-GERMAIN, PARIS, 6me

une seule clef pour 3.000 voitures

EUROPCARS



BON A DÉCOUPER
NOM ______
ADRESSE ______
désire recevoir sans engagement le dépliant CARTE NATIONALE DE RÉDUCTION ET DE CRÉDIT
EUROPCARS, 11 rue du Champ de Mars - Paris



et... PAS de REPASSAGE !
c'est une chemise en coton MINIFER
GARANTI BOUSSAC

A LA TOILE D'AVION

13, PL. DE LA RÉPUBLIQUE — 66, CHAMPS-ÉLYSÉES
20, AV. DU GÉNÉRAL-LECLERC — 2, RUE DU MAIL — 1, AV. NIEL

pour taper chez vous...

Représentant, médecin, professeur, écrivain, journaliste, prêtre, étudiant...
vous tous qui pensez trop vite pour écrire bien,
...et vous aussi, Monsieur X, Madame Y,
qui souhaitez garder des doubles,

vous aimerez votre HERMES BABY

Peu encombrante,

...les dimensions réduites de l'HERMES BABY permettent son rangement dans un tiroir ou sur les rayonnages d'une bibliothèque : l'HERMES BABY ne prend pas plus de place qu'un Larousse.

L'HERMES BABY est un produit Paillard entièrement fabriqué à YVERDON et Ste-CROIX (Suisse) Prix : 398 NF en coffret métal - voir photo - et 427 NF avec sacoche style américain. L'HERMES BABY est livrée avec une méthode dactylographique très simple.

HERMES Baby

Documentation sur demande
HERMES - PAILLARD S. A. (E2)
12, rue Caumartin - PARIS 9e
Tél. : OPE 30-47

...et chez 600 revendeurs Paris-Province

Courrier

(*Suite de la page 2.*)

sabilités — ou se retirent et laissent la place à d'autres. De nombreux Européens secrètement désapprouvent ce terrorisme aveugle. Mais l'impuissance officielle risque de faire de « ces honnêtes gens » des complices avoués de ces lâches, des suicidés.

Je compte, nous comptons sur vous, sur « L'Express », pour faire entendre notre désespoir.

J. L.,
Bône
(Algérie).

LE DEPARTEMENT DE JAURES

Un Comité d'Action Républicaine et Anti-fasciste vient de se fonder dans le Tarn, au cours d'une réunion qui s'est tenue à Albi et qui groupait de nombreuses organisations et personnalités de gauche, du P.C.F. au groupe des Indépendants de gauche, de la Ligue des Droits de l'Homme aux syndicats de la F.E.N. et aux Jeunes Agriculteurs.

Une motion a été votée à l'unanimité. Elle réprouve la politique actuelle et ses conséquences, et en particulier l'attitude réactionnaire et anti-sociale du gouvernement. Elle proclame qu'une telle situation n'a été rendue possible que par la désunion et la dispersion des forces de gauche, et lance un appel à tous les républicains du Tarn, sans exclusive, pour permettre à la gauche de reprendre la place qui fut toujours la sienne dans ce département de Jaurès.

Les participants ont décidé de se réunir périodiquement : la prochaine réunion aura lieu le samedi 28 octobre 1961, à 21 heures, au Foyer Laïque d'Albi.

D. D.
Albi.

APRES ONZE ANS

J'ai passé onze ans en Amérique du Nord et suis heureux de vous lire. Mais je ne suis pas du tout d'accord pour publier, dans votre courrier, les lettres de gens qui vous insultent. La joue gauche après la joue droite, c'est malheureusement périmé, et pour l'instant hélas, ce doit être le combat contre l'injustice, l'hypocrisie et la bêtise.

JACQUES LE FLAGNAIS.

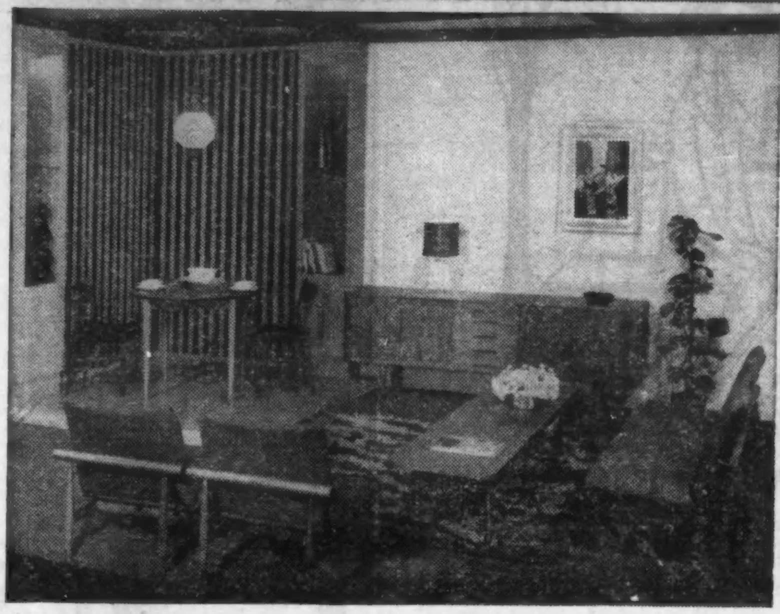
● « L'Association Générale des Ecoles d'Elèves Ingénieurs de Paris (A.G.E.E.I.P.) sollicite pour ses membres des leçons particulières de mathématiques, physique et chimie toutes classes. 71, rue d'Aboukir (Paris-2ᵉ, tél. CEN. 96-98 (17 à 20 h.).

● André Baranès, de « l'affaire des fuites », dont on a reparlé à propos de l'enrôlement de mercenaires pour le Katanga, déclare qu'il s'est retiré de toute vie politique active. Il exploite une boutique de journaux, 88, rue Blanche, avec sa femme. Il a coupé tout contact avec M. Charles Delarue, et il n'a aucune part dans l'opération « katangaise ».

● Le jeudi 26 octobre, à 20 h. 30, au Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris, réunion pour la Paix contre les Violences et le Racisme, sous la présidence de Jacques Madaule.

MADELEINE ROLAND rappelle son adresse : 1, rue du Faubourg-Saint-Honoré (angle de la rue Royale). Paris (8ᵉ). ANJ. 21-28.

Exposition de meubles et sièges scandinaves de grand standing



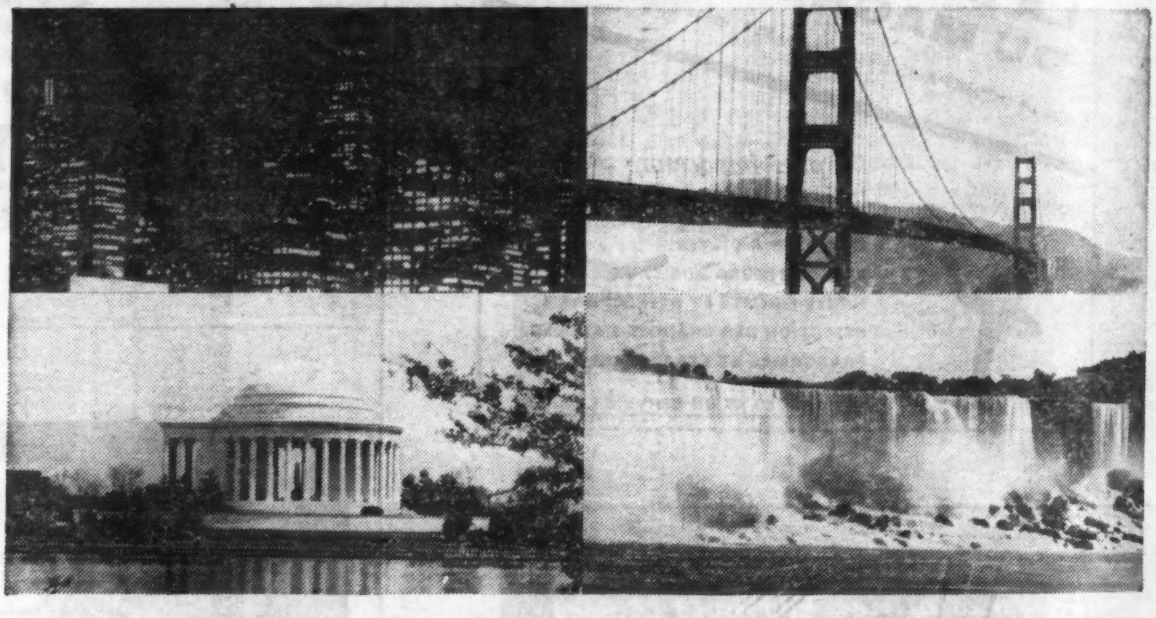
organisée par le bureau d'études **gérard et pierre** chez **Intérior**

74, Bd MAGENTA • PARIS
NORd : 10-62

Documentation sur demande N° 33

Maquettes et projets complets envoyés sur plan sommaire de la pièce ou de l'appartement à meubler.

PRIX SANS PRÉCÉDENT POUR LES VOYAGES AUX U.S.A. !



REDUCTION DE 672 NF SUR LES TARIFS JET APPLICABLE AUX ITINERAIRES PAN AM

Non seulement Pan Am vous permet de voyager à deux pour le prix d'un seul passage mais, grâce aux itinéraires Pan Am, vous économiserez sur les hôtels, les restaurants, les dépenses diverses et profiterez au maximum de votre voyage aux États-Unis.

Les tarifs* Jet « Excursion » Pan Am (validité 17 jours) vous permettent de gagner 672 NF : l'aller-retour Paris-New York en classe Économie ne coûte plus maintenant que 1924,70 NF.

LES ITINÉRAIRES PAN AM vous donnent la possibilité de voir et de faire tout ce que vous désirez aux meilleurs prix : ainsi, sans aucun supplément, vous pourrez visiter 20 villes à votre choix de la côte Est à la côte Ouest des États-Unis pour le prix d'un billet Paris-Los Angeles et retour !

UNE AUTRE EXCLUSIVITÉ PAN AMERICAN : un séjour de 3 jours et 2 nuits dans l'une des 32 principales villes américaines pour moins de 75 NF. Ou bien, pour un prix forfaitaire extrêmement intéressant, faites un circuit touristique de 15 jours comprenant 6 villes parmi les plus fascinantes des U.S.A. ; bien sûr, tout un choix d'autres tours vous est proposé.

VOLS JET CLIPPERS** DIRECTS VERS 11 VILLES DES ÉTATS-UNIS. Partez vers une de ces villes et revenez *directement* d'une autre.

VOUS NE POURRIEZ CHOISIR UNE MEILLEURE SAISON pour visiter les États-Unis. Demandez dès maintenant à votre Agent de Voyages ou à Pan American d'établir votre itinéraire. A PARIS : 138 Champs-Élysées et 1 rue Scribe. BAL. 92-00. A NICE : Hôtel Négresco. Téléphone 88-99-11.

* Applicables du 1ᵉʳ Octobre 1961 au 31 Mars 1962
** Marque déposée

Crédit Pan American
Réglez en 12 mensualités le prix de votre voyage aux U.S.A., vos frais de séjour et d'excursion. Votre Agent de Voyages ou Pan American se chargeront pour vous de toutes les formalités.

PAN AM

PAN AMERICAN VOUS OFFRE L'INESTIMABLE AVANTAGE DE SON EXPÉRIENCE

26 OCTOBRE 1961.

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 541.

LA NATION

Le nouveau processus

AUCUNE Assemblée Nationale, depuis quinze ans, n'a été jusqu'au terme normal de son mandat. L'agonie de la première a été abrégée de six mois par le Dr Queuille pour permettre à la « Troisième Force » de battre le R.P.F. aux élections de 1951. Après quoi, ayant partiellement réussi grâce à l'artifice de l'apparentement, elle vola en éclats au premier choc parlementaire.

La seconde Assemblée Nationale, qui, la plus à droite depuis 1871, supporta pendant sept mois et sept jours le gouvernement le plus à gauche depuis 1946, celui de M. Mendès France, fut dissoute pour sauver la majorité de centre de M. Edgar Faure. Après quoi le centre perdit la majorité au profit du « Front républicain ».

Enfin la troisième et dernière Assemblée Nationale de la IVe République fut chassée après s'être inclinée devant le général de Gaulle le 2 juin 1958. Elle avait vécu deux ans et quatre mois.

La première Assemblée de la Ve République, elle non plus, n'ira pas jusqu'à son terme et déjà tous les partis se placent et s'agitent dans la perspective d'élections anticipées en 1962.

Mais avant d'entrevoir l'avenir, il faut encore faire un retour vers le passé.

En 1924, le « Cartel des gauches » n'avait d'autre raison d'être qu'électorale, mais, les socialistes étant restés en marge au gouvernement, ce regroupement ne survécut pas très longtemps à l'exercice du pouvoir. Et ce fut Poincaré.

En 1936, le « Front populaire » permit à son tour à la gauche de gagner les élections mais, les communistes laissés en dehors du ministère, la formule ne survécut pas à la chute de Léon Blum. Et finalement ce fut Pétain.

En ordre dispersé

En 1956, enfin, le « Front républicain » succomba plus vite encore à l'épreuve du pouvoir et du drame algérien. Et ce fut de Gaulle.

Ce rappel des mésaventures de la IIIe et de la IVe République n'est pas inactuel ; il préfigure celles de la Ve.

La division des partis, la rivalité des personnes, l'absence de doctrine — beaucoup de front, peu de pensée, disait Herriot — sont telles qu'il n'est de regroupement politique possible que dans une perspective électorale. Encore ne s'unit-on pas alors sur un programme mais contre une politique.

Or, seule la représentation proportionnelle rend sans danger le splendide isolement. Tout scrutin majoritaire — et l'apparentement en était un — condamne la gauche à s'unir ou à périr. On peut refuser de résoudre le problème ; on ne peut pas ne pas le poser.

Il suffit de se reporter aux élections de 1958, une trentaine de sièges ont été conquis par l'U.N.R. — et autant par les modérés ou le M.R.P. — au cours d'élections triangulaires, grâce à la division des socialistes ou des radicaux, et des communistes.

Un cartel d'action démocratique limité aux socialistes et aux radicaux les réduirait demain comme hier à se partager un quart des électeurs français et, sauf une vague de fond populaire, le dixième des sièges. Les uns et les autres ont parfaitement le droit, et ils peuvent avoir le devoir, pour des raisons de politique internationale, de n'accepter ni même d'envisager le moindre accord même tacite avec les communistes. Ils n'ont pas le droit de refuser à d'autres celui de poser la question, et ils ont le devoir de reconnaître les risques auxquels s'expose la gauche si, répondant par la négative, elle se présente en ordre dispersé aux prochaines élections. La loyauté qu'invoque la S.F.I.O. contre le P.S.U. commande

La prochaine campagne électorale

d'abord de ne pas s'aveugler soi-même sur la situation électorale de 1961.

Dans la maison du père

La seconde leçon du passé est qu'une majorité parlementaire se résigne d'autant plus aisément au suicide d'une Assemblée qu'elle espère gagner l'opposition de vitesse et sortir plus forte de nouvelles élections. C'est dans cet état d'esprit euphorique que se trouvent l'U.N.R., M. Debré et le général de Gaulle. Il est vrai que la gauche s'obstine à leur faciliter la tâche.

Le général de Gaulle, qui n'interdirait plus de se servir de son nom, même sous la forme d'un adjectif, a donc chargé M. Lefranc d'envisager la formation d'une union gaulliste groupant les bataillons désabusés de l'U.N.R., la sympathique escouade de l'U.D.T. et les serre-file mal camouflés du « Comité de soutien au général de Gaulle ».

Il n'est pas très difficile de rassembler les gaullistes de l'U.N.R. et ceux de l'U.D.T. pour la raison que les premiers sont deux cents et les seconds zéro, du moins à l'Assemblée. Mais, sentimentalement, le Général souffre de voir ses enfants dispersés dans les salons et il souhaite de les voir au plus tôt réunis dans la maison du père. L'U.D.T. est composée d'hommes non seulement bien élevés mais intelligents ; elle apporterait à cet égard un appréciable renfort à l'U.N.R.

De gaulliste au premier tour, l'union deviendrait républicaine au second. On se battrait donc d'abord sous le képi et au second sous le bonnet phrygien, le tout sur fond tricolore. L'union républicaine s'adresserait à tous ceux qui ne répudieraient pas le régime. Là donc où l'U.N.R., travestie en union gaulliste, n'arriverait pas en tête au premier tour, elle se désisterait pour l'indépendant, le radical, le M.R.P. ou le socialiste le mieux placé et le mieux disposé à l'égard de la Ve République. Ce serait l'union nationale travestie en union républicaine.

Une frange de voix

L'équation électorale des gaullistes réunis comporte cependant deux inconnues.

Tout le plan de survie du régime repose sur la solution du conflit algérien. Les élections suivraient en effet immédiatement le rétablissement de la paix ; le peuple soulagé ne manquerait pas de rendre grâce au chef de l'Etat. Il voterait pour l'union gaulliste au premier tour et l'union républicaine qui, l'une et l'autre, auraient la caution du Général. Bref, l'entreprise électorale suppose le problème algérien résolu. Mais si la paix passe par la négociation avec le G.P.R.A. et si la négociation passe par la défaite de Salan, c'est vendre un peu vite la peau de l'O.A.S.

La seconde inconnue et peut-être la seconde erreur concerne la concurrence probable de la nouvelle extrême droite.

M. Debré devrait se référer à l'expérience de son ancien camarade M. Duchet, car les indépendants ont commis la même erreur en 1951, 1956 et 1958. Chaque fois, ils ont espéré qu'ils recueilleraient, ou plutôt retrouveraient, la voix populaire de droite et chaque fois ils en ont été frustrés, en 1951 au profit du R.P.F., en 1956 des poujadistes, en 1958 de l'U.N.R.

La France électorale aurait bien changé si elle ne secrétait pas, en 1961, un nouveau mouvement autoritaire de droite, nationaliste et petit-bourgeois, dont la clientèle existe plus que jamais et dont tous les chefs ne sont pas en fuite.

Pétainistes et poujadistes, grossis de tous les vaincus de l'Algérie française, ne voteront pas cette fois pour l'U.N.R. Il ne serait même pas nécessaire, pour ruiner les espérances gaullistes, qu'ils aient eux-mêmes un seul élu. Il suffirait qu'ils la privent d'une frange de voix pour que, baptisée gaulliste ou qualifiée républicaine, l'union perdre des sièges. Dans cette perspective, la gauche serait plus coupable encore de se présenter désunie.

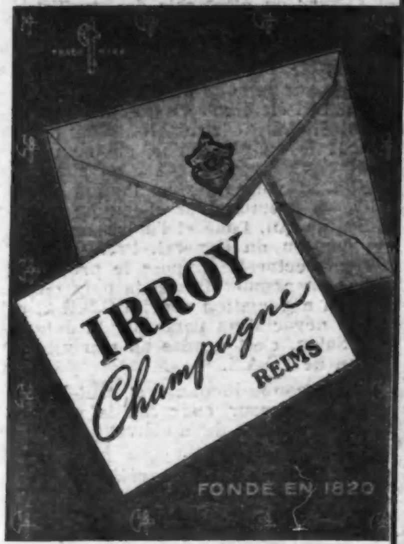
REGULUS.

ASSUREZ VOTRE AVENIR

PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE
Orientation - Sélection
Grapho-Psychologie

COURS (Oraux, par correspondance et séminaires de groupe), Opérateur-Psychotechnicien, Grapho et Morpho-Psychologie, Promotion Sociale, Formation Cadres et Maîtrise, Dynamique de la Personnalité, Relaxation, Psychologie des Profondeurs, etc.

INSTITUT DE CULTURE HUMAINE
62, avenue Foch, Marcq-Lille (Nord)
Directeur : M. André PASSEBECQ, Docteur en Psychologie, Conseiller d'Entreprises, auteur de L'Homme, la Vie et l'Action (franco 6 NF).
Sur simple demande, numéro spécimen gratuit de la revue Vie et Action.
(Vient de paraître un important numéro spécial sur Enfants et Adolescents).



FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

Deux semaines de vacances en mer
MÉDITERRANÉE
ISRAËL
MARSEILLE
GÊNES
NAPLES (Pompéi)
CHYPRE
HAIFA (Jérusalem Nazareth, Tibériade)
LE PIRÉE (Athènes l'Acropole)
GÊNES (Portofino)
MARSEILLE
S/S PHOCÉE (10.500 T)
Cie FRANÇAISE DE NAVIGATION
4, rue des Capucines - Paris
et votre Agence de Voyages
PROCHAINS DÉPARTS
6 et 20 novembre
4 et 19 décembre (Noël)

Les affaires françaises

LA GUERRE

Les deux questions

● ***Des démarches ont été faites auprès du gouvernement français. Elles sont restées sans réponse. C'est pourquoi M. Ben Khedda a formulé publiquement ses propositions.***

(De notre envoyé spécial à Tunis.)

« *LES proverbes mentent parfois. Ce sont les derniers pas qui coûtent le plus, non le premier.* » Cette réflexion d'un responsable algérien donne le ton de l'état d'esprit des leaders F.L.N. au lendemain de la déclaration du Premier ministre du G.P.R.A., M. Ben Youssef Ben Khedda. La paix avec de Gaulle serait-elle un miracle ? De l'optimisme affiché sans contrainte il y a six semaines il ne reste plus aujourd'hui à Tunis qu'un espoir prudent.

Pourquoi ? Il y a d'abord le fait, clairement exprimé, qu'aucun contact réel n'a eu lieu avec le gouvernement français. Tous les ministres algériens que j'ai interrogés sont formels. Aucun « mémorandum » n'a été transmis au gouvernement français sous la signature du président Ben Khedda ou de son ministre des Affaires étrangères, M. Saad Dahlab. A plus forte raison, aucun échange de notes n'a pu avoir lieu. De la même manière les plus hautes personnalités nient qu'un quelconque émissaire du gouvernement français ait mis les pieds à Tunis, qu'un contact direct ait pu avoir lieu où que ce soit.

Doit-on accueillir ces démentis au pied de la lettre ? On peut concevoir que dans une négociation secrète une telle attitude fasse partie du jeu normal de la diplomatie. Mais il y a un ton qui ne trompe pas. Une inquiétude réelle bien que discrète perce dans les conversations.

Ce qui trouble les responsables algériens c'est que le gouvernement français tente de faire croire que la solution avance ou approche quand ils savent pertinemment que les choses sont pratiquement restées en l'état et qu'aucun indice sérieux ne permet de penser qu'elles évolueront d'elles-mêmes. Voilà pourquoi M. Ben Youssef Ben Khedda a prononcé mardi après-midi dans les salons de l'hôtel Majestic sa première conférence de presse. Il s'agit, à vrai dire, autant d'une mise en demeure discrète que d'une relance ouverte.

Un faux calcul

Une seule question est au fond posée : « Est-ce que le gouvernement français veut réellement négocier ?... Il est temps pour nous de le savoir. »

Cette manière de poser le problème peut paraître paradoxale à ceux qui tiennent pour acquise la volonté du général de Gaulle de mettre fin à la guerre d'Algérie, et ils sont nombreux en France où les campagnes incessantes de presse et de radio ont porté leurs fruits. Pourtant le gouvernement français temporise. Pourquoi et dans quel but ?

Une première série de réponses vient de Paris. Le gouvernement français refuserait d'aborder des négociations de fond tant que l'hypothèque de l'O.A.S. n'aura pas été levée. Il jugerait que le handicap de ses représentants serait trop grand si l'on pouvait continuer à avoir des doutes sur la capacité des autorités françaises à faire respecter sur place un accord. Ce que M. Joxe exprimerait dans une formule simple : « *Avant de négocier, il faut balayer devant notre porte.* »

Les responsables algériens écartent résolument cette argumentation. « *Il s'agit là d'un faux calcul. Le vrai moyen de dégonfler l'O.A.S. et le seul c'est de parvenir à un accord. Tout retard renforce les forces fascistes et le gouvernement français s'enferme de la sorte dans un cercle vicieux.* »

« *Ou bien,* ajoutent d'autres, mais en privé, *c'est qu'il s'agit d'un prétexte pour ne pas négocier, d'un camouflage destiné à masquer des objectifs plus précis.* »

Le temps des concessions

Quels seraient ces objectifs ? On retrouve là une seconde série de réponses plus concluantes. En fait, maintenant que le principe de l'indépendance de l'Algérie est acquis, tout se ramène pour la France à une seule et même question : « *Quel prix le G.P.R.A. est-il disposé à payer pour l'unité du territoire algérien, Sahara compris ?* » Et, comme un joueur de poker qui attend l'offre de l'adversaire, le chef de l'Etat français demande « le temps ». Cela provoque, bien sûr, à Tunis, une certaine méfiance. « *De Gaulle a d'abord voulu créer contre nous et sans nous une troisième force,* m'a dit un jeune res-

Un nouveau grand document de « L'Express »

★ Pourquoi la politique est-elle si décevante ?
★ Pourquoi la France se sent-elle menacée au moment même où elle connaît l'expansion démographique la plus forte de son histoire ?
★ Pourquoi la paix semble-t-elle aussi précaire ?
★ Est-il possible de redonner au monde de nouvelles raisons de vivre ?
★ Comment les hommes peuvent-ils recréer un nouvel humanisme ?

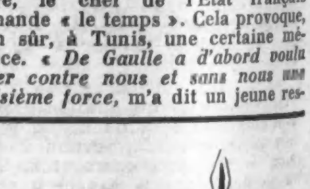
A toutes ces questions — et à bien d'autres — un grand Français répond clairement et simplement.

Lisez, à partir de la semaine prochaine dans « L'Express », son étude passionnante :

LES PORTES DE L'AVENIR

par LOUIS ARMAND

POUR COMPRENDRE NOTRE TEMPS
ALAIN GIRARD
LA RÉUSSITE SOCIALE EN FRANCE
Ses caractères - Ses lois - Ses effets..... 12 NF
FERNAND L'HUILLIER et divers auteurs
LES INSTITUTIONS INTERNATIONALES ET TRANSNATIONALES 20 NF
Union interparlementaire
« PARLEMENTS »
Une étude sur la structure et le fonctionnement des institutions représentatives dans 41 pays. 18 NF
GEORGES BALANDIER - ALFRED SAUVY et les spécialistes de l'I.N.E.D.
LE TIERS-MONDE
Sous-développement et développement...... 16 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE



Les U.S.A.
aux tarifs les plus bas
New York
(Aller et Retour valable un an)
NF 1580 80
Consultez votre Agent de Voyages et précisez bien
LOFTLEIDIR
ICELANDIC AIRLINES

ponsable. *Aujourd'hui, en échange du Sahara, c'est nous qu'il tente de transformer en troisième force.* »

Cette analyse est incontestable. Or, la chance de la France est précisément d'avoir en face d'elle des hommes qui sont prêts, sur le plan de la coopération et des garanties à accorder à la minorité européenne, à aller très loin. M. Ben Khedda l'a dit clairement. Le G.P.R.A. se sent maintenant suffisamment uni pour accepter des responsabilités que l'ensemble des leaders du F.L.N. ratifieront. Pour reprendre l'expression d'un de ces derniers « *nous voici venus au temps des concessions* ».

C'est pour cette raison que le G.P.R.A. a été extrêmement affecté par les mesures qui ont atteint la semaine dernière M. Ben Bella et les codétenus du château de Turquant. Jusqu'au C.N.R.A. de Tripoli, il y a deux mois, la participation de M. Ben Bella aux responsabilités du gouvernement était sentimentale et formelle. Sans doute son crédit était-il considérable, et M. Joxe l'a reconnu implicitement en donnant la clef décisive de la fameuse affaire Si Salah : certains maquisards étaient prêts à déposer les armes à condition que M. Ben Bella soit d'accord.

Mais c'est réellement depuis l'accession de M. Ben Khedda à la présidence que M. Ben Bella est organiquement membre du G.P.R.A. Cela veut dire que la logique d'un accord, l'élaboration de concessions communes ne peuvent être entérinées sans son approbation sinon sans sa participation directe.

Mais il est vain d'escompter en outre que ces concessions puissent s'expliciter et se concrétiser ailleurs que dans une négociation secrète et directe.

Une fiction

Sans doute n'y a-t-il eu aucun échange de notes mais les responsables algériens ne démentent pas qu'il ait pu y avoir des messages verbaux, des questions posées. C'est à cela que s'est limité le diplomate suisse, M. Olivier Long qui s'est entretenu à Paris, au début du mois, avec de hautes personnalités françaises.

Il semble que les réponses françaises aient tardé, ne soient pas venues ou aient été décevantes selon les questions. C'est cela qui explique tout autant que l'absence de dialogue direct l'initiative prise par M. Ben Khedda. Le chef du G.P.R.A. vient de faire sienne une procédure envisagée depuis longtemps par de nombreux observateurs. Il est devenu évident aux diplomates du monde entier que le F.L.N. sera à la tête de l'Algérie de demain, une Algérie dont le chef du gouvernement français a reconnu qu'elle serait indépendante. La rencontre du ministre américain Mennen Williams avec les dirigeants algériens apparaît comme le premier pas vers une reconnaissance officieuse. On mesure à cela seulement combien est vaine la fiction qui consiste à faire du F.L.N. le « représentant d'une tendance ».

Après les manifestations de Paris et avant celles qui marqueront, le 1er novembre, l'aube de la huitième année de guerre, personne, à l'étranger, ne songe à discuter la représentativité du G.P.R.A.

La France, pour sa part, s'est toujours refusée à voir dans les plénipotentiaires F.L.N. autre chose que les représentants des combattants. La fiction ne trompait guère mais elle a persisté. C'est elle qui contraint les responsables algériens à s'entourer d'une infinité de garanties touchant au détail de la période transitoire, aux modalités de passation des pouvoirs, bref à ne s'engager qu'avec la méfiance la plus grande vers une solution entourée d'équivoque. Mais au même moment, à Evian comme à Lugrin, ils constataient que la France attendait d'eux des engagements touchant l'avenir, comme si leur représentativité se limitait aux assurances qu'ils pourraient donner en aliénant justement cette souveraineté qui leur était contestée. C'est ce cercle vicieux que M. Ben Khedda a voulu dépasser.

(Dalmas.)

M. Ben Khedda, Premier ministre du G.P.R.A.
Ce sont les derniers pas qui coûtent le plus.

Un accord global

Il a exprimé clairement ce que tout le monde savait depuis longtemps, à savoir que la véritable volonté de mettre fin aux combats, rapidement, passe par un accord global sur le destin de l'Algérie de demain, négocié de gouvernement à gouvernement.

Pour les Algériens, cet accord donnerait le signal du cessez-le-feu, les conversations d'experts se poursuivant ultérieurement sur la base des principes et des concessions réciproques entérinés au sommet. Mais ne serait-ce pas abandonner la voie ouverte par le discours du 16 septembre ? Les Algériens ont affirmé par la bouche de leur Président qu'ils étaient prêts à suivre la France sur ce point si leurs propositions n'étaient pas acceptées par Paris. En fait, ce qui apparaît d'ores et déjà, quand on sait que le Chef de l'État français considère comme intangible le principe de l'autodétermination, c'est une procédure intermédiaire. Il suffit, en effet, que la France et le F.L.N. s'engagent à faire répondre aux Algériens « oui » à deux questions : indépendance et unité de l'Algérie, ou non ? », « Coopération avec la France, ou non ? ».

Pour cela, il faut d'abord que le général de Gaulle ait réellement la volonté de parvenir à un accord, qu'il choisisse ensuite les moyens les meilleurs pour mettre en œuvre cette volonté de concert avec les représentants algériens. Aucun de ces deux points ne paraît, pour l'instant, acquis. Du moins saura-t-on plus clairement qui porte la responsabilité de la poursuite d'une guerre que le monde entier, y compris les Français, condamne.

• Il suffirait qu'Algériens et Français fassent répondre « oui » à deux questions pour que la guerre cesse.

CLAUDE KRIEF.

GALTIER-BOISSIÈRE
MÉMOIRES D'UN PARISIEN
Tome II : L'entre deux Guerres
Un livre d'une gaîté féroce : 13 NF
La Table Ronde
et Librairie du "CRAPOUILLOT"

... des propositions concrètes
pour un avenir démocratique,
élaborées par
316
CITOYENS:
123 fonctionnaires d'autorité, 35 responsables syndicaux ouvriers et 10 agricoles, 52 économistes, 30 sociologues et experts en organisation, 23 responsables de grandes entreprises, 15 juristes, 15 officiers supérieurs dont 3 généraux, 13 journalistes, en
165
RÉUNIONS
416 p SEUIL 15 nf

De Gaulle Debré et Ben Bella

● C'est le général de Gaulle lui-même qui a pris la décision d'aggraver le régime de détention de Ben Bella et des autres détenus du château de Turquant. Cela s'est passé le 26 septembre dernier, au cours d'une réunion du Comité des Affaires algériennes. « Ça suffit comme ça », a dit le chef de l'Etat en apprenant que les détenus algériens de Turquant recevaient tous les jours de nombreuses visites, avaient la libre disposition du téléphone (sans table d'écoute) et veillaient, souvent, tard dans la nuit. Les démarches réitérées de l'ambassadeur du Maroc à Paris, M. Cherkaoui, qui attirait son attention sur les graves conséquences politiques de cette décision, sont restées vaines. D'autant plus que M. Michel Debré répète sans cesse au général de Gaulle que Ben Bella est un « révolutionnaire opposé à toute négociation ».

Décision en Algérie avant le 1er décembre

● La prochaine négociation France-F.L.N., dit-on au ministère des Affaires algériennes, ne pourra se prolonger au-delà du 1er décembre prochain. En effet, le pré-débat algérien devant la commission politique de l'O.N.U. est prévu pour les tout premiers jours de décembre.

A cette date-là, le F.L.N. veut être fixé. Autrement dit, il ne renoncera à utiliser la carte internationale que s'il a obtenu auparavant un accord précis avec le gouvernement français.

Une frontière entre l'Algérie et le Sahara ?

● M. Debré a demandé à M. Morin d'établir des postes de douane à la « frontière » de l'Algérie et du Sahara. Cette mesure a retenu l'attention des observateurs politiques car elle s'inscrit dans la perspective d'un échec des prochaines négociations avec le F.L.N., échec qui paraît être l'hypothèse de travail des collaborateurs du Premier ministre.

Mendès France en province

M. MENDES FRANCE a commencé, dans les départements, le travail qu'il avait annoncé au cours de sa dernière conférence de presse. La technique est la suivante : le moins possible de réunions publiques et le plus possible de contacts en conversations restreintes, avec les responsables dans tous les milieux : syndicalistes, enseignants, agricoles, patronaux.

Ces réunions ont volontairement un caractère privé pour que les interlocuteurs puissent s'exprimer librement, faire connaître réellement leurs préoccupations, et poser les questions qui les intéressent.

M. Mendès France a commencé par Clermont-Ferrand et Nevers. On a pu noter, au cours de cette première étape, les remarques suivantes :

1) Ses interlocuteurs s'intéressent vivement à la manière dont un « gouvernement de transition », dont il a parlé dans sa conférence de presse, pourrait venir au pouvoir, régler le problème algérien et poser les bases d'un nouveau régime. Ils ne croient plus à la stabilité du régime actuel ni à sa capacité de régler les affaires graves ; mais ils voient mal ce qui peut le remplacer et toutes les questions tournent autour de cela.

2) Les querelles à Paris entre les directions des partis politiques commencent à lasser. Elles sont considérées comme byzantines et sans rapport avec la réalité. Il existe le sentiment largement répandu que ce ne sont pas les combinaisons habituelles qu'on pourra opposer à la menace fasciste.

3) On parle finalement assez peu du général de Gaulle. Les sentiments à son égard ne sont violents ni pour ni contre. On pourrait presque dire qu'il est considéré généralement comme un homme de bonne volonté dépassé par les événements.

4) L'affaire de la manifestation F.L.N. à Paris et de la répression qui a suivi a provoqué une émotion considérable en province malgré le peu de nouvelles qui ont été données sur ce sujet. On constate une réelle sensibilité au sort qui est fait aux travailleurs algériens et à la manière brutale dont leur manifestation non violente a été traitée. Cette réaction provinciale, très nette, est une surprise pour beaucoup de cadres politiques et de notables.

M. Mendès France repart maintenant pour Grenoble où il va consacrer cinq jours consécutifs à de nouveaux entretiens. Il terminera ce séjour lundi soir par une conférence de presse pour en faire le bilan.

(Marquis.)

M. PIERRE MENDÈS FRANCE AU TRAVAIL.
Nevers, Clermont-Ferrand, Grenoble.

L'Union gaulliste en panne

● Les projets de réunion des différents mouvements d'obédience gaulliste au sein d'un nouveau parti dont le général de Gaulle prendrait directement la tête dans la perspective d'élections anticipées se heurtent à plusieurs obstacles. De nombreux dirigeants de l'U.N.R. sont, en effet, hostiles à « L'Union Gaulliste » projetée. M. Chaban-Delmas a pris la tête de cette opposition et il a obtenu l'ajournement de la séance de travail qui devait réunir, le 21 octobre, autour de M. Pierre Lefranc, l'un des conseillers du Président de la République, les représentants de l'U.N.R., de l'U.D.T. et de l'Association pour le soutien du général de Gaulle. La majorité des dirigeants de l'U.N.R. estiment que si d'autres gaullistes veulent se joindre à eux il leur suffit d'adhérer purement et simplement à leur mouvement.

Une rue Maurice Audin ?

● Le conseil municipal d'Echirolles (Isère) ayant décidé de donner les noms de « Maurice Audin » et « Camille Blanc » à deux voies publiques de la commune, le ministre de l'Intérieur a fait connaître au maire qu'il n'était pas possible d'attribuer le nom de « Maurice Audin » à une voie publique. Le conseil municipal s'est réuni à nouveau et a pris la décision suivante :

« Considérant que Maurice Audin a été victime pour les mêmes raisons des mêmes forces qui assassinèrent le maire de la ville d'Evian, M. Camille Blanc, considérant que les qualités universitaires de Maurice Audin avaient fait de lui un savant d'avenir, qu'elles furent solennellement reconnues lorsque, six mois après sa mort, à la Sorbonne, en présence des plus grands noms de l'université et de la pensée française, Maurice Audin fut fait docteur ès sciences avec mention très honorable et félicitations du jury, après avoir délibéré, décide de maintenir sa décision et demande à M. le ministre de l'Intérieur de bien vouloir lui exposer les raisons qui ont motivé la sienne. »

La C.F.T.C. prépare un dossier

● Un de ses militants musulmans ayant apporté la preuve qu'après avoir été arrêté au cours d'une rafle il avait été jeté à la Seine avec plusieurs autres camarades de travail, la C.F.T.C. a demandé audience au préfet de police pour lui remettre un dossier complet de l'affaire. Le préfet a refusé de recevoir cette délégation.

Depuis, de nouveaux témoignages sont venus enrichir le dossier que la C.F.T.C. s'apprête à rendre public.

Les projets de M. Papon

● Le préfet de police, M. Papon, envisage de se présenter aux prochaines élections sénatoriales (automne 1962). Il démissionnerait donc de ses fonctions actuelles au début de l'année prochaine.

De Gaulle Ramadier et Leclerc

● Lorsque le général Leclerc est rentré d'Indochine au début de 1947, il a établi un rapport à la demande du gouvernement. Ce rapport concluait à la nécessité de mettre fin immédiatement aux opérations militaires par une négociation avec Ho Chi Minh.

M. Paul Ramadier, président du Conseil, offrit au général Leclerc de prendre le commandement en chef en Indochine pour réaliser cette politique. Le général Leclerc demanda vingt-quatre heures de réflexion avant de donner sa réponse.

Ces vingt-quatre heures étaient destinées à avoir l'assentiment du général de Gaulle, avant de s'engager. Le général Leclerc alla donc à Colombey-les-deux-Eglises exposer son problème au général de Gaulle. Celui-ci lui interdit d'accepter, considérant qu'il ne fallait pas « collaborer » avec la IVe République.

En conséquence, le général Leclerc déclina l'offre du président du Conseil.

Il fut tué peu de temps après, en Afrique du Nord, dans un accident d'avion.

La première visite de Guy Mollet

● Au lendemain du dernier conseil national de la S.F.I.O., M. Guy Mollet, secrétaire général du parti, avait été invité par plusieurs fédérations à venir commen-

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

ter devant elles les derniers développements politiques. M. Guy Mollet choisit de faire son premier déplacement à Périgueux où la réunion était présidée par M. Robert Lacoste. M. Guy Mollet, prenant la parole en réponse à l'allocution de bienvenue de l'ancien ministre de l'Algérie, déclara : « Je voudrais dire dans quelle estime je tiens mon vieux compagnon Robert Lacoste et aussi combien j'admire son courage politique. Voilà un homme qui, à ma demande, a accepté d'assumer sous mon gouvernement les lourdes responsabilités des affaires algériennes. »

M. Bothereau prépare un cartel

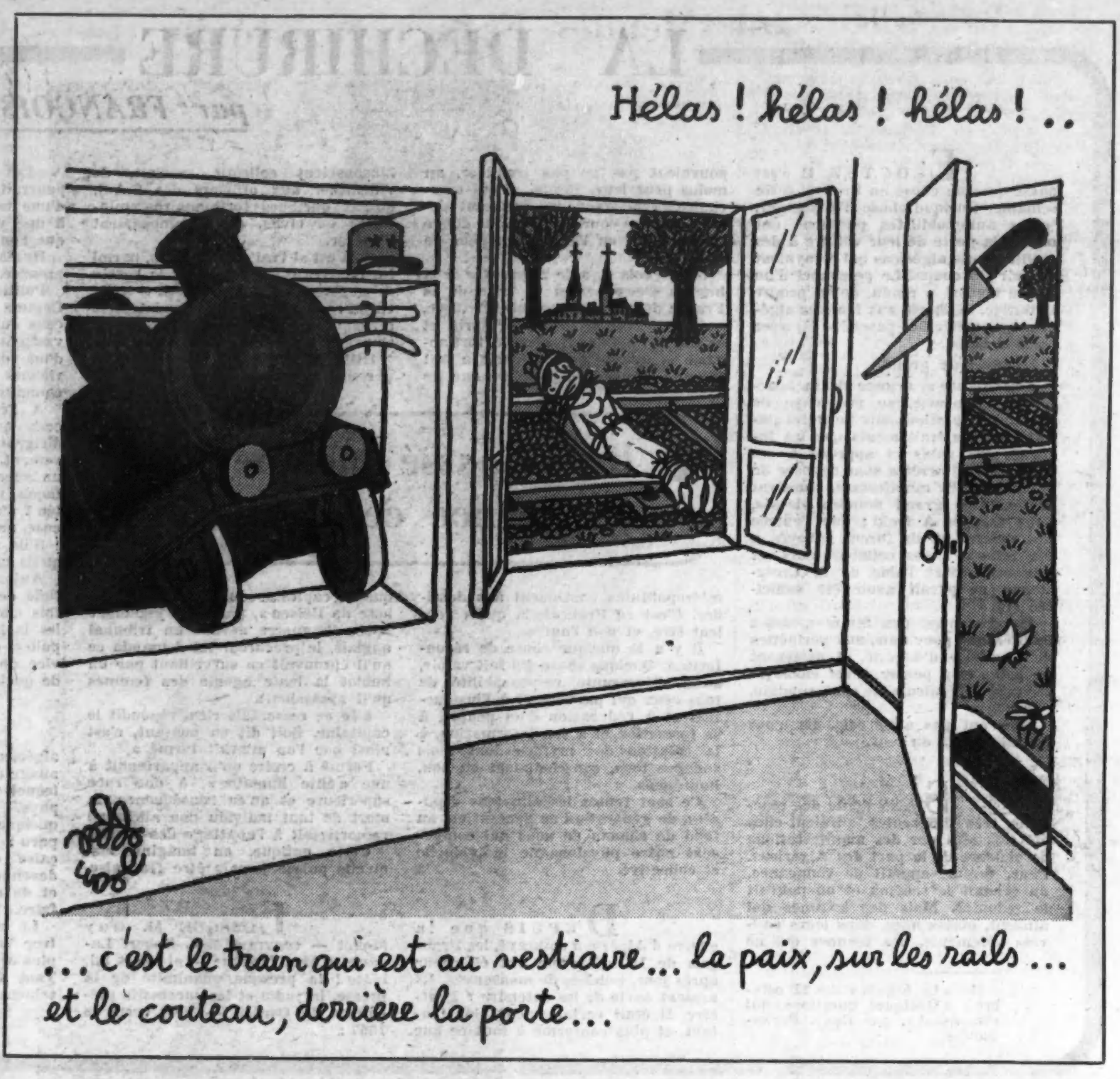
● M. Bothereau, secrétaire général de Force Ouvrière, est actuellement en train de jeter les bases d'un « cartel syndicaliste libre ». Ce cartel réunirait les membres des syndicats indépendants, ceux de l'action ouvrière de l'U.N.R. et les éléments « gaullistes » susceptibles de se détacher d'autres centrales syndicales. Le général de Gaulle, auquel M. Bothereau a exposé son projet, lui a promis son appui.

La bourse ou le plastic

● En deux semaines, trois magasins de vente d'une importante usine parisienne de chaussures ont été plastiqués. Une enquête a été ouverte. Elle s'est heurtée à la discrétion observée par les dirigeants de cette firme ; mais la vérité est maintenant connue.

Récemment, le directeur gérant de la succursale oranaise (il en existe onze en Algérie) faisait savoir à sa direction générale, à Paris, qu'il avait été « imposé » par l'O.A.S. de 50.000 anciens francs par mois, et demandait des instructions. Après quelques jours de réflexion, il lui fut conseillé de se soumettre, le problème, lui dit-on, étant d'ordre local.

Mais, au même moment, les dirigeants de cette firme recevaient un message, signé O.A.S., par lequel on leur faisait savoir qu'ils étaient frappés d'une amende équivalant à 1.000 anciens francs par employé métropolitain de leur firme. Motif invoqué par l'O.A.S. : dans la perspective d'une Algérie indépendante (et, semble-t-il, encouragée par Paris), cette firme avait pris des contacts avec le F.L.N. dans le but de construire une usine de chaussures à Médéa. Devant le refus de la firme de se soumettre à l'impôt O.A.S., les plastiqueurs sont entrés en action.



Qui seront les quatre ?

● Dans une conversation privée, un ministre du gouvernement a déclaré : « *Il est temps que trois ou quatre ministres disent ensemble, tout haut, en Conseil des Ministres, ce que chacun d'eux dit*, a parte, *à ses amis.* »

Le général Salan à Oran

● Après les deux attentats dont a été victime M. Yves Le Tac, président, à Alger, de l'Association pour le soutien de l'action du général de Gaulle, plusieurs membres de cette association ont décidé d'ouvrir les hostilités directes contre les dirigeants de l'O.A.S. Ils ont notamment fait le serment de mettre le général Salan hors d'état de nuire. Celui-ci, informé de cette résolution, a changé de quartier général. Accompagné de ses trente gardes du corps déserteurs du 1er R.E.P. et anciens des Unités Territoriales, il se cache actuellement dans la région d'Oran, à proximité immédiate de la ville qui, selon son plan, doit devenir la capitale du réduit de l'Algérie Française.

Le régiment de Rambouillet en Allemagne

● Le 501^{e} régiment de chars, celui qui fut « déchenillé » par mesure de prudence au moment du putsch d'avril, a quitté cette semaine Rambouillet pour l'Allemagne...

L'O.A.S. et la sécurité militaire

● L'assassinat, par l'O.A.S., du commandant d'aviation Post, assassinat qui s'est produit lundi matin à Alger, est considéré à Paris comme l'une des opérations les plus inquiétantes de l'Organisation Secrète. Le commandant Post, en effet, venait d'être nommé à une des plus hautes fonctions de la sécurité militaire à Alger et c'est au lendemain d'un voyage à Paris où il avait reçu ses instructions concernant la lutte contre l'O.A.S. qu'il a été abattu. Cet attentat révèle que, malgré la réorganisation de la sécurité militaire effectuée depuis quelques mois, il existe encore au sein de cet organisme un réseau O.A.S. dont les membres n'ont pas encore été identifiés.

Le général Sauvagnac et la S.F.I.O.

● Le général de Gaulle vient de nommer à la tête de la région militaire du Nord le général Sauvagnac. La S.F.I.O., qui détient la mairie de Lille, avait protesté contre l'éventuelle nomination à ce poste du général Massu. Les dirigeants socialistes n'ont élevé aucune objection à propos de la désignation du général Sauvagnac.

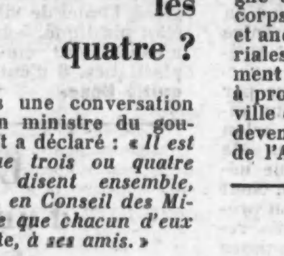
Or, si le général Massu est resté inactif le 22 Avril (il était, à cette époque, en métropole, sans poste) le général Sauvagnac, lui, a encouragé le général Gouraud, commandant à Constantine, à signer, le 24, la lettre de ralliement à Challe que lui tendait Zeller.

Le calcul de l'O.A.S. pour le 1er novembre

● Les chefs de l'O.A.S. souhaitent, à l'occasion des manifestations musulmanes du 1er novembre, amener l'Armée à se « mouiller » en s'opposant durement aux musulmans, ce qui, espèrent les chefs O.A.S., devrait faire définitivement basculer l'Armée contre le régime.

→

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINÉRALE NATURELLE
ELV 1481


Affaires...
Plaisir...
par...
AIR-INDIA
1, RUE AUBER. PARIS (9^{e}) TÉL. RIC. 15-69

GENTLEY
TAILLEUR
COSTUMES HABILLÉS
PARDESSUS EXCLUSIFS
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
métro : St-Philippe-du-Roule

LA DÉCHIRURE

par FRANÇOISE GIROUD

ECOUTEZ. Il s'est passé quelque chose en France, cette semaine. Quelque chose d'important.

Des automobilistes parisiens ont ouvert la porte de leur voiture à des manifestants algériens qui essayaient de fuir les coups. Le personnel d'un grand hôpital a rendu, de sa propre initiative, la liberté aux femmes algériennes arrêtées et parquées là, avec leurs enfants.

L'Université gronde.

« Le Figaro », organe de la bourgeoisie française, se préoccupe de poser des questions aux pouvoirs publics sur les traitements que les internés ont subis et apprend à ses lecteurs que, arrêtés sans opposer de résistance, les manifestants auraient été en très grand nombre blessés, donc frappés à froid ; que l'entrée des centres où ils furent envoyés a été refusée à ses collaborateurs, et que nulle part l'aide de la Croix-Rouge ne paraît avoir été sollicitée (1).

Des hommes, des femmes, assez indifférents, pour finir, aux péripéties de la guerre d'Algérie, et préférant ne point trop penser à cet enchevêtrement de douleurs, se sont, soudain, émus.

Ils n'ont pas aimé cela. Ils n'ont pas aimé cela du tout.

SANS doute des réactions très différentes auraient-elles été suscitées par des manifestations de violence de la part des Algériens. Peur, fureur, appétit de vengeance, on connaît le schéma et on pouvait le redouter. Mais des hommes qui allaient, mains nues, dans leurs pauvres vêtements, des femmes qui ne pouvaient pas ne pas trembler, au moins pour leurs petits, et qui marchaient cependant, les poussant devant elles, ce courage froid que donne le désespoir, on l'a reconnu pour ce qu'il était.

Ce que cela signifie ? Qu'entre deux images d'eux-mêmes — celle de la France démocrate, sensible, civilisée, rayonnant par le cœur et l'esprit, et celle d'une France fascisante, tortionnaire et bornée que l'Algérie a fait surgir — c'est à la première que les métropolitains continuent à s'identifier. C'est ce Français-là qu'ils veulent être, et non l'autre.

● Il s'est passé quelque chose en France cette semaine.

Il y a là quelque chose de réconfortant. Quelque chose qui fait valoir, aussi, l'écrasante responsabilité de tous ceux qui participent à l'instruction et à l'éducation d'un peuple, à sa formation et à son information, à la création des mythes dont nous sommes tous, consciemment ou non, imprégnés.

Ce sont toutes les alluvions déposées, de génération en génération, au fond de chacun de nous qui composent notre physionomie individuelle et collective.

DEPUIS que la guerre d'Algérie a embrayé, les Français de la métropole ont été, jour après jour, imbibés de mensonges. Ils avaient envie de les entendre ? Peut-être. Il était certainement plus tentant, et plus conforme à tout ce que l'inconscient collectif recélait, de s'identifier aux officiers des S.A.S. qu'aux quelques tortionnaires, militaires ou civils, qui commençaient d'opérer.

Cela est si vrai que les pires, parmi les bourreaux, ont éprouvé le besoin de se justifier à leurs propres yeux en se racontant qu'ils défendaient la civilisation chrétienne. Et qu'ils continuent !

Hitler s'est bien gardé de dire de pareilles choses à son peuple. Lorsque le capitaine Josef Kramer, « la bête de Belsen », passa en jugement après la guerre devant un tribunal anglais, le procureur lui demanda ce qu'il éprouvait en surveillant par un hublot la lente agonie des femmes qu'il assassinait.

« Je ne ressentais rien, répondit le capitaine. Soit dit en passant, c'est ainsi que l'on m'avait formé. »

Formé à croire qu'il appartenait à une « élite humaine », à une race supérieure et qu'en conséquence, la mort de tout individu non allemand ressortissait à l'abattage des porcs.

Cette optique, on imagine mal qu'elle puisse jamais être française.

LORSQUE M. Guy Mollet — couvrant MM. Robert Lacoste et Max Lejeune — et après lui, hélas ! la presque unanimité de la presse, la radio et les successifs présidents du Conseil — s'est écrié en 1957 : « Les cas de torture, je dis que l'on pourrait les compter sur les doigts d'une main »... il obéissait peut-être à une volonté de censure intérieure que l'on peut comprendre.

Humainement, oui, on peut comprendre.

Politiquement, c'était une folie. Comme il a été fou, de la part de ceux qui détenaient des moyens d'investigation et de diffusion, de couvrir d'un voile pudique les réalités algériennes au lieu de chercher à les connaître et à les faire connaître.

A l'échelon des responsables, de ceux qui gouvernent, de ceux qui dirigent un parti, un groupe, un mouvement, de ceux qui informent, c'est un affreux travail qui a été fait. De façon non délibérée ? Non concertée ? Peut-être. Ce n'est pas une excuse, au contraire.

S'ils ne savent pas ce qu'ils font, qu'ils changent de métier.

Aujourd'hui : s'indigner de l'attitude de certains policiers, c'est une fois encore redouter la vérité. Quelles instructions a-t-on données à la police, qui les a données, et au service de quelle politique ? Ou plutôt de quelles politiques...

LES manifestations algériennes ont déchiré un instant le nuage de confort intellectuel derrière lequel vit la plus grande partie du pays. A travers cette déchirure, quelque chose est timidement apparu : c'est que la collectivité française de la métropole n'est pas devenue ce que sept ans d'imposture et de contre-vérités auraient pu en faire.

Le champ était labouré depuis de trop longs siècles. Mais il semble plus urgent que jamais de persévérer. Tant de mauvaises graines ont été semées...

F. G.

(1) « Le Figaro » du 23 octobre : « Quelques questions qui s'imposent », par Denis Perier-Daville.

→

Un portefeuille pour M. Bidault

● Depuis que « L'Express » a révélé (numéro 537 du 28 septembre) qu'il avait fait parvenir, par un membre de l'O.A.S., un message d'encouragement au général Salan, M. Georges Bidault redouble de précautions dans ses contacts politiques. Il est suppléé par un membre important de la « Démocratie chrétienne », mouvement dont il est le fondateur. Celui-ci a porté récemment un message de M. Bidault à M. Antoine Pinay. Contenu du message : M. Georges Bidault « est prêt à prendre ses responsabilités » — c'est-à-dire à devenir ministre — dans le cadre d'une combinaison conduite par l'ancien ministre des Finances.

Nouvelle tactique de la police

● La police parisienne a appliqué pour la première fois cette semaine, lors de la manifestation des étudiants « pour la suppression des mesures discriminatoires à l'encontre des Algériens », une nouvelle tactique basée sur le principe de la prévention. Les cars vides sont disposés comme des trappes aux croisements tandis que de très nombreuses voitures légères munies de radios et de téléphones sillonnent le terrain prévu pour la manifestation. Dès qu'un rassemblement, même minime, est signalé, il faut quelques secondes à peine pour cerner les manifestants et les faire monter dans les cars de police. Les étudiants, pour déjouer ce quadrillage, avaient annoncé qu'ils manifesteraient boulevard Saint-Michel, et des instructions avaient été données en dernière minute pour que le rassemblement s'effectue boulevard du Montparnasse. Mais il n'a fallu que cinq minutes à la police pour se déployer sur les lieux où la manifestation débutait. Malgré ces mesures, plusieurs groupes de 150 à 200 étudiants sont parvenus à manifester pendant quelques minutes, mais on était loin de ce qu'avaient souhaité les organisateurs de la manifestation. Ceux-ci ont tiré deux enseignements de ce demi-échec :

1) Seule une réunion de masse — comme ce fut le cas pour la manifestation musulmane de la semaine dernière — a maintenant des chances de pouvoir s'implanter face au dispositif policier.

2) Des considérations de préséance ou des divergences mineures sur les méthodes ont empêché cette manifestation d'être convoquée par l'ensemble des mouvements étudiants.

Les dirigeants étudiants considèrent que cette expérience n'aura pas été inutile.

Les Suisses sont pessimistes

● Le gouvernement suisse a décidé de démentir les informations selon lesquelles les fonctionnaires helvétiques avaient participé à des contacts secrets franco-algériens bien qu'en réalité au moins un fonctionnaire suisse ait été directement mêlé à un échange de messages entre négociateurs français et algériens. Le démenti du gouvernement suisse s'explique par les rapports parvenus aux autorités helvétiques et selon lesquelles les chances de réussite de la prochaine négociation franco-F.L.N. sont extrêmement minces. En prévision d'un échec qu'ils redoutent, les dirigeants suisses préfèrent se dégager dès maintenant.

L'O.A.S. à Bône

● A Bône comme dans d'autres villes d'Algérie, l'O.A.S. a décidé « l'expulsion », dans un délai de 72 heures, de 22 Européens libéraux. Parmi ces libéraux figurait notamment M. Pigière, directeur des P. et T., chef de la délégation spéciale (qui avait été nommé en remplacement du maire, M. Grauby, ancien président du Comité de Salut public de Bône, suspendu à la suite du dernier putsch). 48 heures après l'installation de M. Pigière, l'hôtel de ville de Bône était plastiqué. 7 des libéraux menacés ont été également plastiqués. 6 d'entre eux ont quitté Bône.

Le prix d'un abri atomique

● L'hebdomadaire américain « U.S. News and World Report » a demandé par câble à son correspondant en France : « Combien coûte un abri atomique à Paris ? »

La réponse (« Cet objet de première nécessité n'est pas livré à la consommation en France ») a profondément surpris la rédaction de l'hebdomadaire.

Prochaine hausse sur les pâtes

● Sauf subvention gouvernementale, les pâtes alimentaires augmenteront de 25 à 30 francs par kilo. Raison : le cours mondial du blé dur est passé de 82 dollars la tonne en mars dernier à 145 dollars actuellement.

Cette hausse était cependant prévisible dès le printemps. Aussi, l'Italie, l'Allemagne et la Belgique notamment firent des achats massifs en mars, sur la base de 85 dollars.

La France n'en fit rien.

Un premier pas dans l'Isère

● Au cours du congrès annuel de la Fédération C.F.T.C. dans l'Isère, le secrétaire général, M. Pierre Gallage, a préconisé « l'engagement politique de sa centrale syndicale pour défendre les libertés démocratiques et jeter les bases d'une véritable démocratie politique ». Il a annoncé, d'autre part, que des contacts avaient été pris avec les organisations démocratiques du département et qu'une délégation départementale irait s'entretenir avec M. Mendès France à l'occasion du voyage que celui-ci doit faire à Grenoble dans le cadre de son tour de France.

Aujourd'hui : Shopping Diamants !

Toutes les femmes voudront voir la merveilleuse exposition que j'ai visitée hier à côté d'une étonnante collection qui reproduit fidèlement les plus grosses pierres taillées (Grand Mongol - 783 carats 50, Etoile du Sud, Régent, Orloff, Florentin, Hope, etc.). J'ai vu une profusion de diamants véritables montés ou sertis, présentés avec les collections 1962 des grands diamantaires.

Cette exposition dont le titre « Prestige du Diamant » n'est pas usurpé, a pu être organisée grâce à la complaisance de célèbres Compagnies minières internationales et de particuliers qui ont prêté des pièces et des documentations uniques.

Cette exposition dont l'entrée est libre, est ouverte tous les jours de 15 à 18 heures, dans une partie des locaux du Comptoir Cardinet, une de nos grandes bijouteries parisiennes - 188-192, rue Cardinet, à l'angle de l'avenue de Clichy.

Et invitez donc votre mari à vous suivre à cette exposition. Il pourra y trouver une idée de cadeaux pour votre Noël !

Communiqué.

REPORTAGE

Jean Cau chez les ratons

● *« Je suis Français, j'écris pour des Français. J'ai voulu, pour mon compte, voir et savoir, écouter et entendre. Voici... »*

NORD'AF, bicots, ratons, melons, crouillas, ça se saurait si vous étiez des hommes. Je vous le dis, ça se saurait. Vous ne seriez pas habillés comme des cloches ; vous ne traîneriez pas les pieds ; vous n'auriez pas cette démarche en canard qui signale son bicot, de dos, à cent mètres ; vous n'auriez pas l'œil noir charbonneux et le regard fuyant ; vous ne parleriez pas, entre vous, en éternuant; vous ne hausseriez pas les épaules, en parlant, et vous ne montreriez pas vos mains ouvertes en signe d'impuissance ou de dénégation ; vous n'auriez pas des barbes à raser au fer à souder ; vos femmes, au lieu d'être pleines et de mettre bas des portées de petits bicots, seraient enceintes et donneraient le jour à deux ou trois enfants ; vous ne vous bourreriez pas de patates, de fayots et de semoule, mais vous mangeriez des biftecks avec des frites et de la salade ; vous ne vous entasseriez pas à six dans une chambre d'hôtel ; vous ne vivriez pas dans le décor de vos bidonvilles « à la Céline » ; vous sauriez lire et écrire et seriez capables de déchiffrer vos feuilles de paie, d'allocations, d'assurances et toutes sortes de papiers, ce qui vous éviterait de casser les pieds à des contremaîtres, à des postières, à des facteurs ou à des toubibs qui ont autre chose à faire qu'à vous expliquer vos droits ; vous ne seriez pas déjetés et si souvent tuberculeux ; vous ne resteriez pas plantés sur le trottoir de vos rues, devant le seuil de vos taudis ou de vos cafés, à discutailler de vos histoires de ratons ; vous n'effraieriez pas nos femmes et vous baisseriez les yeux au lieu de regarder leurs jambes ; vous ne nous feriez pas la guerre, de l'autre côté d'une mer qui fut tantôt grecque, tantôt latine mais jamais ratonne ; vous n'assassineriez pas nos agents de police et, enfin, vous n'auriez pas le mauvais goût, le culot et l'estomac de rappliquer de vos casbahs pour venir manifester dans nos rues.

Un horrible fantôme

Si vous étiez des hommes, vous comprendriez ce qu'on vous dit au lieu d'être si désespérément bouchés. Pour un agent de tué, dix terroristes (c'est-à-dire dix bicots) en prendront sur le citron, vous a dit un excellent Français, M. Papon, notre préfet de police. C'est pas clair, ça ? Vous, y'en a pas comprendre français ? Nous maintiendrons l'ordre à tout prix et nous réprimerons impitoyablement toutes les tentatives pour installer le désordre, vous a dit M. Frey, qui est notre ministre de l'Intérieur. Vous y'en a pas compris et y'en a être de bois ? Vous, au lieu d'écouter Missié Papon, obéir poignée meneurs et assassins F.L.N. ? Oui ? Alors qu'est-ce que vous faites en France ? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

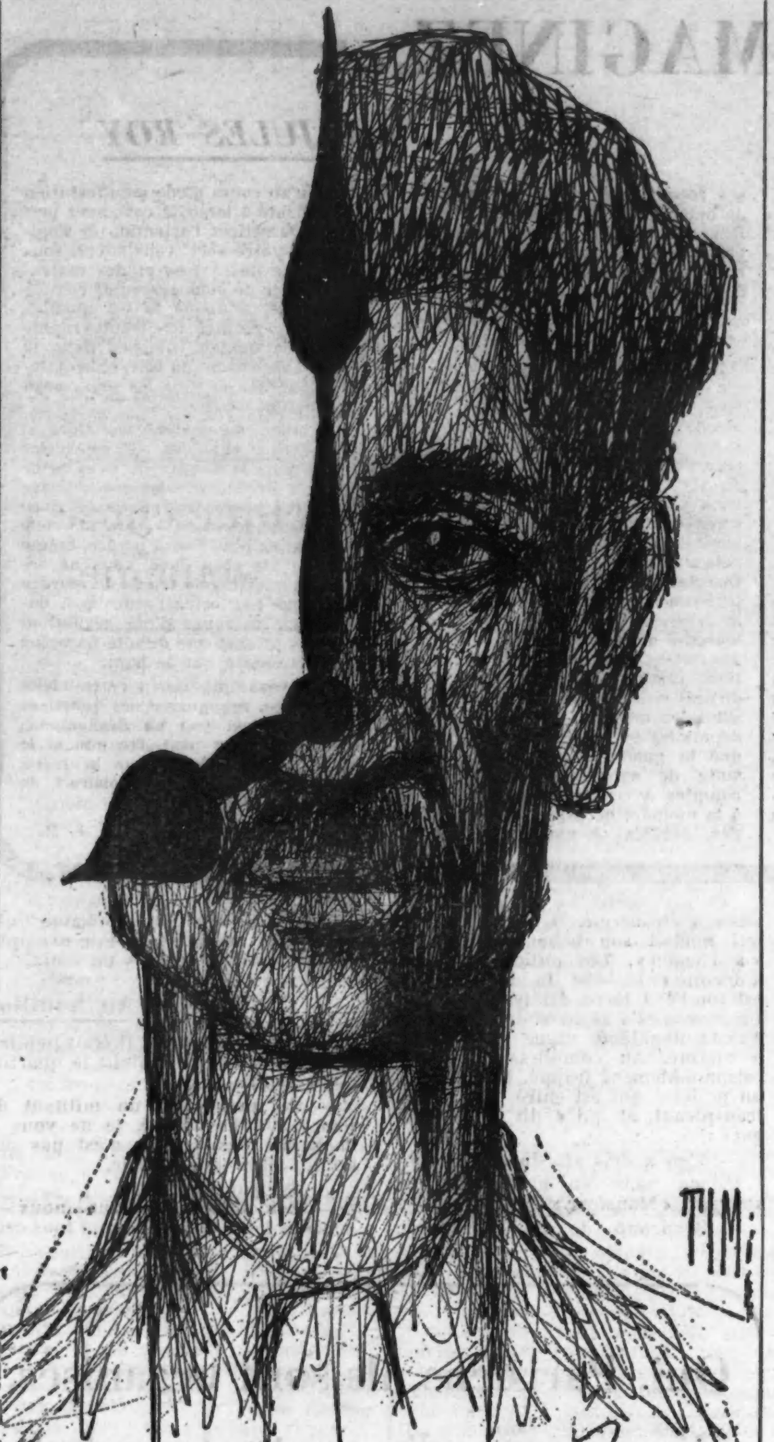
Il y a, en France, plus de 400.000 Algériens. Jusqu'à présent, bien sûr, nous connaissions votre existence — nous, les Français — mais les choses étaient ainsi bien faites que nous avions développé une sorte de daltonisme ; nous vous voyions sans vous voir. Vous étiez des hypothèses d'hommes, de groupes, de collectivité. A cinq minutes de l'Etoile et des Champs-Elysées, à Nanterre par exemple, nous savions que « vivaient » des milliers des vôtres. Mais dans des zones bien définies, dans des bidonvilles qu'on peut entourer sur une carte d'un ferme trait rouge. En gros, vous étiez à peu près supportables et nous étions tout prêts à ignorer votre existence. Certes, nous savions que vous aviez des explications avec notre police, mais ça ne nous gênait pas tellement. Vous abattiez quelques-uns de nos policiers ; nos policiers devaient sans doute abattre quelques-uns d'entre vous. Hé oui ! c'était déplorable. C'était tout à fait navrant. C'était la faute à cette sacrée guerre d'Algérie qui n'en finit pas. Alors, après un soupir sur la mort d'un policier père de famille, nous parlions d'autre chose et nous allions au cinéma.

Brusquement, vous avez faussé le jeu. Sans crier gare, vous êtes venus nous déranger. Par milliers, par dizaines de milliers, vous êtes apparus dans nos rues et nous vous avons découverts. Sans armes, souvent habillés de vos pauvres costumes « des dimanches », vous avez crié des slogans dans nos beaux quartiers. Que faire ? Vous troubliez l'ordre. Nous avons été obligés de lâcher sur vous notre police qui vous a « soignés » comme vous le méritiez. Nous avons été effarés, soit révoltés, soit effrayés, mais si vous êtes sages et comprenez la leçon, nous ne demandons qu'à oublier bien vite votre apparition. Nous dirons que ce n'était rien, que nous n'avons vu qu'un horrible fantôme : celui, en France, de cette guerre d'Algérie qui n'en finit pas. Qui n'en finira donc jamais ?

A cause de son dos

Il se trouve que je suis Français et que j'écris pour des Français. Il se trouve que j'ai voulu, pour mon compte, voir et savoir, écouter et entendre. Aujourd'hui, j'apporte ma moisson. Aujourd'hui, je sors d'un monde *insoupçonnable*. Ces derniers jours, je n'ai vu que des visages désertés par le sourire, des yeux tuméfiés, des dos bleuis à coups de crosse; je n'ai entendu que des récits où revenaient, en litanie, les mêmes mots : rafles, coups, tortures, disparitions, assassinats. Et j'écris ces lignes avec ces visages qui défilent en ronde sous mon regard ; avec ces mots qui m'encombrent la tête et qui y sonnent leurs coups de gong. Bon. Suffit ! Parlons des bicots !

Pour monter les étages, le garçonnet frottait des allumettes. Ils m'ont fait asseoir. Ils m'ont offert de l'orangeade et des petits gâteaux. Ensuite, il a bien fallu parler. La mère, cinquante et un ans, qui était dans le lit, s'est excusée. Elle ne pouvait pas bouger « à cause de son dos qui était tout bleu ». Mais je voyais son visage violet et noir, avec un œil — l'œil gauche — gonflé comme un œuf et dont la cornée était rouge vif.



UN FRANÇAIS A PART ENTIERE
« Il est conseillé aux Algériens de rentrer chez eux à 20 heures. »
(M. Frey, ministre de l'Intérieur.)

« On te crèvera ! »

— Le docteur, il a dit que l'œil l'était mauvais et que je perdrais cette vue de ce côté.

Les deux fils se taisent. Le père regarde sa femme. Elle me dit qu'elle était allée manifester « parce qu'on nous tue trop et parce que maintenant on doit rester dans la maison comme des rats ». Elle défilait avec sa fille et l'un de ses fils lorsque ce fut la charge.

— Un policier, il a mis son revolver sur ma fille...

Elle est intervenue. Un autre policier l'a jetée à terre et elle a reçu une volée de gifles, de coups de poing et de pied et quelques coups de matraque. On les a jetées, elle et sa fille, dans un car.

— Là, les policiers, ils m'ont tordu le bras, regarde... et il me criait « Salope ! On te crèvera, on te videra comme un lapin ! Dis « Algérie française ! », salope ! ». Et il m'a dit des choses que je peux pas répéter. Alors moi j'ai crié : « Vive l'Algérie indépendante ! Vive mes frères ! » Et j'ai dit au policier : « Tu peux me tuer si tu veux, mais je ne dirai pas autre chose. »

On l'a jetée dans le commissariat du Val-de-Grâce. Sous ses yeux, sa fille a attrapé une dégelée de coups de pied dans le ventre. Dans la nuit, on l'a jetée sur la chaussée. Elle a réclamé sa fille. Les policiers ont levé leurs matraques. Titubant, se traînant, elle se demande comment elle a pu rentrer chez elle.

— Et votre fille ?

— Elle n'est pas revenue. Y' a trois jours et elle n'est pas revenue.

Demain, ses « sœurs » vont encore manifester.

— Je pourrai pas y aller parce que je peux pas marcher.

La ration

Toute la famille a été matraquée : le père, le fils aîné, les deux cousins. Le gendre, lui, depuis plusieurs mois enfermé au camp du Larzac, a été transféré récemment dans un camp d'Algérie. Le fils cadet a 14 ans. Il a d'immenses yeux, étonnés à jamais et parle le français sans accent.

— Maman s'est couchée sur moi quand elle a entendu les mitraillettes, puis je l'ai perdue.

Il a été embarqué. Il a eu droit à une ration de coups de matraque sur les épaules. Regardez...

→

43, RUE DE RENNES
LORENZO
La mode anglaise et italienne à
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Exclusivités - Boutique
MONSIEUR et MADAME

HERTZ
l'organisation de location de voitures la plus perfectionnée du monde, vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Nouvelle formule : location à l'heure
Un service international de réservation
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75
54, avenue de Versailles, BAG 49-30
HERTZ avec chauffeur : *PAS 75-15*
Dans tous les aéroports et toutes les principales villes de France, d'Afrique du Nord et du Monde.
H 33 *d.*
Louez donc HERTZ dans votre ville.

IMAGINEZ...

par JULES ROY

SI, un dimanche, vous êtes las des beaux quartiers, poussez jusqu'au rond-point de la Défense. Tournez à droite, le long de l'arche de béton du parc des expositions. Longez Courbevoie vers La Garenne-Colombes. A gauche, suivez une flèche qui indique la direction de Nanterre. Virez. Ralentissez. Ça en vaut la peine.

A dix minutes de l'Etoile, vous changerez de planète. Vous pénétrerez dans une sinistre banlieue de ville maudite. Sur des kilomètres, vous traverserez un sombre espace d'usines lépreuses et de terrains vagues où les orties défendent des bicoques à demi en ruine et des taudis. Déjà vous vous demanderez quelles vertus sont nécessaires à vos concitoyens qui passent là leur vie entière.

Ralentissez encore si vous ne pouvez pas vous arrêter. Cet été, on avait déjà du mal à y avancer entre les ruisseaux de fange à la recherche d'une pente. Dans l'hiver précoce, on patauge dans la boue. A l'entrée d'un pauvre bistrot où grince une musique arabe, vous apercevrez peut-être une colombe dans une cage de bois peint, et, assis en silence autour des tables nues, des hommes au regard fixe. Car ce sont bien des hommes et non des bêtes. Ils habitent dans des caisses recouvertes de tôle et tapissées de bidons d'huile déchirés et écrasés. Dans la journée, ils fabriquent des voitures à la Régie Renault, chez Citroën ou chez Simca, ou construisent des maisons. Pour les autres.

★

Imaginez que vous ayez perdu votre qualité d'homme ou de femme libre, votre citoyenneté et les droits qu'elle vous confère, et que vous soyez contraint, pour gagner votre pain et celui de votre famille restée en Algérie, d'aller dans un pays dont vous parlez mal la langue, où vous serez démunis d'à peu près tout et considérés, cela s'est vu bien avant l'insurrection, comme des parias. Imaginez que ce pays étranger soit la France, que vous y résidiez avec la disproportion scandaleuse et douloureuse du bonheur et de la richesse des autres par rapport à votre condition. Imaginez encore qu'en raison de préventions vraies ou fausses, vous subissiez méfiance ou mépris et que, depuis les événements qui ont provoqué la guerre et après une longue suite de sanglants règlements de comptes avec la police, vous soyez, à la moindre occasion, emballés, gardés, fouillés et molestés. Imaginez enfin qu'au cours d'une manifestation non violente à laquelle vous ayez pris part pour attirer l'attention de l'opinion sur votre sort, vous soyez, sous la menace des armes et des matraques, forcés de vous accroupir comme des chiens, à même le sol mouillé, comme l'a montré une photographie parue sur quatre colonnes dans le plus grand journal du soir, et brutalement parqués comme les Juifs sous l'occupation nazie.

Eh bien ! demandez-vous alors si vous seriez capables de remercier chaque jour la France de vous avoir appris à lire et si vous souhaiteriez que votre patrie soit associée avec elle. Demandez-vous encore si, vous qui n'auriez plus rien à perdre, même pas une vie trop dure, vous ne seriez pas quelquefois tentés de mordre et si vous hésiteriez beaucoup à entrer dans les rangs d'une révolution qui vous promet une dignité humaine plus nécessaire que le pain.

Mais vous qui, après cette visite à Nanterre, regagnerez des quartiers où vivre n'est pas un déshonneur, vous vous direz peut-être que si le Christ devait revenir sur la terre, c'est en Algérie qu'il choisirait de naître.

J. R.

→

— On était deux ou trois mille dans un machin où il y avait des ping-pong, des choses de gymnastique...

— Le stade Coubertin ?

— Je ne sais pas. J'y suis resté trois jours. On dormait sur le ciment. On n'avait pas de place. C'est les soldats qui nous donnaient à manger.

— Dans quoi ?

— Le premier jour dans rien. On n'avait pas de gamelles, rien.

Il met ses mains en coquille comme on recueille de l'eau à la fontaine.

— Ils nous ont dit de mettre les mains comme ça et ils versaient dedans. Les policiers m'ont demandé pourquoi j'étais venu. J'ai répondu que des frères avaient été jetés dans la Seine... et ils n'ont plus écouté et m'ont giflé trois fois.

Il a les joues gonflées comme par une rage de dent. Il s'appelle Medjid et il a 14 ans. Le père Mohammed me dit que toute la famille est venue en France en 1947. En Algérie, il était fonctionnaire, un tout petit fonctionnaire.

— En 47, j'aurais dû être titularisé comme mes collègues européens. C'était la loi : j'avais l'âge et j'avais fait le temps nécessaire. Alors, un mois avant ma titularisation, bien sûr, moi et tous les autres Musulmans dans mon cas, nous avons été mis à la porte. J'étais sans travail, sans certificats et j'ai décidé de venir en France. Voilà... Depuis, la France s'est transformée en Algérie.

Déjà six

Le fils aîné a réussi, en France, à aller à l'école jusqu'à seize ans. Le soir, il lisait, travaillait et aujourd'hui il occupe un emploi de bureau. Il parle sans aucun accent, d'une voix très calme. Lui aussi est allé manifester avec ses « frères ». Lui aussi a été arrêté. Il a vu une mère qui portait son bébé dans le dos, « à l'arabe ». Les policiers lui ont « décollé » le bébé du dos. Le bébé est tombé à terre. La femme a crié. Un remous l'a séparée de son enfant qu'une deuxième vague de policiers a piétiné. Au commissariat, on l'a raisonnablement frappé. Il a entendu un policier qui est entré, soufflant et transpirant, et qui a dit à ses collègues :

— Y'en a déjà six de crevés.

Il me parle en me disant très souvent « Monsieur ».

— Beaucoup de policiers, monsieur, nous ont traités de « melons » et quelques-uns m'ont lancé deux ou trois injures en arabe. Savez-vous s'il y a des policiers pieds-noirs ?

— Je ne sais pas...

— Vous savez, d'année en année, notre situation est devenue intenable. Rafles, perquisitions, coups, brimades, injures... On vous arrête sans raison, on vous frappe, on vous relâche sans explications, on vous promet la mort, la torture ou la noyade pour la prochaine fois. Vous demandez : « Qu'est-ce que j'ai fait ? » On vous répond : « On te dit que la prochaine fois, ce sera ta vraie fête. » Par exemple, tenez, monsieur, j'avais un ami...

Au bouillon

Il s'appelait Aoudji. Il était peintre. Il avait 23 ans et habitait le quartier de la Goutte-d'Or.

— Ce n'était pas un militant du Front. S'il l'avait été, je ne vous le cacherais pas, car ce n'est pas une honte, mais un honneur.

— Sympathisant ?

— Evidemment, comme nous le sommes tous. Comme le sont tous ceux qui ne sont pas adhérents ou militants.

Aoudji a été arrêté par les harkis au cours d'un ratissage de quartier, frappé, couché sur des tessons de bouteilles, fiché, relâché. On l'arrête une deuxième fois : « Ah ! toi, tu as été déjà arrêté, hein ? » Nouveau passage à tabac et on le libère. Six mois plus tard, nouvelle rafle.

— On a dû lui dire, en consultant le fichier : « Toi, tu as déjà été arrêté deux fois, salaud ! » Cette fois, trois jours après son arrestation, la police est venue et a dit aux locataires de l'immeuble : « Votre copain Aoudji a été foutu au bouillon. S'il y en a qui veulent venir reconnaître son corps, à la morgue... » Voyez-vous, monsieur, ça se passe comme ceci : il y a une rafle ou un ratissage. On nous embarque. On nous fiche et on nous libère. La deuxième fois, forcément, on nous accuse d'avoir déjà été arrêtés, etc.

C'est un rescapé qui a raconté la mort d'Aoudji. Lui aussi a été jeté dans la Seine avec une douzaine de ses compagnons. Mais il savait nager et pouvait encore, malgré les coups, remuer les bras. Aoudji, lui, ne savait pas nager et, lorsqu'il a été poussé dans la Seine, à peine avait-il la force de tenir ses bras levés, mains croisées derrière la nuque.

« Nous irons tous »

— Nous n'en pouvons plus, monsieur. En Algérie, nous n'en pouvons plus ; en France, chaque jour, c'est un peu plus l'enfer. Nous avons manifesté parce que nous n'en pouvons plus...

— Vous manifesterez encore ?

— Oui, avec encore plus d'ampleur.

— On vous assommera.

— Ecoutez, monsieur : il y aura d'autres manifestations. Nous savons que nous serons battus et nous irons ; nous savons que nous serons torturés et nous irons ; nous savons que nous serons tués et nous irons.

Il dit tout cela d'une voix très douce. Il n'a ni l'œil fixe, ni la mâchoire tétanisée du fanatique. Il ajoute, devant sa mère couchée qui l'écoute et le regarde :

— Nous irons tous aux manifestations chaque fois qu'on nous le demandera. Moi, personnellement, si 400.000 de mes frères étaient en prison, eh bien ! j'irais manifester tout seul. Et s'ils me tuent, eh bien ! ils me tueront.

Le père m'a dit :

— Vous, que pensez-vous de tout ça ?

Le fils aîné s'est tourné vers son père. Et, doucement :

— Ne lui pose pas de question, papa.

Rue de Chartres, rue de la Goutte-d'Or, rue du Château-des-Rentiers, hôtels et taudis du 13ᵉ et du 18ᵉ... J'ai fait la connaissance de Djelloul dans un café. Son frère a disparu depuis trois mois. Son beau-frère, père de trois enfants, a été arrêté il y a quinze jours à l'entrée du métro Barbès et emmené à Vincennes.

— Qui s'occupe des enfants ?

— Moi. Je suis ajusteur à Puteaux. S'il n'est pas relâché, les frères nous donneront un peu d'argent, chaque mois.

Sont entrés, dans le café, Youcef, tabassé par les harkis la semaine dernière, Kadej, dont un copain a été expédié en Algérie tout récemment.

— La femme et les six enfants sont ici... Pas possible revenir en Algérie, eux. Savent pas où est Kadej.

Sont entrés trois manœuvres qui travaillent dans le métro.

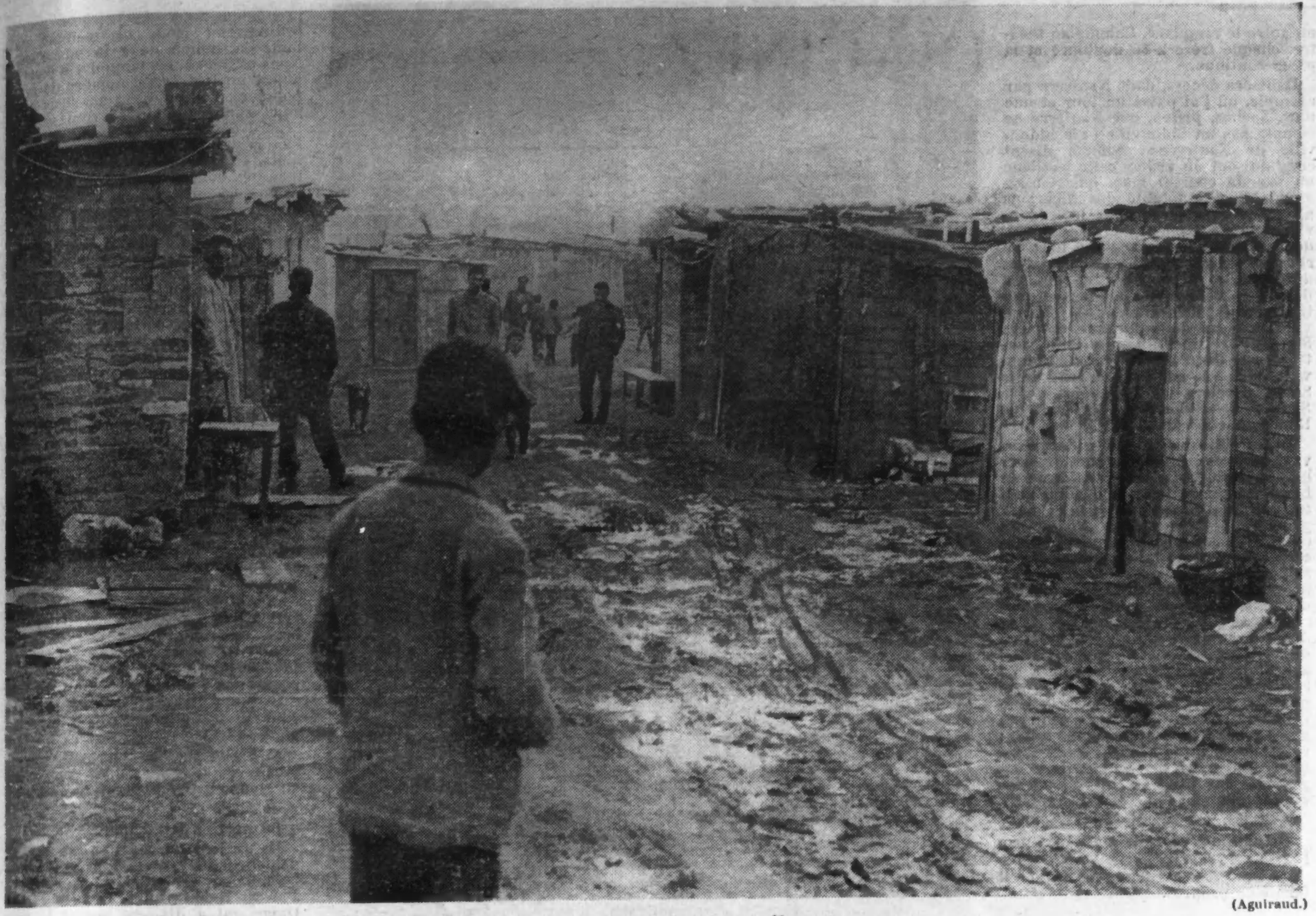
— On arrive du travail à sept heures et demie, des fois huit heures. Alors, couvre-feu ! Et comment tu achètes le pain, la soupe, le pétrole ? Alors tu manges pas ? Et rester dedans ?

Oui, Parisiens, ils sont organisés. Mieux que n'importe lequel de nos vénérables partis.

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11ᵉ
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

UNE ETUDE DE MAURICE THOREZ
Construction du communisme et crise du capitalisme
• La clef de la paix en Europe
• Coexistence pacifique et lutte des classes
• L'anticommunisme est un crime contre les peuples (Georges Cogniot)
dans le numéro 10 (octobre 61) de la
« NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE »
Revue théorique et d'information des partis communistes et ouvriers
Le numéro : 2,50 NF (timbres-poste ou mandat) à
S. E. I. 9, boulevard des Italiens - PARIS (2ᵉ)
C.C.P. Paris 8449-47

HOME & TRAVEL ASSOCIATION
HTA
32, rue Washington
Paris (8ᵉ)
Bal. 32-95 et 96-24
Noël !
• définit
• organise et
• contrôle des
STAGES PRATIQUES
de langues vivantes
en ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
et ITALIE
A TOUTE EPOQUE de l'ANNEE
• ETUDE ET LOISIRS CULTURELS dans un milieu familial rigoureusement sélectionné.
• ASSISTANCE ET CONTROLE PEDAGOGIQUES, EXCURSIONS ET VISITES avec une Organisation sûre, une méthode concrète et un encadrement permanent.



(Aguiraud.)

L'ALLÉE CENTRALE D'UN BIDONVILLE A NANTERRE.
« Et tu sais, y' a des choses embêtantes. »

Ils sont dix manœuvres auxquels un hôtelier loue deux chambres.

— On peut pas avoir plus de chambres. Patron de la maison veut pas et il dit si vous êtes pas contents, adieu !

De meilleurs ciments

Ils ont manifesté.

— On a un frère qu'a eu sa tête cassée. Il a pris un foulard, il s'a enveloppé sa tête et il a resté avec nous et il a crié encore : « Libérez Ben Bella ! Algérie algérienne ! » Et tous les frères on a crié. Et on n'avait pas de couteaux, pas de pierres, pas de bâtons. Même que des frères nous fouillaient pour voir et que des frères nous ont fouillés encore à Vincennes... Nos frères nous avaient dit : « Pas de pierres, pas de bâtons, rien... »

— Et tu sais, y'a des choses embêtants, dit un maigre aux joues sèches et aux cheveux gris. Depuis deux mois dans là où je travaille, j'ai manqué trois fois parce que j'ai été arrêté trois fois et trois frères pareil que moi et le patron dit : « Ah ! ça va pas, ça va pas... Qu'est-ce qu'elle a la police à vous taper tout le temps ! Ah ! ça va pas, ça va pas, ça !... »

Iront-ils encore manifester ? Oui, si de nouvelles manifestations sont décidées. Pourquoi ? Parce qu'on les « tape tout le temps ». Parce qu'on les réveille la nuit... Les policiers entrent, fouillent, bouleversent. Nez au mur, mains levées et collées au mur, rassemblés sur les paliers, ils entendent le cyclone ravager leurs misérables chambres. Souvent l'un d'entre eux est emmené.

Pourquoi ? Pour rien. Parce qu'il couchait avec son pantalon, signe irréfutable qu'il était prêt à s'enfuir et non point qu'il avait froid. Parce qu'il a dit que ces quarante mille francs c'était sa paie et non point de l'argent collecté. Parce qu'il a battu des cils, cet insolent ! Parce qu'il a dit « nos frères » en parlant de ses copains et que c'est là l'indice de son appartenance à ce groupuscule de tueurs qui s'appelle le F.L.N.

Il faut croire que les membres de ce groupuscule sont doués d'un don d'ubiquité véritablement fabuleux et capables d'une activité véritablement démoniaque. Notre police ne me contredira pas qui en voit partout et, en l'occurrence, je ne contredirai pas notre police : ils sont partout ; ils sont 400.000. Pour en finir en France avec le F.L.N., il n'est qu'un moyen, un seul : coffrer 400.000 Algériens dans des camps de concentration. Ce jour-là, M. Papon pourra dormir sur ses deux oreilles. S'il a le sommeil facile, s'entend. Que voilà bien l'outrecuidance de ces gens-là : ils se sont mis dans la tête de s'organiser ! Et ils le sont ! Et parfaitement ! Et malgré rafles, purges, coups, emprisonnements, concentrages et coupes sombres, ils continuent de l'être. Si j'étais policier, ça me secouerait le moral, ces choses...

Oui, Parisiens, ces milliers de loqueteux, de sous-hommes, de bicots, de ratons et d'etc. que vous avez vus défiler sont « organisés ». Etonnez-vous : organisés et mieux que n'importe lequel de vos vénérables partis et mieux que votre police et mieux que votre Armée. Ils ont, c'est vrai, de meilleurs ciments pour constituer leur bloc — une souffrance, une détermination, un idéal communs, ciments pour l'heure introuvables en France sauf du côté de Gennevilliers, Colombes, Saint-Denis, Nanterre, dans des taudis et dans des bidonvilles. Ces sous-hommes se répartissent en France selon six willayas :

1) Paris-Centre ; 2) Paris-Périphérie ; 3) Centre et Alpes ; 4) Sud ; 5) Est ; 6) Nord.

Comme au théâtre

A l'intérieur de ces willayas, ils sont ainsi cloisonnés. A la base, il y a la cellule qui rassemble 4 sous-hommes plus 1 chef ; ensuite le groupe : 4 cellules plus 1 chef ; ensuite la section : 4 groupes plus 1 chef ; ensuite la kasmah : 4 sections plus 1 chef ; ensuite le secteur : 4 kasmahs plus 1 chef ; ensuite la région : 4 secteurs plus 1 chef ; ensuite la zone : 4 régions plus 1 chef ; ensuite la super-zone : 4 zones plus 1 chef ; ensuite la willaya ; ensuite les chefs de willayas ; ensuite le G.P.R.A. avec lequel il arrive que notre gouvernement négocie selon les saisons et les châteaux. Ainsi sont groupés et cloisonnés à la fois 400.000 Algériens sur un total de 400.000 bicots. Les militants « purs » représentent plus d'un tiers de la masse : notre police estime leur nombre à 124.000 et n'est pas loin de l'estimation du F.L.N. qui en avoue, lui, près de 140.000.

Chaque militant (ou adhérent, ou sympathisant) ne connaît que son responsable direct, ne doit de comptes qu'à lui, ne doit s'adresser qu'à lui. L'organisation possède sa police à elle, ses services de sécurité, d'éducation, de perception, ses services d'hygiène et de santé, ses services sociaux d'aide aux familles de détenus (ou de morts), ses services syndicaux, étudiants, etc. Dans les prisons, dans les camps, l'organisation passe-muraille constitue des collèges de détenus qui dirigent la détention, éduquent, surveillent, disciplinent, transmettent.

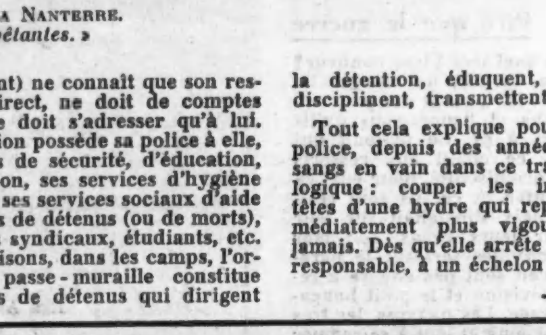
Tout cela explique pourquoi notre police, depuis des années, s'use les sangs en vain dans ce travail mythologique : couper les innombrables têtes d'une hydre qui repoussent immédiatement plus vigoureuses que jamais. Dès qu'elle arrête un « frère » responsable, à un échelon quelconque,

→

40.000 exemplaires en trois semaines

Jacques Fauvet
Jean Planchais

La Fronde des généraux



Arthaud

" NOTRE TEMPS " collection dirigée par
F. HÉBERT-STEVENS et A. CANCÈS

un autre le remplace. Comme au théâtre, chaque frère a sa doublure et la pièce continue.

Dans ces décors, dans Nanterre par exemple, où j'ai passé un jour et une nuit. Sachez, *primo*, que Nanterre ne compte pas un bidonville (« le bidonville de Nanterre », comme disent ceux qui ont dû visiter cette banlieue au pas de course) mais quatre ; *secundo*, que la totalité des Algériens n'est pas concentrée dans les bidonvilles mais également dans des H.L.M. de carton où le bruit d'une toux au rez-de-chaussée réveille les locataires du dixième étage. Pour ce qui est donc des bidonvilles, je propose quatre circuits touristiques : 1) Bidonville de la rue de la Garenne, derrière Simca ; 2) Bidonville du Petit-Nanterre, rue des Pâquerettes ; 3) Bidonville de la rue des Prés, le long de la Seine, derrière les Papeteries de la Seine ; 4) Bidonville du pont de Rouen, à côté de l'E.D.F.

Dans chacun de ces bidonvilles, vous pourrez admirer les rues de terre que la moindre pluie transforme en bourbiers, les venelles si étroites qu'il est besoin d'effacer les épaules pour y passer ; vous pourrez visiter les charmants gourbis construits de planches, de tôles, de toile goudronnée et sablée, de vieux pneus découpés en plaques de caoutchouc. A condition de vous casser en deux, vous pourrez entrer et vous émerveiller de la disposition de trois, quatre, cinq ou six châlits dans un espace aussi exigu, de l'astuce avec laquelle a été résolu le problème du chauffage (un poêle et un trou dans la toile goudronnée) ; celui de l'aération (un autre trou dans la tôle ou la toile) ; celui de l'eau (quelques seaux dans un coin). Dans ces huttes, dans ces gourbis, des milliers de célibataires et des centaines de familles *vivent.*

— C'est propre, dis-je.

De fait, les gourbis sont très propres.

— Les frères nous disent qu'il faut être propres.

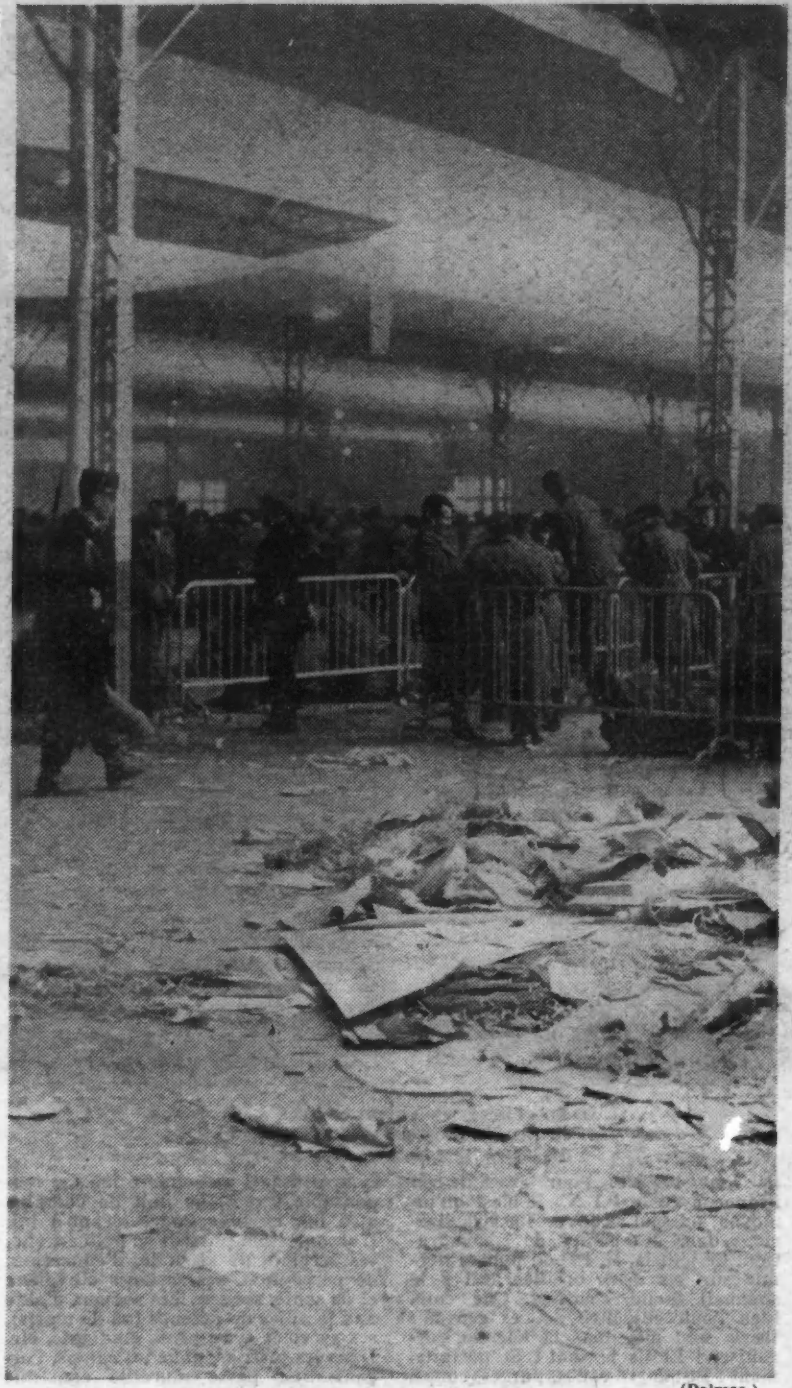
Pire que la guerre

Savez-vous quel serait leur bonheur? De vivre, de dormir, de manger là. Là ? Mais oui, *là.* Ce sont des pauvres, des misérables et figurez-vous qu'ils sont habitués à ça. Ce plafond qui vous écrase, ce châlit aux ressorts brisés, cette promiscuité, pour eux, ça n'est pas l'enfer. A ça, ils sont résignés. Si la paix s'installait sur leur sommeil, sur leurs repas, sur leur vie, ces bidonvilles seraient le paradis car ils n'en sont pas encore à réclamer la télévision et le petit bungalow avec garage. Les pauvres, les très pauvres, c'est long et lent à se remuer et à s'écrier un jour en contemplant la baraque : « Y'en a marre de vivre comme des bêtes ! » Les pauvres, les très pauvres, c'est fou ce que c'est patient.

Mais voilà, sur ce paradis s'est abattue la guerre. Ou quelque chose de pire que la guerre : la terreur soudaine, la peur permanente, le meurtre quotidien. Et un jour c'est l'arrestation, un autre jour le bouclage, un autre jour la rafle, une nuit la fouille et la mort et les morts.

Et depuis des semaines, des mois, des années. Et chaque jour, c'est plus « dur » et chaque nuit les bidonvilles s'endorment dans une peur plus lourde. Et le nombre de ceux qui disparaissent puis reviennent « tout bleus » ou qui ne reviennent pas, chaque année, chaque mois, chaque jour, devient plus nombreux.

Et un jour des « frères » leur disent de manifester. Et ce jour-là, tout ce peuple d'ombres se lève, met son costume « des dimanches », vide ses poches de la moindre épingle et du moindre canif et marche vers les rangs sombres et denses de nos policiers armés de matraques, de bâtons lestés de fer et de plomb, de mitraillettes et de revolvers. Et des journaux français écriront : « Poussés par la menace et la terreur F.L.N.... Forcés... Contraints... » et ceci encore : « Les Algériens ne doivent pas être les maîtres de la rue... » Pauvres cons ! Ou pauvres froussards ! Allez donc à Nanterre et observez les yeux de ces « bicots ». Vous verrez à quel moment ils s'emplissent de rage ou de terreur. Et en regardant de quel côté.



(Dalmas.)

LES ALGÉRIENS AU PALAIS DES SPORTS.
Je vous le dis : des fous !

C'est qu'ils sont fous, alors. Sans doute. Bachir, qui a trente ans, dont la *femme* vient à peine d'accoucher, dont les deux autres enfants sont dans quelque dispensaire, est déjà allé à deux manifestations. Il est prêt à revenir à une troisième bien que ses blessures l'empêchent de travailler pendant huit jours. Abbès, qui, une nuit d'hiver...

— Ils m'ont mis dans une cave du commissariat du côté de la place Clichy. Nous étions deux ou trois cents, serrés comme des sardines. Nous avions chaud à cause de ça. Alors ils nous ont arrosés avec une lance et ensuite ont inondé la cave. Nous étions mouillés et avec l'eau aux chevilles nous ne pouvions pas nous coucher. Nous sommes restés comme ça toute la nuit.

Ce serait facile

Et Mohammed qui a six enfants et dont la femme est enceinte... Fou, aussi ! La femme me parle en arabe. La fillette aînée traduit.

— Maman dit que la police a dit à papa déjà un jour : « On te fera mourir ! Tu seras mort ! » Maman dit qu'elle te dit si papa reviendra. Il reviendra, papa ?

Tous fous ! Ils travaillent huit ou neuf heures par jour. Le soir, la nuit, des « frères » viennent leur apprendre à lire et à parler français. Ils travaillent, ils s'instruisent, ils acceptent des tâches ou, s'ils sont militants, les accomplissent et, ainsi occupés, ils trouvent encore le temps de manifester. Je vous dis : des fous.

Et, pardon, des assassins !

Ils ont, au petit bonheur, en dix mois, abattu vingt-six policiers...

Mais je me souviendrai de cette voix sans « effets », de ces yeux qui ne cillaient pas et qui ne « libéraient » pas mon regard une seconde :

— Les policiers abattus — vous êtes libre de ne pas me croire — ne l'ont pas été au hasard. Pourquoi prendrions-nous des risques extraordinaires ? Nous ne mettons pas toute la police dans le même sac. Nous estimons même qu'il y a dans la police un très grand nombre de *bons* policiers. Les policiers auxquels nous nous sommes attaqués sont ceux à l'égard desquels nous avions de terribles griefs. Ils sont de simples exécutants, certes, mais des exécutants forcenés contre lesquels nous entrons parfois en guerre. Nous avions « photographié » leur visage des dizaines et parfois des centaines de fois, repéré leurs habitudes, opéré cent recoupements par les frères échappés de leurs mains. Si nous voulions abattre des dizaines de policiers au hasard, ce serait facile... Nous ne risquerions, dans certains quartiers, à certaines heures, pratiquement rien.

Un recul

— Pourquoi avez-vous repris les attentats ?

— Parce que la terreur exercée contre nous n'a cessé d'augmenter. Il y a trois mois, nous avons stoppé les attentats. La répression a pris un nouvel élan. Les harkis, retirés du 18e et de Nanterre ont été casernés à Romainville pour pouvoir rayonner en expéditions de terreur ; la police a décuplé ses coups et ses brutalités. Alors, nous avons recommencé.

Il a disparu, ombre parmi les ombres. Cette nuit-là, je suis revenu à Nanterre, accompagné d'un parmi 400.000 musulmans. Il frappait aux portes des « bidons ».

— Hel ! Hel : disait-il en prononçant le « H » comme la jota espagnole. Hel !

A l'intérieur, ça bougeait, ça remuait, ça murmurait, ça s'arrachait au sommeil. La police ? Les harkis ?

— Hel !

La porte s'entrebâillait.

Ils avaient un recul en me voyant, debout, dans la nuit. Puis mon guide parlait en arabe et nous entrions. J'ai vu Habina qui a le bras cassé ; Omar qui a dix-sept ans et le cuir chevelu à moitié arraché ; Mohammed que les harkis ont étranglé une nuit.

— Crac ! La ceinture autour du cou ! Je suis tombé évanoui. Et puis ils sont partis et je n'étais pas mort.

Saïd qui a les mains gonflées comme deux énormes citrouilles.

— Ils me tapaient sur la tête et j'avais mis mes mains sur la tête. Alors, voilà mes mains...

— Elles remuent ?

— Non.

J'ai rencontré deux étudiants qui étaient venus passer la nuit à Nanterre « pour faire des cours ». L'un était de Grande-Kabylie. Son cousin, là-bas, avait été jeté aux chiens. L'autre s'appelait Hocine ; dans son village, près de Bougie, à El Kseur, dix-sept otages avaient été fusillés, un jour.

J'en ai vu d'autres. J'en ai vu trop... Puis j'ai dit à mon guide que je voulais revenir à Paris et qu'il ne fallait pas réveiller tout le bidonville. Il a haussé les épaules, « à l'arabe ».

— C'est comme tu veux, il a dit.

JEAN CAU.

JEAN CAU
La pitié de dieu
" C'est un livre sans concessions, cruel, parfois halluciné et constamment bouleversant que vient d'écrire Jean Cau. "
MAURICE NADEAU - L'Express
nrf

EDITIONS
PRÉSENCE AFRICAINE
George PADMORE
PANAFRICANISME ou COMMUNISME ?
(traduit de l'anglais) 20 NF
...un classique sur une question fondamentale
Kweme N'KRUMAH
AUTOBIOGRAPHIE
(traduit de l'anglais) 15 NF
...témoignage plus que jamais actuel par le grand leader du Ghana
Librairie PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Ecoles - PARIS (Ve)
TOUT SUR L'AFRIQUE ET LE MONDE NOIR

(A.P.)

M. André Ségalat, directeur général de la S.N.C.F.
Un défi.

(Roustan.)

M. Robert Buron, ministre des Travaux publics.
Une règle d'or.

GRÈVES

Premier rendez-vous

● ***Le mouvement ouvrier a retrouvé sa combativité. Mais a-t-il retrouvé des perspectives ? Michel Bosquet l'a demandé à des responsables syndicaux.***

« L'UNITE de la classe ouvrière n'a jamais existé que par éclipses. Devant une menace fasciste, vous l'aurez, l'unité, je vous le garantis. Et vous l'avez cette semaine, à la S.N.C.F., devant la menace contre le droit de grève. Ce genre de menace, ça ne passe pas ; ça prend les gars aux tripes. Résultat : l'unité d'action n'a jamais existé comme maintenant. Que F.O. accepte de recevoir la C.G.T. pour organiser une action commune, ça ne s'était jamais vu. Et si le gouvernement voulait passer outre, ça pourrait être la grève générale. Il le sait, d'ailleurs. »

Le syndicaliste qui me parle ainsi n'est pas cégétiste. L'insistance avec laquelle il fait ressortir cette unité actuelle de la classe ouvrière n'est pas inspirée par un mot d'ordre. Elle ne souligne que mieux l'importance et le sens du mouvement des cheminots : la grève pour défendre le droit de grève. Le 12 juin 1959, en effet, quand les centrales syndicales lancèrent un ordre de « grève franche », le gouvernement riposta par la réquisition. Les syndicats changèrent donc de tactique. La grève générale leur était interdite ? Ils firent, ou plutôt laissèrent faire des grèves partielles, « à répétition », organisées localement et par la base. Tactique hautement efficace : les débrayages partiels et peu coordonnés les 17 et 19 octobre courant paralysèrent le trafic aussi complètement qu'un mouvement général suivi à cent pour cent.

Le gouvernement, en la personne de M. Bacon, riposta :

« Les débrayages à répétition, déclara-t-il, ont revêtu une forme anarchique qui ne doit pas être confondue avec l'exercice du droit de grève... Il s'agit d'abandon de service, donc de faute professionnelle grave qui appelle des sanctions. »

Il ne restait plus aux cheminots qu'à mettre le gouvernement au défi : puisqu'il interdisait pratiquement les grèves partielles, il y aurait grève franche ; s'il lançait alors l'ordre de réquisition, ce serait l'épreuve de force.

Les 4 % de M. Debré

Mais les grèves de cette semaine, au-delà des maladresses gouvernementales, mettent également en question la politique des salaires — ou plutôt l'incapacité de l'Etat à en mener une.

Après avoir appliqué, jusqu'au printemps dernier, un « plan de rattrapage » qui permit aux salariés du secteur semi-public de retrouver le pouvoir d'achat qu'ils avaient eu *quatre ans plus tôt*, le gouvernement définit sa règle d'or en matière de salaires : leur augmentation, dit M. Debré, ne devait pas dépasser 4 % par an, quelle que fût l'évolution des prix.

Dans le secteur privé, cependant, les syndicats, au prix de luttes difficiles, eurent tôt fait d'enlever des concessions plus substantielles face à un patronat handicapé par la pénurie de main-d'œuvre : les hausses de salaires atteindront 7 à 8 % en fin d'année, la hausse du coût de la vie de 2 à 4 %.

L'Etat, toutefois, appliqua imperturbablement sa règle d'or. Refusant la discussion avec les salariés du secteur nationalisé, il les « informa » que leurs salaires seraient augmentés cette année de 4,6 % (et d'autant l'année prochaine). Du fait qu'elles étaient échelonnées en plusieurs tranches, ces augmentations ne représentaient d'ailleurs que 2,8 % en année pleine.

Autant dire que le « plan de rattrapage » — destiné à combler le retard de 9 % que les salaires du secteur nationalisé avaient sur ceux du secteur privé — était enterré. Le retard, loin d'être rattrapé, continuait de croître et les prix de monter. Les salariés, indirects et directs, de l'Etat-patron, faisaient à peu près seuls (1) les frais d'une politique des salaires peu équitable en elle-même et que l'Etat, au surplus, se révélait incapable d'imposer.

Il y avait plusieurs leçons à tirer de cette incapacité. Dans le souci d'atténuer la crise du recrutement et la fuite de ses salariés, directs ou indirects, vers le secteur privé, l'Etat pouvait leur accorder le même traitement que celui-ci, quitte à faire payer la note en partie par une compression des charges improductives, en partie par les employeurs (2).

La leçon qu'il en tira fut cependant inattendue : il projette de « déplafonner » les cotisations d'allocations familiales, tout en réduisant leur taux. Cette mesure, à première vue, paraît éminemment sociale : elle allège les charges sociales des entreprises à faible productivité et bas salaires, accroît fortement les charges des entreprises à salaires et productivité élevés, et redistribue les plus-values ainsi réalisées par une augmentation de l'allocation de salaire unique.

Si la France...

Le but visé, cependant, n'est pas seulement social. En imposant aux entreprises à hauts salaires des charges nouvelles, croissant dans la même proportion que les salaires, le gouvernement entend freiner les hausses de salaires qui, partant des industries d'avant-garde, se propagent ensuite vers les autres. L'objectif est d'atténuer la disparité des salaires qui, selon la taille des entreprises, peuvent varier du simple à plus du double.

En lui-même, cet objectif serait excellent si la France était un Etat socialiste : empêchées d'accorder de nouvelles augmentations à leurs salariés déjà privilégiés, les entreprises de pointe réaliseraient des profits plus élevés ; ceux-ci seraient prélevés par l'Etat et redistribués dans les entreprises retardataires, tant sous forme d'investissements que sous forme de salaires d'appoint.

Présentement, toutefois, rien de tel ne peut se produire. Les profits accrus s'accumuleraient dans les entreprises de pointe, cependant que les entreprises à bas salaires auraient d'autant moins tendance à améliorer leur productivité en s'équipant que, soulagés d'une partie de leurs charges sociales, et donc de main-d'œuvre, elles n'auront pas besoin de nouvelles machines pour tenir tête.

(1) Le SMIG, fixé par l'Etat, de 500.000 salariés non agricoles, est en retard de 14,5 % sur l'évolution de la moyenne des salaires.

(2) Un tract de la C.G.T. fait observer que l'Etat, tout en lésinant sur les salaires des cheminots, a abaissé l'année dernière le tarif « marchandises » fait aux grosses sociétés : 6,8 anciens francs par tonne-kilomètre, contre 7,25 en 1959.

Le principal effet qu'a eu jusqu'ici le projet de « déplafonnement » est de jeter les cadres dans la lutte. Ils furent au rendez-vous du 18 octobre, privant la moitié de la France de courant. Ils seront, cheminots, électriciens ou gaziers, au rendez-vous du 26 et du 27.

Le mouvement ouvrier a donc retrouvé sa combativité ? Le responsable syndical auquel je pose la question répond :

« La combativité, oui. Mais quant aux perspectives, aux objectifs dignes d'enthousiasme, je serais beaucoup plus réservé. Vous voyez, ce régime a tout esquinté. Il y a un an ou même six mois, la paix en Algérie était encore un but qui pouvait signifier un tournant, un renouvellement profond de notre société. Aujourd'hui, si de Gaulle réussissait malgré tout la paix, ce serait en donnant ladrement, mesquinement ce qu'il aurait dû accorder avec « grandeur ».

« Tout est devenu moche. Et quand l'horizon est pareillement bouché, vous pouvez avoir de belles flambées de combativité, mais pas le genre d'union des travailleurs qui ne peut naître que de la vision d'ensemble d'un avenir neuf. »

MICHEL BOSQUET.

RÈGLE DE TROIS

Elève Petit-Génie, voici le problème :

— M. Fifrelin achète ur pardessus 225 NF dans un bon magasin. Bien qu'étriqué, il n'est pas mal habillé et porte ce pardessus un certain temps et sans plaisir.

Dans un très bon magasin, votre papa achète un pardessus 450 NF, parfaitement élégant et confortable, qu'il porte pendant un temps au moins double de celui de M. Fifrelin.

Qui a fait la bonne affaire ?

Répondez.

— C'est facile, monsieur. C'est mon papa. Il a chaud et il est élégant tout le temps. On lui fait des compliments. Il est content. Mon papa est intelligent.

D'ailleurs, il en est de même pour ma maman et mes frères et sœurs. Tout le monde s'habille à OLD ENGLAND.

OLD ENGLAND

12, boulevard des Capucines - PARIS
(parking gratuit)

Quality First... et pas plus cher... au contraire

Quality First

ÉTUDIANTS

La rentrée

● *L'Université française parviendra-t-elle à concilier « culture » et « productivité » ? Robert Ferran énonce les données du problème.*

LES Facultés ouvrent leurs portes. Sur quelles promesses d'avenir ? On peut se le demander avec une légitime appréhension, quand on sait à quelle impressionnante « montée » d'effectifs elles vont être soumises dans le plus proche avenir.

« Peu d'appelés et très peu d'élus », c'est l'actuelle condition de notre enseignement supérieur, qui n'accueille dans ses Facultés que 6 % des élèves entrés dans le 1er cycle de nos lycées et qui — malgré une pénurie d'enseignants, d'ingénieurs ou de techniciens se chiffrant chaque année par dizaines de milliers — élimine sans licence 72 % de ses étudiants.

« Beaucoup d'appelés et... combien d'élus ? » telle est la question qui se posera demain, puisque le nombre de nos étudiants — sous l'effet conjugué de la vague démographique et de l'accroissement du taux de scolarisation — va passer dans les quelques années prochaines de 250 à près de 600.000.

Sur le plan financier, les pouvoirs publics font volontiers état — avec les quelque 200.000 m2 de locaux universitaires nouvellement aménagés de Lille à Montpellier — des 67 milliards inscrits cette année au budget d'équipement de l'enseignement supérieur, crédits qui l'emportent, il est vrai, sur ceux qui ont été consentis aux autres ordres d'enseignement et qui représentent une augmentation de 15 milliards pour environ 20.000 étudiants supplémentaires. Mais ces chiffres — énoncés dans l'absolu — ne doivent pas masquer le bilan général, beaucoup plus sombre, dans lequel ils viennent s'insérer : 150 milliards « rognés » (entre 1957 et 1961) sur les « besoins de première urgence » établis dans son 3e plan, par la commission Le Gorgeu ; 173 milliards rayés d'un trait de plume, aujourd'hui même, par le ministère des Finances, sur les 400 que la même commission destinait, pour la seule année 1962, au budget d'équipement de l'Education nationale ! Pour le supérieur, ces retards et ces compressions signifient que, dès avant cette rentrée universitaire, il manquait sur les prévisions 620 professeurs et 217 assistants et que, malgré l'effort relatif de cette année (qui porte à 10.000 environ le nombre des maîtres de tous grades), nous sommes loin des 25.000 nécessaires avant dix ans.

L'or et le plomb

Cela veut dire aussi que, cette année encore, trop de jeunes gens devront renoncer à poursuivre leurs études faute d'être pris en charge par l'Etat ; que 40 % seulement des étudiants de France pourront être admis à l'un des trois services successifs d'un restaurant universitaire ; que dans l'Académie de Paris, 50.000 chambres d'étudiants et 13.000 logements pour jeunes ménages restent à trouver d'ici à 1970 !

Et pourtant, ces carences matérielles, si déplorables soient-elles, me paraissent moins difficiles à traiter que les deux altérations essentielles de cet enseignement supérieur : le recrutement et la formation de nos étudiants. Car s'il est permis d'espérer, à la rigueur, que les impératifs budgétaires s'imposeront finalement d'eux-mêmes, la sélection des étudiants et leur promotion sociale exigent — dans notre monde en complète transformation — un préalable effort d'invention, une totale remise en question des données traditionnelles dont dépendront, en définitive, le destin de notre Université et le sort même de notre pays.

Il peut sembler paradoxal de placer au premier rang des difficultés celle du recrutement, alors même que nous ne cessons d'évoquer la considérable poussée des effectifs. Le gouvernement, d'autre part, fera valoir à juste titre la politique de « déconcentration » amorcée en faveur des étudiants : « éclatement » de l'Académie de Paris qui doit perdre, en 1962, cinq départements sur neuf au bénéfice des nouvelles universités d'Orléans et de Reims ; éclosion, dans les régions les plus « stratégiques » du pays, de vingt collèges universitaires (scientifiques ou littéraires), véritables « embryons de Facultés » permettant aux apprentis-étudiants de faire des débuts moins difficiles en vivant auprès de leur famille. Mais les faits sont là : un quart des élèves parviennent au bac ; la moitié des candidats ne le franchissent jamais ; la moitié des bacheliers sont recalés à propédeutique, les trois quarts des étudiants renoncent à une licence ! C'est un régime, on en conviendra, que la France ne peut plus soutenir longtemps. Et s'il est bon, comme l'Education Nationale s'y emploie, de canaliser plus judicieusement l'afflux de ses étudiants. il est primordial de réviser le principe même de la sélection, pour que la Faculté ne se borne plus à décerner, en toute sérénité, un parchemin d'une douteuse efficacité à ceux-là seuls qu'elle aura jugés conformes à ces critères de « qualité » immuables depuis un siècle. A quoi on me répondra (avec raison) que les « critères » ne sont pas seuls coupables, mais aussi le niveau des candidats ; que le supérieur — fatalement tributaire des élèves qu'il reçoit des divers lycées — ne peut changer en or fin le peu de plomb que nos potaches recèlent dans leur cerveau, et qu'il faut donc reprendre l'affaire à sa base. D'où problème des méthodes, d'où problème des effectifs, d'où problème des crédits... Tout se tient, et je le sais bien. Mais on n'en est pas moins réduit à se demander s'il faut souhaiter à la France plus d'étudiants, pour obtenir une plus grande proportion de lauréats, ou moins d'étudiants parce qu'on aurait sélectionné les seuls capables de réussir.

● **L'Université ne doit plus être un champ clos mais une colossale charnière entre le monde des études et celui de la profession.**

Or, le seul facteur qui puisse apporter un élément de réponse à cette question, c'est celui des débouchés, et cela fait apparaître le second vice fondamental de notre enseignement supérieur qui est de se tenir, traditionnellement, hors des contingences matérielles et, singulièrement, des contingences économiques. Il faut prendre conscience que nos Facultés ne peuvent plus être ces petits cénacles, ces « clubs » respectables où l'on dépose entre vos mains des ouvrages bien rébarbatifs, où l'intelligence se cultive en circuit fermé et où quelque magister fort érudit distille ses abstractions devant un auditoire innombrable et non moins abstrait... Certes, je pousse le tableau et elles ne sont plus tout à fait cela : témoin, le développement de ce corps des « maîtres-assistants » qui répond timidement (avec les 559 chaires créées ou « officialisées » cette année) au désir exprimé par les étudiants eux-mêmes d'effectuer un travail plus actif, sous la coupe directe d'un professeur, au sein d'une « équipe » plus réduite. Mais comment tenir pour satisfaisante une plus grande efficacité dans le travail, si l'on perd de vue, dans le même temps, le but même de l'éducation nationale, qui est de préparer à la vie d'homme ? et qui ne voit que notre université ne peut plus se « désintéresser », qu'elle doit adapter son enseignement aux besoins de la civilisation moderne, définir un nouvel humanisme tout orienté vers l'avenir, découvrir une pédagogie inédite où « culture » et « productivité » ne seraient plus des termes inconciliables.

Le cancre débrouillard

Peut-être, en retour, une telle démarche modifierait-elle les critères de recrutement dont nous parlions : outre la nécessité de détecter dans toutes les couches de la population les aptitudes les plus valables, elle inciterait à ne plus considérer le diplôme comme une fin en soi, mais à exploiter toutes les capacités humaines — d'initiative, d'énergie, d'imagination créatrice — et à promouvoir plutôt qu'à éliminer.

Alors qu'il faudra bientôt, pour répondre aux exigences de l'industrialisation, que 25 % des citoyens aient atteint le niveau du supérieur ou du technique supérieur, notre université ne devrait plus être une barrière, ni un champ clos, mais une colossale charnière entre le monde des études et celui de la profession. Pour l'heure — en dépit de la récente mise en œuvre du « plein temps » pour la médecine et la licence de sciences économiques pour le Droit — elle demeure comme paralysée devant cette montée humaine qu'elle ne sait ni assimiler, ni reconvertir.

Au demeurant — et même si elle ne figure guère dans les estimations officielles — peut-être y a-t-il une autre cause à cette espèce d'impuissance de l'enseignement supérieur à former les cadres nécessaires à la nation (et spécialement les cadres enseignants); c'est le refus de plus en plus délibéré des étudiants de sacrifier leurs aspirations et leur jeunesse à la précaire condition qui leur est assignée, de mener des études « supérieures » pour végéter — modeste « pion » ou petit suppléant — dans les fonctions les plus « inférieures » de la société, de subir imperturbablement — au nom d'un désintéressement traditionnel — la condescendance *ironique* du « cancre débrouillard » qui a réussi dans les affaires.

On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre : les pouvoirs publics devraient bien comprendre qu'il est permis à de jeunes intellectuels, même s'ils gardent le sens de leur « vocation », de regarder la vie d'aujourd'hui avec un certain réalisme, de ne plus vouloir être tenus pour de « purs esprits », d'éprouver une certaine défiance pour ce que Mauriac appelle quelque part (par référence à l'action) l' « escroquerie de la pensée ».

L'Education Nationale n'est pas une mère tendre, ni généreuse pour ses enfants. Elle les laisse longtemps dans l'indigence matérielle et le désarroi moral ; elle sait ce qu'elle fait lorsqu'elle exige d'eux un engagement de la servir dix ans avant de leur délivrer un diplôme supérieur.

Peut-on les traiter d'ingrats, quand ils l'abandonnent ?

ROBERT FERRAN.

UN NOUVEAU JEU D'ADRESSE :

300 km/h dans votre salon...

DÉMARRAGE foudroyant... Griserie de la vitesse... Technique du virage... Ce sont toutes les émotions de la vraie course automobile que vous vivrez chez vous sur votre " Circuit 24 ", cet étonnant jeu de course électrique qui peut être installé chez soi en quelques minutes.

CIRCUIT 24

LES 24 HEURES DU MANS A L'ÉCHELLE 1/30

BON POUR UN ESSAI GRATUIT *

Votre marchand de jouets attend vos enfants avec un circuit d'essai. Ils recevront leur « Diplôme de Pilote ». Emmenez-les dès aujourd'hui : ils s'amuseront beaucoup.

* Ce bon est valable jusqu'au 16 novembre 1961.

COMMUNISTES

La petite Albanie et la grande bombe

● *Le 22ᵉ congrès du Parti communiste soviétique a révélé un fait politique capital : il existe désormais plusieurs formes, plusieurs conceptions du communisme. K.-S. Karol analyse les conséquences prévisibles de ce phénomène.*

« *IL y a six ans, à la veille du XXᵉ Congrès, une question cruciale se posait à nous : ou bien le parti condamnait les erreurs et distorsions commises par Staline à l'époque du culte de la personnalité, ou bien les forces résistant à toute novation, à tout mouvement créateur, prenaient le dessus chez nous.* »

M. Nikita Krouchtchev a révélé ainsi cette semaine à 5.000 des meilleurs communistes soviétiques et à leurs camarades venus du monde entier que toutes les perspectives du camp soviétique se sont jouées au cours d'une bataille de coulisses dont très peu d'initiés ont connu l'existence. C'était en 1956 alors que la famille communiste mondiale paraissait plus unie que jamais et semblait adhérer sans réserve à la doctrine que Staline lui avait léguée.

Cette semaine le nouveau chef du P.C. de l'U.R.S.S. a expliqué dans deux discours successifs que le camp communiste est toujours uni, solidaire en toute occasion et que son harmonie monolithique contraste avec les déchirements et les contradictions du monde capitaliste.

Mais, pour la première fois, le XXIIᵉ congrès du P.C. de l'U.R.S.S. a été télévisé. Les millions de Soviétiques qui ont pu ainsi suivre le déroulement des séances tenues dans la nouvelle salle des fêtes du Kremlin ont pu aussi se rendre compte qu'entre les paroles du chef et la réalité il existe une contradiction flagrante.

(Dalmas.)

M. Chou En-lai, Premier ministre chinois.
Avec des fleurs pour Staline, un message pour Krouchtchev.

Le pluriel

Tout d'abord, M. Krouchtchev lui-même, après avoir consacré deux mille mots environ à l'éloge de l'unité du camp socialiste, a condamné en quelques phrases, à la fin de son discours, l'un des membres de ce camp : le parti ouvrier albanais. Ensuite, on a vu le représentant du parti le plus important, le P.C. chinois — celui-là même qui figure en tête de la liste des invités d'honneur — M. Chou En-lai, serrer ostensiblement la main à M. Souslov et quelques autres membres du præsidium du congrès, mais non à M. Krouchtchev.

Enfin, de la tribune même du congrès, M. Chou En-lai a exprimé clairement qu'il désapprouvait la condamnation publique des communistes albanais. C'est là, a-t-il dit, une violation de l'accord signé par 81 partis communistes l'année dernière à Moscou et qui prévoyait le règlement discret, sans publicité, de tous les différends qui peuvent surgir entre eux.

Les Russes, comme d'ailleurs tous les ressortissants du camp socialiste, savent donc maintenant que la conception du communisme est interprétée différemment par les dirigeants des diverses démocraties populaires et que ces divergences existent souvent à l'intérieur du même parti. Le fait nouveau, c'est que, pour la première fois, ces divergences sont rendues publiques d'une manière spectaculaire.

J'ai rencontré, au mois de juillet, à La Havane, des dirigeants cubains qui revenaient d'un voyage dans le bloc communiste. Ils semblaient assez perplexes devant la diversité des conseils et des explications doctrinales qu'ils avaient reçus au cours de leur tournée. Plus récemment encore, à New York, au cours d'une soirée où se trouvaient des journalistes moscovites (soirée abondamment arrosée de vodka), j'ai pu entendre nos confrères soviétiques se traiter entre eux de « chinois ». La signification de cette épithète n'avait rien à voir avec les caractéristiques ethniques des interlocuteurs.

Que M. Krouchtchev l'ait voulu ou non, le XXIIᵉ congrès du P.C. de l'U.R.S.S. consacre la fin du monolithisme communiste. Désormais, en parlant de l'extrême gauche, il faudra employer le pluriel car l'existence de plusieurs communismes est aujourd'hui un fait public.

Présenter le débat comme une simple reprise de la querelle autour de Staline est évidemment faux. Certes, en déposant une couronne de fleurs avec des inscriptions élogieuses pour Staline au mausolée de Moscou, M. Chou En-lai a marqué, publiquement une fois de plus, qu'il n'est pas d'accord avec M. Krouchtchev. Mais la réhabilitation de l'ancien dictateur soviétique est le dernier des soucis des dirigeants de Pékin.

L' « égoïsme » russe

Ce qu'ils reprochent, en revanche, au nouveau programme krouchtchevien du XXIIᵉ congrès, c'est de tendre à remplacer le slogan historique : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous* » par : « *Prolétaires de tous les pays, attendez l'augmentation du niveau de vie en U.R.S.S. et l'avènement automatique du communisme dans le monde* ».

Il y a plus. Un dirigeant satisfait des progrès de son pays et soucieux avant tout de son développement pacifique intérieur peut être enclin à conclure une trêve, voire un arrangement (fût-il provisoire) avec les ennemis idéologiques de son camp. Les Chinois soupçonnent M. Krouchtchev de nourrir une telle intention. Ce n'est pas qu'ils veulent la guerre ou qu'ils n'apprécient pas l'augmentation de la production industrielle soviétique, mais ils se méfient du sens que M. Krouchtchev donne à son mot d'ordre au sujet de la coexistence pacifique avec l'Occident.

Paradoxalement, le chef du P.C. de l'U.R.S.S. a été amené à reconnaître, au cours de son discours, que son plan pour les vingt années à venir est avant tout soviétique et que son analyse de la situation mondiale est faite dans l'optique des intérêts de son pays.

Il a expliqué qu'il ne pouvait pas dire quand sonnera l'heure du communisme pour les différentes démocraties populaires. Il a admis que leur développement était très inégal, que certaines ont des difficultés à combler leur retard économique et qu'il ne pouvait pas prévoir par quel chemin elles passeraient du socialisme au communisme. Il a promis, certes, de les défendre militairement en cas d'agression, mais ne s'agirait-il pas, là aussi, de la défense de l'Union soviétique ?

C'est cet « égoïsme » russe qui, selon les experts, est à l'origine de l'hérésie albanaise. Les Albanais étaient particulièrement choyés par Staline car ils constituaient un de ses principaux atouts dans son combat contre la Yougoslavie. L'ancien dictateur attachait également une importance considérable à la valeur stratégique de l'Albanie en tant que base dans la Méditerranée.

Depuis l'avènement de M. Krouchtchev, l'attitude russe s'est modifiée. En outre, les démocraties populaires « riches », ayant obtenu plus de liberté d'action, ont révisé à leur tour leurs rapports économiques avec l'Albanie. M. Enver Hodja n'a donc trouvé d'appui pour ses revendications qu'auprès des Chinois, à la recherche d'alliés au sein du camp et mécontents eux-mêmes de l'« avarice » soviétique. A un moment donné, M. Ulbricht a sympathisé avec cette fraction de mécontents, mais il a révisé à temps sa position à la veille de la conférence des 81 partis, réunie il y a un an.

Les Albanais ont évidemment surestimé l'importance militaire de leur territoire à l'époque des armes nucléaires. Ils ont cru pouvoir exercer une pression sur M. Krouchtchev en le menaçant d'interdire aux sous-marins russes la base qui se trouve sur leur côte. Ils ont poussé l'audace jusqu'à défier Moscou en liquidant les éléments conciliateurs au sein de la direction de leur parti.

Dans l'œuf

Mais Nikita Krouchtchev, s'il n'est pas un théoricien marxiste, est sans aucun doute un grand tacticien. Il a toléré le défi albanais aussi longtemps qu'il n'était pas sûr de pouvoir régler le différend à son avantage.

→

→

Aujourd'hui, il juge le moment venu. Au XXII[e] congrès du P.C. de l'U.R.S.S., le numéro un soviétique a voulu signifier clairement à ses compatriotes et à ses camarades étrangers qu'il est plein de bonnes intentions mais déterminé à tenir fermement le gouvernail. Il accepte que les pays du camp socialiste détiennent une grande autonomie, mais à la condition que ceux-ci lui reconnaissent le leadership sur le plan international. De même, à l'intérieur de l'U.R.S.S., il est prêt à favoriser la démocratisation mais à condition que toute tentative d'organisation fractionnelle soit étouffée dans l'œuf.

L'affaire albanaise lui a donc fourni un prétexte inespéré pour faire comprendre aux dirigeants des démocraties populaires qu'il y a des limites à ne pas dépasser sous peine de tout perdre. Il a fait également la preuve que la Chine n'est pas en mesure de protéger contre l'U.R.S.S. une démocratie populaire en rupture de ban. M. Chou En-lai a pu manifester sa mauvaise humeur, il peut même réclamer la convocation spéciale d'une conférence de tous les partis communistes pour discuter le cas albanais, mais il n'a pas trouvé un seul dirigeant d'une démocratie populaire pour intervenir dans le même sens que lui. En revanche, M. Krouchtchev n'a pas manqué d'avocats pour plaider son dossier albanais.

La démonstration de sa puissance à l'intérieur de son propre pays, M. Krouchtchev l'a faite grâce au groupe anti-parti, composé de la vieille garde stalinienne (Molotov, Kaganovitch, Vorochilov) et des technocrates (Malenkov, Pervukhin et Sabourov), tous exclus des organes dirigeants du parti depuis 1957. Bien que, depuis leur élimination, il y ait déjà eu un congrès du P.C. de l'U.R.S.S. (XXI[e]) c'est seulement cette semaine que leur mise en accusation a pris des proportions vraiment sérieuses.

Des étoiles éteintes

M. Krouchtchev n'a fait qu'effleurer le problème en se contentant d'évoquer le danger que représentait leur opposition pour le développement du pays. Il a donné une explication psychologique de la déchéance d'un homme naguère célèbre tel que le maréchal Vorochilov (qui siège toujours au praesidium du congrès) et il l'a comparé à ces étoiles éteintes qui ne reflètent que la lumière des autres astres (en l'occurrence celle de Molotov) tout en croyant briller indépendamment.

Les amis de M. Krouchtchev, M. Mikoyan et Mme Furtseva, sont allés, eux, beaucoup plus loin. Ils ont lié l'action destructrice des minoritaires à leur passé stalinien et à leur participation aux purges d'avant-guerre. Selon Mme Furtseva, au cours d'une séance du præsidium du P.C. de l'U.R.S.S., en 1956, où fut discutée la réhabilitation du maréchal Toukhatdevski et d'autres chefs de l'armée rouge exterminés par Staline, M. Krouchtchev a dit franchement à Molotov et Kaganovitch : « Aujourd'hui vous votez pour leur réhabilitation, mais en 1937 comment avez-vous voté ? Quand étiez-vous sincères, alors ou maintenant ? »

La question était sans doute pertinente, mais il y avait dans la salle du congrès beaucoup de délégués qui savent que Nikita Krouchtchev a fait sa carrière politique grâce à Kaganovitch, dont il a été longtemps le bras droit. Cela suffirait — même si on oublie sa participation aux purges d'Ukraine — pour qu'on puisse s'interroger sur la sincérité des différents votes, anciens et récents, du Premier ministre de l'U.R.S.S.

Le fait que M. Krouchtchev et ses amis n'hésitent pas à ouvrir le dossier des responsabilités de la vieille garde stalinienne montre à quel point ils se sentent sûrs de contrôler leur parti. Rappelons qu'au cours des deux congrès précédents, Krouchtchev n'a pas osé faire des révélations comparables, qui l'auraient pourtant servi, politiquement, bien plus qu'aujourd'hui.

En minorité

Il est significatif également qu'en parlant de la vision erronée de la politique étrangère de Molotov, M. Mikoyan ait plusieurs fois utilisé le présent. A l'en croire, M. Molotov reste opposé à la politique de coexistence définie par Krouchtchev et aux voyages de celui-ci à l'étranger. Comment le sait-on, puisque M. Molotov demeure silencieux comme une carpe dans sa retraite viennoise ? Y a-t-il au sein du parti d'autres gens qui partagent son point de vue ?

Quelle que soit la réponse, il est certain que M. Krouchtchev fera expulser du parti les opposants d'hier et qu'il n'est pas prêt à tolérer des avis différents du sien au sein du comité central.

A l'issue du XX[e] congrès en 1956, le præsidium du P.C. avait été constitué selon un compromis savant qui n'avait pas empêché, quelques mois plus tard, la mise en minorité de M. Krouchtchev. Aujourd'hui — six ans plus tard — celui-ci est libre de faire élire, aux organes directeurs du

(Keystone.)

LE CHAMPIGNON ATOMIQUE.
Pour les militants asiatiques, la fin d'une illusion.

totalement dévoués. Il faut en conclure que l'actuel Premier ministre de l'U.R.S.S. a fait un chemin énorme pendant cette période et qu'il a conquis, virtuellement, le pouvoir absolu.

Cependant, au cours de ces mêmes six années, non seulement l'U.R.S.S. mais le monde communiste tout entier a changé. M. Krouchtchev en est indiscutablement le numéro un, mais ses prérogatives ne sont plus et ne seront jamais comparables à celles de Staline. Tout d'abord, M. Krouchtchev a été amené à accorder aux démocraties populaires une liberté d'action suffisante pour qu'elles puissent se développer selon leurs propres méthodes. Sur cela, il ne pourra jamais revenir et aucun ukase de Moscou ne pourra désormais obliger les Polonais à collectiviser leur agriculture ou les Chinois à abandonner leurs communes populaires.

Vivant sous des régimes différents, ayant à résoudre des problèmes très divers, les dirigeants des démocraties populaires ont inévitablement acquis une optique propre de la situation mondiale. M. Krouchtchev n'a pas, à leurs yeux, une autorité doctrinale suffisante pour qu'ils acceptent ses décisions et ses analyses avec autant d'empressement que naguère celles de Staline.

Les analyses trotskystes

Les chefs des démocraties populaires européennes sont sceptiques, par exemple, sur la théorie krouchtchevienne selon laquelle le rythme de développement des pays socialistes est nécessairement plus rapide que celui des nations capitalistes. Ils savent que l'Allemagne fédérale peut avantageusement comparer son développement à celui de la Tchécoslovaquie et que l'Italie se classe avant la Pologne. Pour eux, la situation du capitalisme actuel est infiniment plus complexe que M. Krouchtchev ne l'a dit au XXII[e] congrès, et ils savent que la compétition dans le domaine du niveau de vie seulement ne suffira pas à assurer la victoire du communisme dans cette partie du monde.

Les Chinois, en revanche, sont convaincus qu'ils peuvent développer leur économie plus rapidement que n'importe quel autre pays asiatique, mais, à tort ou à raison, ils considèrent que la politique étrangère krouchtchevienne manque de perspicacité et fait le jeu de ses adversaires. Leurs conceptions relèvent paradoxalement des anciennes analyses trotskystes, bien qu'elles soient exprimées dans un langage dogmatique stalinien.

M. Krouchtchev est bien placé pour connaître l'existence de ces divergences de vues. Mais s'il a passé beaucoup de temps au cours de ces deux dernières années à accorder les violons au sein de la famille communiste mondial, il agit par moments comme un simple chef d'Etat russe qui ne veut tenir aucun compte des avis de ses alliés.

Le fait qu'aucun parti étranger n'a été informé à l'avance de la condamnation de l'Albanie, au XXII[e] Congrès, prouve déjà cette propension à mettre les camarades étrangers devant le fait accompli. Il y a plus : non seulement aucun parti communiste n'a été consulté au sujet de l'opportunité des explosions nucléaires soviétiques, mais encore aucun d'entre eux ne sait et ne comprend pour quelle raison Nikita Krouchtchev a entrepris cette action préjudiciable à l'extrême gauche à l'échelle mondiale.

Les communistes polonais — d'après des informations de source sûre en provenance de Varsovie — sont à la fois consternés et inquiets par les répercussions politiques de la bombe lâchée lundi matin qui peut coûter aussi cher au camp socialiste que naguère le pacte Staline-Hitler. Et que dire des communistes asiatiques, de ces militants japonais et indiens qui, depuis des années, s'évertuaient à combattre la « menace impérialiste nucléaire », et à claironner le slogan de Nikita Krouchtchev : « Le pays qui reprendra le premier les expériences nucléaires commettra un crime contre l'humanité. »

Une liaison organique

M. Krouchtchev a fait cette semaine une sorte de manifestation de force unilatérale au sein de son parti et au sein du mouvement communiste international. Mais même si les délégués étrangers du XXII[e] Congrès ne s'insurgent pas ouvertement contre certaines actions de M. Krouchtchev, ils ne manqueront pas de poser des questions et de réclamer des comptes au cours d'une des prochaines conférences de tous les partis. Krouchtchev n'est pas Staline et les communistes ne lui reconnaissent pas une autorité comparable.

Nous retrouvons ici la grande contradiction qui domine en fait le XXII[e] Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. Si l'ancien dictateur soviétique avait mis tant de soins et tant d'efforts à s'assurer le contrôle absolu de l'Internationale communiste, c'est qu'il savait qu'il existait une liaison organique entre la vie intérieure de son parti et celle du Komintern, et qu'on ne peut maîtriser l'un sans l'autre. Le trotskysme en Catalogne lui paraissait aussi dangereux qu'une « hérésie » comparable dans une fédération provinciale russe. Staline était conséquent avec lui-même dans sa volonté de maintenir à tout prix le monolithisme de l'extrême gauche à l'échelle mondiale.

Aurait-il pu le maintenir longtemps? Il est probable que le monolithisme était déjà condamné au moment de sa mort. Mais les adversaires staliniens de Nikita Krouchtchev l'accuseront — à tort à mon sens — d'avoir détruit l'harmonie par son discours secret au XX[e] Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. Et les opposants « libéraux » lui reprocheront au contraire de n'en avoir pas assez dit et de s'être arrêté à mi-chemin de la déstalinisation.

Des voix discordantes

Nikita Krouchtchev a fait de grandes promesses à ses compatriotes. Les perspectives du développement de l'U.R.S.S., au cours des vingt prochaines années doivent constituer une source d'optimisme et d'espoir pour les Russes. Mais l'homme ne vit pas de pain seulement. Le ferment intellectuel existe aujourd'hui en Union Soviétique, même s'il ne s'est pas manifesté dans la salle du XXII[e] Congrès.

Il n'est pas possible que le débat, voilé mais public, entre Chou En-lai et Krouchtchev reste confiné dans les limites nationales de chaque parti. Tout communiste, soviétique, chinois ou polonais, voudra exprimer demain son point de vue sur la compétition avec le monde capitaliste, l'évolution des Etats socialistes et tant d'autres sujets qui sont débattus pour le moment — mais avec combien d'âpreté — dans des réunions fermées entre dirigeants.

On voit mal qui pourrait stopper, et comment, ce processus inévitable. Le XXII[e] Congrès au cours duquel, pour la première fois depuis un quart de siècle, on a pu entendre à la même tribune des voix discordantes, n'est que le premier pas vers des assises communistes ouvertes et publiques.

K.S. KAROL.

SUD-VIETNAM

Nn nouveau remède

● *Au retour d'un voyage aux Etats-Unis, Tibor Mende, spécialiste des problèmes asiatiques, explique comment le président Kennedy espère régler la crise du Sud-Vietnam.*

Au retour d'un long voyage à travers les Etats-Unis et après des conversations avec certains des hommes les plus influents de Washington, on ne peut manquer d'être surpris par l'image de l'Amérique qui a cours de ce côté-ci de l'Atlantique. Loin de se laisser aller à l'hystérie belliqueuse, on réfléchit probablement plus dans la capitale américaine et on se livre à une analyse plus sérieuse de la situation mondiale que dans les capitales européennes. Rien ne saurait mieux illustrer le point de vue pragmatique qui y règne que l'histoire de la crise du Vietnam.

Il y a, bien entendu, des Américains qui construisent des abris anti-atomiques ou qui attendent la guerre pour la semaine prochaine. Certaines revues publient des articles qui s'efforcent de rendre acceptable l'idée de guerre atomique. Il y a aussi des sénateurs musclés qui, comme beaucoup de leurs compatriotes, croient que les problèmes mondiaux peuvent être résolus en fonçant avec le dynamisme, l'énergie et l'obstination qui ont aidé tant d'Américains à réussir. Ils ne sont cependant qu'une minorité. Le bruit qu'ils font n'est pas en rapport avec leur influence réelle.

La majorité est tout à fait disposée à écouter le nouveau président, lequel, de son côté, est tout à fait décidé à écouter des conseillers très qualifiés. Tous, ils sont très conscients que le temps des solutions simples et claires est passé et que l'Amérique doit se préparer à des années de tension, de marchandages, d'insécurité et de compromis imparfaits.

Pour en finir

Il était essentiel de convaincre M. Krouchtchev qu'au-delà d'une certaine limite, l'Amérique était prête à se battre, afin de prévenir une erreur de calcul de la part des Soviétiques. Pour cela, il était indispensable de faire admettre aux Américains la possibilité de la guerre. Il est évident que cela pouvait dégénérer en panique. Certains hommes politiques ont même trouvé avantage à jouer sur cette panique. Cependant, dans l'ensemble, l'opération a réussi. L'Amérique est en état d'alerte. Mais il n'y a ni hystérie ni panique. Et pendant ce temps, les responsables de la politique américaine ne sont pas restés inactifs.

Au moment où la crise allemande connaissait son dernier crescendo, des rapports alarmants arrivaient du Sud-Vietnam. La révolte militaire avait ébranlé le régime de Saigon. Des guerilleros, venus de l'extérieur et opérant dans des villages indignés par leurs chefs, commençaient à menacer l'indépendance même du pays. Des S.O.S. du président Diem cherchèrent à provoquer un engagement américain plus profond et plus spectaculaire. La droite américaine en profita aussitôt pour se lancer dans ses lamentations habituelles sur le danger mortel, l'apaisement et, bien sûr, la nécessité d'en finir une bonne fois. Comme dans le passé, toutes ces manœuvres avaient pour but d'entraîner le gouvernement dans une action irréversible.

En réponse, le président Kennedy envoya à Saigon son militaire de confiance, le général Maxwell Taylor. Ce dernier prit l'avion, entouré d'une suite impressionnante d'experts. Il était également accompagné d'un avion de journalistes, parmi lesquels, ce n'était pas un hasard, certains professionnels de l'hystérie collective. Du coup, Diem déclara l'état d'urgence, à la fois pour impressionner les nouveaux arrivants et pour accroître ses pouvoirs dictatoriaux déjà excessifs et mal employés. Et, bien qu'il se fût jusqu'ici opposé à faire massacrer dans son pays des Jaunes par des Blancs, le président-mandarin laissa entendre que la gravité de la situation pouvait contribuer à le faire changer d'avis. Aux Etats-Unis, les spécialistes de l'alarme préfabriquée annoncèrent aux Américains que c'était pour eux le moment ou jamais d'envoyer leurs fils périr dans les jungles d'Asie et, au besoin, de sortir leurs bombes atomiques.

Entre la guerre nucléaire, la guerre de frontières et les guérillas, existe-t-il une voie du sang-froid ?

Un cauchemar

Ces avertissements enflammés, Washington ne les regardait peut-être pas d'un mauvais œil, car ils montraient aux communistes que l'Amérique prenait les choses au sérieux. Pourtant, les véritables décisions prennent une orientation différente.

Tout au long de l'année 1961, le président Kennedy a fait le maximum pour diminuer « l'inflexibilité » des moyens de riposte militaires qu'il avait hérités de son prédécesseur. Tant que la réplique nucléaire était la seule pour laquelle l'Amérique était équipée, les « guerres de frontières » et les opérations de diversion étaient un cauchemar qu'il fallait éviter à tout prix. Aujourd'hui, des guérilleros américains sont équipés et entraînés en grand nombre, et il n'est plus fatal que les guerres marginales, non nucléaires, dégénèrent en une confrontation atomique. Mais Washington sait que rien ne pourrait être moins opportun que de se laisser engluer dans des combats de jungle à 12.000 kilomètres des Etats-Unis et aux frontières du bloc communiste, alors que la véritable confrontation avec les Russes approche encore de sa phase aiguë en Europe. Les troupes américaines envoyées au Sud-Vietnam se battraient avec tous les désavantages logistiques et psychologiques imaginables et, dans le cas probable d'une contre-intervention chinoise, se trouveraient dans un état d'infériorité numérique décisif. De plus, dans une guerre de guérillas où l'attitude des villageois serait capitale, la présence de soldats américains serait la manière la plus sûre de rallier des sympathies aux hommes du Viet-Cong.

Pas plus loin

De sorte que, si le général Taylor peut se trouver amené à conclure qu'une aide nouvelle est nécessaire pour consolider le règne de la famille Diem, ses recommandations n'iront certainement pas jusqu'à préconiser l'engagement direct.

Un grand nombre des 160.000 soldats vietnamiens ne sont pas au combat simplement parce que le président Diem n'a pas confiance dans leur loyalisme. Mais, outre une réorganisation et un certain accroissement des forces combattantes, les Américains croient qu'ils pourraient offrir une aide utile sous la forme de transports, de matériel de communications, de logistique et d'entraînement. Dans ce but, ils peuvent envoyer un certain nombre d'autres Américains formés à ce genre de guerre rejoindre les 865 qui s'y trouvent déjà. Mais Washington attendra certainement, pour engager directement des forces américaines dans l'Asie du Sud-Est, qu'il n'y ait pas d'autre solution, ou que les communistes montrent qu'ils sont prêts à prendre de grands risques pour mettre fin à l'indépendance du Sud-Vietnam.

Reste que derrière le sang-froid du Washington officiel se trouvent une longue histoire et un débat fondamental.

Le président et ses conseillers estiment que la décision de M. Krouchtchev de soutenir les « guerres de libération » est incompatible avec leur conception de la coexistence pacifique. La déclaration qu'a faite la semaine dernière le président du Conseil soviétique, selon laquelle il n'agirait qu'en cas de « contre-révolution » imposée, est peut-être une concession. Cette déclaration, pourtant, ne répond pas à la question qui préoccupe l'opinion américaine : alors que les communistes peuvent continuer à avancer grâce à des révolutions télécommandées, les Américains se trouvent dans l'impossibilité d'intervenir, sauf au risque d'une guerre nucléaire.

Ce n'est pas une question à laquelle il est facile de répondre et il est évident que c'est dans l'Asie du Sud-Est que le problème se pose de la manière la plus urgente. Pendant qu'on y réfléchit, le vice-président Johnson a été envoyé à Saigon pour lancer des menaces ambiguës qui permettent de gagner du temps.

D'ici là, le moyen d'échapper aux risques de « guerres de frontières » peut se dégager de trois attitudes possibles.

Il y a d'abord celle des « téméraires » (démocrates et républicains) qui souhaitent que les Etats-Unis, comme un maître d'école autoritaire, tracent des lignes précises sur la mappemonde et déclarent que l'adversaire « n'ira pas plus loin », quelles qu'en soient les conséquences. Pour ces hommes, John Foster Dulles était un « mou », et la menace nucléaire doit suffire à garantir satellites, frontières, gouvernements fantoches et le reste.

D'un autre côté, il y a les « réfléchis » qui comprennent que les engagements des Etats-Unis à l'extérieur sont « trop étendus » (« over-ex- →

Le savoir-vivre atomique

par JOHN CROSBY

Il est maintenant admis qu'on doit abattre le voisin qui vient frapper à la porte de votre abri anti-atomique (1).

Pourquoi le fainéant n'a-t-il pas contruit son propre abri ? Tout l'été, chaque fois que vous vous arrêtiez de creuser, vous l'avez vu s'entraîner au golf. Ou tailler ses massifs de roses. Peut-être même lire. Toutes occupations sottement inutiles.

Il aurait dû se briser les reins et épuiser son compte en banque à se construire un abri. Aussi, pas d'hésitation : tirez entre les deux yeux. (N'oubliez pas qu'il faut presser lentement la détente, et non pas d'un coup sec.)

Sans les offenser

Cependant, il se pose encore quelques problèmes d'étiquette. Un lecteur écrit :

« Supposons que l'attaque se produise au cours d'un dîner que vous donnez. Vous avez invité des amis à boire un verre et à manger, mais non à utiliser votre abri. La bombe tombe, disons, entre le dessert et les liqueurs. Comment réussirez-vous à faire sortir vos amis dans l'atmosphère radioactive ? Je veux dire, sans les offenser ? Comment tournerez-vous votre phrase, gros malin ? »

Eh bien, franchement, je crois que l'attitude joviale est la meilleure : « Allons ! Voici votre chapeau et voici la porte ! » Et puis quelque chose de ce genre : « Excusez-moi de ne pas vous reconduire jusqu'à la grille, mais mon médecin m'a dit que les poussières radioactives étaient mauvaises pour ma gorge. Ha ha ! »

Vous devriez obtenir un gros succès de rire avec ça. Rien de tel que le danger pour déclencher une crise d'hilarité.

Bien sûr, il existe, parmi les spécialistes de l'étiquette, une autre école de pensée, selon laquelle il serait plus aimable pour vos amis de les abattre immédiatement, à table. Ce serait plus rapide, plus net, plus charitable.

Je ne suis pas d'accord. Je considère comme une impolitesse d'abattre des gens à sa propre table, même avec la meilleure des intentions. Il y a déjà trop d'usages qui se perdent. Presque plus personne, par exemple, ne s'habille pour le dîner.

Alors, au nom du ciel, ne tuons pas nos amis à table. Il est assez déplaisant d'avoir à le faire dans notre lit si nous les y surprenons. Mais jamais, jamais à table. Que ce soit bien clair !

Puisque nous y sommes, autant régler aussi le problème des cartes d'invitation : « Mr et Mrs John Doe seraient heureux de recevoir à dîner Mr Richard Roe le jeudi 29 juin, à 8 heures. R.S.V.P. ». Et, dans le coin droit du carton, en petits caractères : « Cette invitation, malheureusement, ne s'étend pas à l'utilisation de l'abri atomique. Au cas où un péril surviendrait, vos hôtes vous adressent leurs meilleurs vœux, avec l'espoir de vous rencontrer à nouveau, un jour, quelque part ».

Deux épaisseurs

Enfin, une dernière école s'en tient à l'idée périmée que les abris atomiques ne sont pas drôles. Alors qu'ils le sont terriblement. Peut-on imaginer rien de plus drôle qu'un abri atomique de jardin destiné à vous protéger contre une bombe à hydrogène de 20 mégatonnes ? Une bombe de 20 mégatonnes serait capable de raser Chicago et d'allumer des incendies dans le Wisconsin.

En empilant vos sacs de sable, vous pouvez vous dire, pour vous donner du courage, qu'une bombe de 15 mégatonnes lâchées par l'U.S. Air Force dans les îles Marshall en 1952 a vaporisé une île de 20 km de long, laissant à sa place, au fond de l'océan, un trou d'un kilomètre et demi sur soixante mètres de large. Peut-être devriez-vous mettre deux épaisseurs de sacs.

Ma conclusion, fainéants, la voici : laissez les autres piocher le sol. Entraînez-vous au golf. Tondez le gazon. C'est plus utile.

J. C.

(1) Un grand débat public est en effet en cours aux Etats-Unis où plusieurs personnalités religieuses elles-mêmes se sont prononcées en faveur de l'inviolabilité des abris anti-atomiques individuels. C.F. « L'Express » n° 537 du 28 septembre 1961.

(*Copyright* (c) 1961 « L'Express » *and N.Y.H.T. Syndicate.*)

parmi les routes
du ciel de France
PARIS
CLERMONT FD
NIMES
PERPIGNAN
AIR INTER
RENSEIGNEMENTS ET RESERVATIONS
AGENCE ETOILE 127 CHAMPS-ELYSEES
PARIS - ALM 12-68 - BAL 12-80
BILLETS COMBINES AIR INTER S.N.C.F
AGENT GENERAL : AIR FRANCE

OFFREZ-VOUS

l'in-compa-ra-ble **FALCON**, une pipe de conception nouvelle qui nous vient d'Angleterre. Les amateurs les plus difficiles en sont enchantés et VOUS aussi en ferez votre préférée.

Elle ne **"jute" pas**, extra-légère, nettoyage facile, tuyau nylon inusable, têtes interchangeables.

Vente : BUREAUX DE TABACS

UN ARÔME UNIQUE !

L'homme

le mieux habillé ou le mieux aimé ?

Les hommes les mieux habillés de France portent une chemise NYL 200. Sa souplesse, son éclat, sa douceur, sont autant de symboles de réussite et de bonheur. Celui qui la reçoit en cadeau peut en être sûr : « il est aimé ».

chemise NYLFRANCE Nyl 200

FIBRE NYLON RETORS

signée triplefil RÉGENCE

EN VENTE CHEZ LES CHEMISIERS-SPÉCIALISTES

C'est l'une des créations des Ets R. GRAVEREAUX 40 r. de Paris BOULOGNE (Seine)

Les affaires étrangères

tended ») et représentent une charge trop lourde même pour l'immense puissance américaine. Pour eux, le « désengagement » dans certaines régions est historiquement inévitable. L'Asie du Sud-Est — où l'empire Dulles est déjà en train de s'écrouler — en est le meilleur exemple. A ceux qui objectent qu'un tel désengagement entraînerait la chute de toute une série de régimes qui ne se maintiennent en place que grâce à l'appui américain, ils font deux réponses.

Ou bien les pouvoirs locaux, s'appuyant sur des régimes plus populaires, seront en mesure de garantir la stabilité régionale : ou bien la situation sera de celles qui se prêtent à une négociation avec M. Krouchtchev. La logique ultime de telles conclusions serait la neutralisation régionale. En Asie du Sud-Est, où il s'agit d'empêcher le développement de l'influence chinoise, cet objectif pourrait même plaire aux Russes. Si l'on considère que, cette semaine, la Malaisie elle-même a exprimé sa répugnance à voir la base de Singapour rester à la disposition de l'OTASE, on voit mal ce qu'on pourrait opposer à ce genre d'argument.

(A. P.)

LE GÉNÉRAL MAXWELL TAYLOR AU VIETNAM.
Avec un avion de journalistes.

Un fardeau paralysant

En fait, la patience avec laquelle Washington a exploré les modalités d'une neutralisation du Laos s'explique peut-être par une telle perspective. Si une neutralisation véritable et « imperméable » du Laos est possible, une solution analogue pour l'Asie du Sud-Est pourrait être sérieusement envisagée. Mais si la tentative échoue au Laos, c'est qu'elle est utopique pour l'ensemble de la région.

Entre ces deux positions — le mur nucléaire et le désengagement — il y a place pour une troisième politique, de compromis. Dans l'actuelle phase de transition, il semble que ce soit l'attitude officielle. Son défenseur le plus influent à la Maison-Blanche est le professeur Walt W. Rostow, conseiller du Président sur les questions de sécurité, qui a accompagné le général Taylor à Saigon.

En privé, il rayonne de l'optimisme des rationalistes. A ses yeux, la guérilla déclenchée, entretenue et dirigée du dehors dans un pays sous-développé est une maladie internationale destinée à imposer un fardeau paralysant à un pays désireux de se moderniser. Le but de l'Amérique est d'immuniser le pays visé et de rendre la tâche trop coûteuse pour l'ennemi. Pour cela, selon le professeur Rostow, les Etats-Unis doivent aider à l'édification de sociétés prospères ayant foi en leur avenir et peu désireuses d'abriter dans leur sein les hommes qui importent la destruction. Il espère, si je l'ai bien compris, que cela peut encore être fait au Sud-Vietnam, à condition que les moyens techniques soient donnés et que le gouvernement se montre capable de réaliser les réformes indispensables.

Sans passion

Que l'Amérique puisse fournir les équipements nécessaires, c'est certain. Qu'elle puisse changer Diem, c'est possible. A mesure que l'armement et les équipements changent, les chefs peuvent changer également.

Mais même si les espoirs du professeur Rostow se réalisent, si les Vietnamiens commencent à se battre avec foi, si Ho Chi Minh et ses alliés commencent à trouver l'opération trop coûteuse et si la frontière laotienne cesse d'être une passoire, le problème fondamental ne sera toujours pas résolu. Cependant, si une politique de raison, sans passion, pouvait réussir, tout serait prêt pour son application au problème plus vaste mais non moins urgent de l'Asie du Sud-Est dans son ensemble.

Et si, avec les années, les résultats se révèlent satisfaisants, cela sera (que le problème allemand soit résolu ou non) le grand triomphe de la nouvelle attitude, calme et pragmatique, de Washington à l'égard du problème fondamental de notre époque.

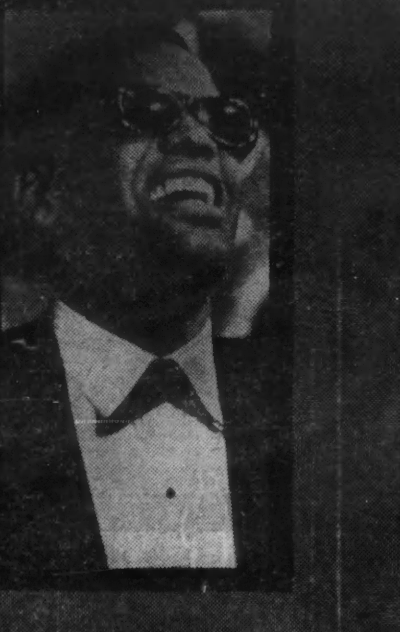
TIBOR MENDE.

LE LIVRE DES AMATEURS

réservé aux aldultes.

Catalogue gratuit sur demande

ESPRIT ET JOIE
4, rue Cochin - PARIS (5e)



RAY CHARLES (30 ans), chanteur noir et aveugle, a mobilisé 35.000 amateurs de jazz en cinq jours (voir ci-dessous). Crevant le mur qui sépare le succès du triomphe, un autre chanteur, Jacques Brel (32 ans), a rejoint le « peloton des dix » (voir p. 21).

ELIZABETH TAYLOR (29 ans), trois maris, trois enfants, cinq chiens, deux chats, un coiffeur et un médecin attachés à sa personne, commence à Rome « Cléopâtre », film en 72 costumes. Michèle Manceaux a constaté : « La Dolce Vita fait plus d'adeptes que le Vatican » (voir p. 26).

ROGER PLANCHON (30 ans) a discuté âprement avec son ami Michel Cournot de son métier, le théâtre, avant d'affronter le public avec « Edouard II » : « Schweyk, tu aimes ça ? » « Non ». Silence pénible (voir page 24).

PIOTR RAWICZ (42 ans), Ukrainien vivant à Paris, publie « Le Sang du Ciel ». « Un ton et un style inaccoutumés, un livre à la fois insupportable et inoubliable », écrit Maurice Nadeau (voir p. 36).

IRVING PENN (44 ans) promène depuis dix ans le triple regard du photographe (deux yeux et un objectif) sur le monde. Résultat : un album étonnant où Mme Express a choisi quatre « moments » d'un visage de femme (voir pp. 46-47).

JAZZ

Le miracle Ray Charles

● *Pour la première fois à Paris, le véritable rock' n roll.*

POUR entendre Ray Charles, 35.000 Parisiens sont venus en cinq jours au Palais des Sports de la porte de Versailles. Ce fut un triomphe sans précédent. Ce que Louis Armstrong lui-même ne pourrait peut-être pas obtenir, Ray Charles l'a obtenu, comme en se jouant des difficultés : s'adresser au public le plus large qui se puisse imaginer aujourd'hui, de l'amateur de jazz quadragénaire au jeune « fan » d'Elvis Presley, de l'étudiant en Sorbonne au blouson noir de la porte d'Aubervilliers. Tous étaient là au rendez-vous et tous réagirent également au miracle Ray Charles.

Bien sûr, il y eut les éternels mécontents, ceux qui firent la fine bouche sur le spectacle et sur son héros. Ray Charles a quelques détracteurs, qui se recrutent surtout dans le milieu de la critique. Il est inutile de vouloir convaincre ces méfiants chroniques, qui passent toujours à côté des hommes et des événements sublimes, par crainte d'être dupes.

D'autres s'étonneront qu'un chanteur noir américain puisse ainsi provoquer tant d'intérêt et de passion dans un pays étranger, en l'occurrence la France. En fait, Ray Charles, qui n'est guère connu dans certains pays comme l'Allemagne et même l'Angleterre, est devenu l'enfant chéri du public français. On peut dire que la France a été la première à reconnaître la valeur exceptionnelle d'un homme que son pays d'origine n'a guère ménagé. Un phénomène semblable s'était déjà produit avec une autre illustre figure, Sidney Bechet, et aussi avec l'ensemble du jazz à ses débuts. Aujourd'hui, Ray Charles est la seule vedette qui puisse cristalliser sur son nom l'intérêt d'une foule que rien, au départ, ne rend homogène.

Les concerts proprement dits furent des modèles du genre. Le programme, admirablement composé et équilibré, permettait d'entendre l'orchestre en première partie. Puis Ray Charles venait s'installer devant son orgue Hammond et, accompagné à la perfection par ses quinze musiciens et les quatre sémillantes Raelets, enchaînait la plupart des interprétations qui ont fait sa gloire. « Georgia on my mind », cette déchirante ballade, fut l'un des sommets de ces concerts : Ray Charles la chanta avec une émotion et une douceur infinies, tandis qu'un silence extraordinaire figeait les visages des six mille personnes massées autour de l'immense estrade. Il est remarquable de noter que les interprétations les plus populaires de Ray Charles sont celles qui sont artistiquement les plus réussies : « Georgia », « What'd I say », « Come rain or come shine » et ce « Hit the road », promis à un bel avenir.

La bonne âme

Accueillis par des cris de déception — on réclamait Ray Charles et lui seul — les musiciens de l'orchestre recueillirent certains soirs un vrai triomphe. Triomphe généralement mérité car on entendit là une excellente formation composée de solistes de valeur, tels le trompettiste Philip Guilbeau, le saxophoniste David Newman, l'alto Hank Crawford. Mais il serait injuste d'oublier celui dont on ne prononça qu'une fois le nom au cours de ces soirées, mais qui est devenu un peu la bonne âme de Ray Charles : Quincy Jones, l'auteur de la plupart des arrangements joués par l'orchestre et le chanteur. La rencontre de Ray Charles et de Quincy Jones restera comme un de ces événements riches en conséquences heureuses dont le jazz a le secret.

A ceux qui m'ont dit : *« Ray Charles, ce n'est pas du jazz »*, j'ai répondu que ce spectacle-là, pur et sans concession (ce qui ne lui interdit pas d'être populaire !), était la plus merveilleuse propagande qu'on puisse faire pour le jazz.

A d'autres qui m'ont dit : *« Ray Charles, ce n'est pas du rock and roll »*, j'ai répondu qu'au contraire, le public parisien venait d'avoir pour la première fois une démonstration authentique de ce qu'est le véritable rock and roll. Car enfin, il s'agit une bonne fois de savoir ce dont on parle. Les mots n'ont guère d'importance, ce qui compte, c'est que pendant cinq jours le génie de Ray Charles a été reconnu par des dizaines de milliers de Parisiens éblouis.

DANIEL FILIPACCHI.

CINÉMA

« L'Enclos »

● *Une nuit dans l'ultime cercle de l'enfer.*

« L'ENCLOS » est une gageure impossible et tenue. Il y avait « Nuit et brouillard », c'est-à-dire un documentaire sur les camps de concentration, fait d'images authentiques, donc insurpassable. Puis rien. Puis quelques films mettant en scène des déportés, ouvrages souvent honnêtes, émouvants, mais romancés et par là — quelle que fût la légitimité de l'entreprise — condamnés à l'à peu près. Or, « L'Enclos » (1) est une œuvre de fiction, comme eux. Et pourtant, il réussit ce prodige : remplir le vide, s'insérer entre la vérité et son évocation. « L'Enclos » fabule. Il raconte une histoire. Il fabrique un décor et déguise des acteurs. Mais il colle à la réalité au point de nous la rendre fascinante presque autant qu'un reportage.

Cette extraordinaire « présence » de l'univers concentrationnaire dans le film de Gatti, nul doute qu'elle soit due, en premier lieu, à l'expérience vécue par l'auteur. Mais cette expérience ne pouvait suffire.

S'y ajoute le choix d'un scénario, ou plutôt d'une « situation », admirable parce que élémentaire. A la suite d'un pari entre officiers allemands, deux déportés en instance d'exécution sont enfermés dans « l'enclos » du camp, c'est-à-dire le carré de barbelés qui sert de prison à cette prison.

L'un de ces déportés est un Juif ; l'autre, un communiste allemand. Tous deux devront passer la nuit face à face et, au matin, celui qui aura tué l'autre sera gracié. On devine que la promesse est mensongère, et les deux déportés le savent : oui, mais pas assez pour ne pas garder un fol espoir. Pas assez pour ne pas être ennemis mortels, toute une nuit, dans cet ultime cercle de l'enfer.

C'est ici qu'éclate l'originalité du film. Un auteur médiocre aurait, en effet, vu dans ce point de départ une tragédie intimiste à deux personnages également désarmés, également soumis à une fatalité monstrueuse.

Or, Gatti, d'une part, ne rétrécit le lieu de l'action que pour mieux l'élargir : c'est le camp, c'est le monde concentrationnaire tout entier qu'il veut peindre ; et de l'autre, il truque la situation donnée, il fait jouer en faveur de l'un des condamnés la solidarité extérieure.

« Un pouvoir nocturne »

Car le camp, autour de l' « enclos », vit, trafique, sabote, conspire. Et surtout, un réseau communiste y détient un pouvoir secret, un « pouvoir nocturne », opposé à celui des Allemands mais tout aussi rigoureux et respecté, et ce réseau a décidé de sauver le « camarade » enfermé.

Ainsi, jusque dans l'extrême dénuement concentrationnaire, l'Organisation règne et la partie, comme dans toute Société, n'est pas égale. Un commando sauvera le militant dont l'existence importe au Parti. Et le Juif, qui n'intéresse personne, s'en ira seul, à l'aube, vers la chambre à gaz.

On le voit, « L'Enclos » n'est pas un film de nature à rassurer les bonnes consciences ou les idéalismes paresseux, mais une œuvre profonde, puissante, amère. Et, j'insiste, vraie. Vérité d'autant plus étonnante qu'elle naît de l'insolite — les rapports asexués des hommes et des femmes dans le camp, par exemple — et que cet insolite, ce « non-vécu » par l'immense majorité des spectateurs, devient à l'instant du vécu quand l'écran nous le transmet, chaque image nous donnant l'impression que « c'était cela ».

Créditons de cette réussite la mise en scène d'abord, et l'intelligence avec laquelle Armand Gatti a joué de certains éléments : la pluralité des langages, la nouveauté de la plupart des interprètes (le film a été tourné en Yougoslavie). Enfin, rendons justice aux deux acteurs principaux : Hans-Christian Blech et Jean Négroni, tous deux admirables. Le premier formé chez Brecht, et le second, chez Vilar : la chose, me semble-t-il, vaut d'être soulignée.

MORVAN LEBESQUE.

(1) Biarritz, Studio Ursulines.

STUDIO
DES
CHAMPS - ELYSEES
« UNE BONNE ADRESSE ! »
R. Kanters (L'Express)
FRANÇOIS BILLETDOUX

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs à 20 h. 30
La Nouvelle Revue
FOLIES CHÉRIES
Dimanche et fêtes matinée à 14 h. 30
Au cours de la matinée
les spectateurs pourront
visiter les coulisses
Pas de matinée le 1er novembre. Matinée supplémentaire le samedi 11 novembre à 14 h. 30

UNE BOURGOGNE HONGROISE

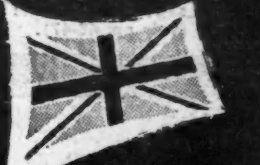
Au cœur des montagnes volcaniques de Hongrie, un site de rêve : le lac Balaton. Les collines qui l'entourent sont couvertes de vignes, dorées par le soleil.

Chaque automne un véritable « festival du raisin » se déroule dans les villages pittoresques, entre les fermes à toits de chaume et les gentilhommières.

Mois des vendanges, octobre et novembre sont ici la meilleure saison pour le tourisme. Le soleil est toujours de la partie, les eaux du lac permettent tous les sports nautiques et le sable qui le borde forme la plus reposante des plages.

La région du Balaton reste le Paradis des vacances automnales.

Communiqué.

exposition
BRITANNIQUE

du 10 Octobre au 5 Novembre
Christofle
12, RUE ROYALE

AGRICULTEURS
CINÉMA D'ESSAI
IL FAUT VOIR
CHRONIQUE D'UN ÉTÉ
de JEAN ROUCH et EDGAR MORIN
PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE
CANNES 1961
UN TÉMOIGNAGE FASCINANT ET IRRÉCUSABLE
MORVAN LEBESQUE
(l'Express)

(Hirov.)

JACQUES BREL.
Bientôt, New York.

MUSIC-HALL

Les dix grands

● ***A l'époque du disque et du transistor, où en sont les chanteurs français ?***

UN homme entre en scène. Il est seul, dans la lumière. Et il restera seul pendant de longues, longues minutes. Devant lui, des fauves — le public.

C'est LE chanteur de music-hall, quel que soit son nom, celui qui, pour triompher — ou pour échouer — ne dispose que de lui-même, de ses mains nues, de sa voix nue. Ce phénomène n'est pas nouveau. Mais à cause du disque, de la radio, du transistor, jamais autant de chanteurs n'ont réussi, en même temps et avec des moyens aussi divers, à prendre les foules et à les dominer.

La performance extraordinaire de Ray Charles (voir, page 21, l'article de Daniel Filipacchi) est peut-être la plus surprenante.

Où en sont les chanteurs français ? Ils sont dix — dix grands — déjà ou encore... de 18 à 73 ans : Chevalier le Parigot, Trenet le poète, Montand le prolo, Distel le gentil, Bécaud le dynamique, Brassens l'anarchiste, Aznavour le paumé, Hallidav le possédé, Brel l'ardent, Léo Ferré le féroce.

Soudain, dernièrement, on a vu un de ces dix hommes traverser à coups de poing la frontière invisible qui sépare le succès du triomphe : Jacques Brel, 32 ans. Du punch et de l'humour, de la voix et du cœur, de la démagogie mais de la tendresse, des procédés, mais des bons.

(J.-R. Roustan.)

SACHA DISTEL.
Un disque en anglais.

Ce bourgeois belge, fils de bourgeois belge, fustige les bourgeois quels qu'ils soient de belle façon : « Les bourgeois, c'est comme les cochons, etc. »

Remplaçant Marlène Dietrich au pied levé, il a signé à l'Olympia neuf jours avant de passer : il ne devait chanter qu'en février, il n'était pas prêt. Il a écrit quatre chansons nouvelles en huit jours, soit 192 heures, à coup de nuits blanches et de café noir. Le jour de la première, tout semblait rodé depuis des mois. Il triomphait.

Le secret de son succès ? Depuis des années, Brel chante 360 jours par an, dans quinze pays différents. En 1960, il a parcouru plus de 100.000 kilomètres et il avoue lui-même « que la présence est (en partie) une question de technique ».

Ses projets ? Tournée en novembre « pas loin », et puis New York pour la première fois et puis un disque, mais pas avant février prochain.

LES SIGNES DE SON SUCCÈS :

● On rajoute des chaises tous les soirs à l'Olympia. On en a rajouté même pendant les manifestations des Algériens, alors que dans tous les autres music-halls parisiens on enregistrait une baisse sensible des recettes et que des dizaines de fans inquiets qui avaient payé leur place se décommandaient au dernier moment.

● La salle applaudit au milieu des chansons nouvelles de Jacques Brel, à des répliques, comme au théâtre ; le public applaudit à l'annonce des chansons anciennes avec des « ah ! »

(Dalmas.)

LÉO FERRÉ.
Interdit à la radio.

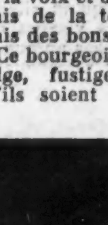
(J.-P. Leloir.)

CHARLES AZNAVOUR.
Deux films cet hiver.

(Dalmas.)

GEORGES BRASSENS.
Bientôt, l'Olympia.

BRAM van VELDE
ŒUVRES : 1921 - 1961
Du 24 octobre au 19 novembre
GALERIE KNOEDLER
85 bis, Faubourg-Saint-Honoré - BAL 59-78

Fin, élégant

COGNAC
PARIAS
UN BOUQUET INCOMPARABLE

(Dalmas.)

MAURICE CHEVALIER.
Les seuls...

(Dalmas.)

CHARLES TRENET.
...qui ont tenté et réussi...

(Dalmas.)

YVES MONTAND.
... le « one man show ».

gourmands d'enfants contents ; les spectateurs applaudissent à la fin en criant des « bravo ! », en criant « une autre ! ».

Alors ? Et les autres ? Les autres ne vont pas mal non plus, qu'on en juge.

MAURICE CHEVALIER : 73 ANS :

Le 19 octobre, à Londres ; le 20 octobre, à New York pour présider le bal « Avril à Paris » ; le 21 octobre, à Londres, pour terminer le tournage des « Enfants du capitaine Grant » en chantier depuis le 15 août ; le 5 novembre à New York, pour jouer dans une série d'émissions d'Alan Lerner l'auteur de « My Fair Lady » à la Télévision ; le 24 décembre à Marnes-la-Coquette...

Insatiable. Infatigable.

CHARLES TRENET - 48 ANS :

Un peu désuet mais toujours charmant, plus du tout fou mais toujours chantant, il interprète 35 chansons à l'Etoile. Il est le seul avec Chevalier et Montand à remplir une grande salle parisienne... seul. Le « one man show » ne lui fait pas peur.

Son récital prévu pour 30 jours durera trois mois. Il est prolongé jusqu'au 4 janvier.

YVES MONTAND - 40 ANS :

Hello ! French boy ! Le souple « docker » aux mains agiles nous abandonne. Du 20 octobre au 6 janvier, il sera au Golden Theater de New York. Vingt-deux chansons : deux en anglais, vingt en français et parmi celles-ci : « Sous le ciel de Paris », « Grands Boulevards », « Flamenco de Paris », « A Paris »... Le Japon, l'Australie le réclament. Après avoir joué dans trois films aux Etats-Unis (dont avec un Marilyn) il en tournera deux autres là-bas. Sa rentrée parisienne est prévue pour octobre 1962.

(Dalmas.)

JOHNNY HALLIDAY.
Deux procès.

SACHA DISTEL - 28 ANS :

Chante à l'A.B.C. ; tout de suite après, enchaîne le même programme à Bobino. Sera en Espagne à la fin de l'année. Vient de sortir chez Philips un 33 tours entièrement en anglais surtitré « The Lover » avec (entre autres) : « I'm in the mood for love ».

Va probablement changer de maison de disques, les propositions des concurrents étant très, très intéressantes.

GILBERT BÉCAUD - 33 ANS :

Il vient de terminer son opéra commencé il y a quatre ans et qui sera sans doute créé en 1962 au Théâtre des Champs-Elysées.

Les « grands » musiciens prennent tout à fait au sérieux le joyeux « Marchand de ballons ». Gian Carlo Menotti, pour quelques jours à Paris, a demandé à le rencontrer et, aux Etats-Unis, Charles Munch créera sa cantate à la tête du Boston Symphony Orchestra, le soir de Noël.

GEORGES BRASSENS - 39 ANS :

Enfermé chez lui, il lutte une nouvelle fois contre la montre : il fait sa rentrée le 3 novembre à l'Olympia, avec huit chansons nouvelles qu'il est encore en train de remettre sur le métier, pour la centième fois.

Va enregistrer son huitième 33 tours.

→

(Dalmas.)

GILBERT BÉCAUD.
Un opéra et une cantate.

CE SONT DES NYLOR ARC : PERSONNELLES, ELLES SOULIGNENT LE REGARD, MAIS SURTOUT, MONTEES NYLOR ELLES ALLIENT SOUPLESSE, LEGERETE ET SOLIDITE

NYLOR 'arc'

SL

quand vos yeux sont en cause

SYNERGIE

– très jeunes tes nouvelles lunettes !
– oui... et très agréables à porter : des Nylor Arc !

Votre Opticien Spécialiste vous conseillera les lunettes Nylor Arc / se font également pour femme / création de la Société des Lunetiers Paris

Cet hiver à Miami

3.421 NF *Ce prix comprend, pour un voyage individuel de 16 jours, le transport par avion (Classe Economique aller-retour), le logement dans des hôtels de classe, les excursions : New York, Washington, la Floride.*

Venez retrouver la joie de vivre près des rivages ensoleillés de la Floride : sites toujours fleuris, plaisirs de l'océan, sport et détente. Les vacances d'hiver dont vous rêvez depuis toujours sont cette année à votre portée.

En plus de ce circuit en Floride, Air France et les Agences de Voyages agréées vous offrent deux autres programmes de voyages aux Etats-Unis :

Louisiane, voyage individuel de 16 jours pour 3.400 NF (transport, logement et excursions).

Californie, voyage individuel de 16 jours pour 3.932 NF (transport, logement et excursions).

AIR FRANCE

Demandez aux Agents de Voyages agréés ou à Air France la nouvelle brochure "Sourires du Monde" elle vous sera remise gracieusement. Tous les circuits qu'elle présente : la Corse, la Sicile, l'Italie et Malte, l'URSS, la Grèce, l'Egypte, la Californie, la Louisiane, le Mexique, les Antilles, le Brésil, les Baléares, la Costa del Sol, les Canaries, Madère, le Portugal, Israël, le Maroc, le Kenya, le Cameroun, le Pérou, les Indes, l'Extrême-Orient, les Lieux Saints, le Tour du Monde et les Sports d'Hiver sont vendus exclusivement par les Agents de Voyages agréés qui vous proposent également pour tous les pays du monde de nombreux autres voyages organisés par leurs soins et homologués par AIR FRANCE.

U&O

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

Paris en parle

Il n'a pas paru à Paris depuis bientôt deux ans mais son nouveau disque, comme les précédents, est vendu (avant même d'être sorti) à 500.000 exemplaires.

CHARLES AZNAVOUR - 37 ANS :

Le cinéma le monopolise : début janvier « Le Chapelier », en mars « Polichinelle » de Rossellini avec Claudia Cardinale.

Il enregistrera cependant un super 45 tours avant Noël.

Il chantera en novembre 1961 au Canada, mais seulement en novembre 1962 à Paris.

Des chansons qu'il n'a pas défendues en scène comme « Il faut savoir » deviennent des succès, grâce au disque, à la radio, grâce à lui.

JOHNNY HALLIDAY - 18 ANS :

Après une tournée en Belgique, il commencera à tourner le 2 novembre dans un sketch du film de Vadim et Marc Allégret : « Les Parisiennes ». Vient de casser sa « Triumph ». Va racheter une « Jaguar ».

Des propositions de contrats de toute sorte s'entassent sur le bureau de son imprésario. La maison Philips a déboursé 50 millions et accepté de plaider deux procès (contre « Vogue » et contre « Barclay ») pour avoir l'honneur (et l'avantage) de l'enregistrer.

LÉO FERRÉ - 45 ANS :

Sa rentrée est fixée au 3 novembre à l'Alhambra. Il est passé à Paris il y a six mois. Depuis, il a écrit vingt chansons nouvelles.

Avec des titres chocs : « Thank you Satan », « Miss Gueguerre », « Les femmes », « Y en a marre », « Les Temps difficiles ».

A la question : « Aimez-vous les grandes salles ? » il répond : « J'ai si longtemps chanté dans des chapelles... Maintenant, je chante dans une cathédrale ; oui, j'aime ça. »

Interdit à la radio, il parvient tout de même à dire ce qu'il veut : « Dans ce monde où les muselières ne sont pas faites pour les chiens. »

DANIELE HEYMANN.

RENCONTRE

Roger Planchon

● *Entre « Schweyk » et « Edouard II », Michel Cournot a parlé de théâtre avec Roger Planchon.*

LE décor représente la place de l'Alma, en octobre. Temps gris. Il reste des feuilles sur les arbres du quai. A la terrasse d'un café, une dizaine de personnes. Il peut être onze heures, midi.

Se dirigeant vers la terrasse, un homme jeune traverse l'avenue Montaigne au milieu des voitures : lunettes, air feutré, buté, tête de prisonnier, tête de mule, une manière un peu chinoise de marcher comme sur les eaux, une certaine désinvolture au ralenti.

Il aborde à la terrasse un consommateur d'aspect bien quelconque :

— Un café ultra-italien, s'il vous plaît... Et toi ?

— Moi, la même chose...

Il s'assied. Il a maigri :

— Tu as maigri !

— Oui : Colette attend un enfant.

Un genou de Matisse

La voix est douce, mais péremptoire. Ne discutons pas : dans l'univers de Planchon, ceux qui vont être pères doivent maigrir, ou bien c'est de la logique pure, ou bien c'est un phénomène de transfert, je ne sais pas. En tout cas, ça va de soi, il ne s'attarde pas, continue :

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Pas grand-chose...

— Tu as vu « Schweyk » ?

— Oui, trois fois !

— Quoi ?

— Oui, dis-je : jeudi, vendredi, samedi... J'y retourne lundi, mardi...

— Mardi, on ne joue pas...
— Mercredi, alors...
— Tu es un peu givré ?
— Non, un peu lent...
— « Schweyk », tu aimes ça ?
— Non !

Un silence pénible, il faut l'avouer. Mon avis n'a pas d'importance, ce n'est pas ça. Mais pour Planchon, tous les spectateurs ont de l'importance. Il en oublie son ultra-italien, qui ne va pas être ultra-chaud. Il me regarde. Il attend.

— J'aime pas Brecht, dis-je.

— Pourquoi ?

— C'est trop gros, trop clair. C'est trop simplifié. Ça veut démontrer ce que ça montre, c'est trop explicité.

— Si c'est du théâtre de boulevard que tu veux, du théâtre fin, avec des ambiguïtés, des lignes qui s'entrecroisent, de l'impressionnisme, lis les premières pièces de Brecht, lis «Baal» par exemple, il avait commencé par là. Puis il a simplifié, il est passé au trait pur, des grands traits simples si tu veux, mais qui représentent beaucoup de choses, qui ont des lignes de fuite...

— Ça me fait penser à Matisse. Au début, il peignait impressionniste, un peu comme certains Vuillard, puis il a simplifié. A la fin, il découpait des femmes dans du papier bleu, mais un genou de papier de Matisse, c'est plus vivant, plus femme, plus complet, qu'un genou peint par...

— Oui, c'est ça, Brecht faisait ses pièces avec des ciseaux. Remarque que la description à grands traits, ce n'est pas spécial à Brecht. Vois Shakespeare, c'est le théâtre qui le veut. Si tu veux lire « Guerre et Paix », tu peux mettre trente ans, rien ne te presse ; si tu veux le voir au spectacle, on te donne trois heures.

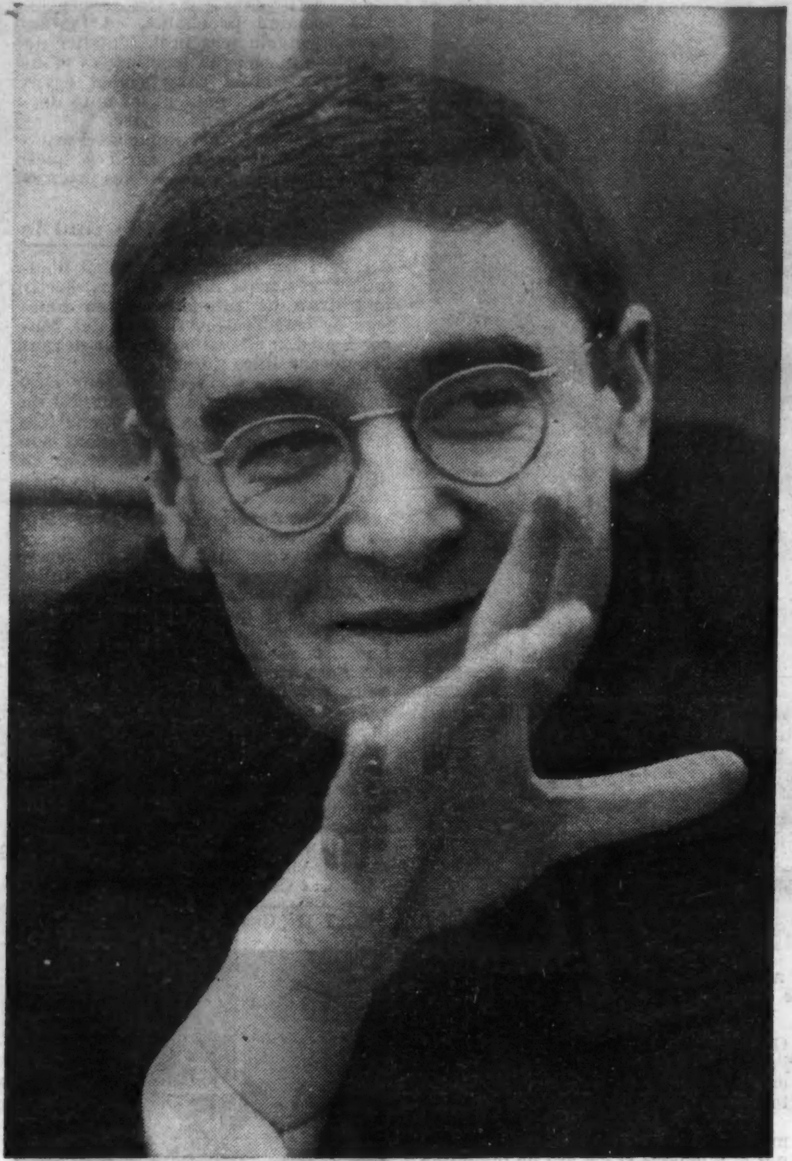
— Rien ne t'oblige à monter des grands machins comme « Guerre et Paix ».

— Tu veux dire que *tout* m'y oblige !

— Remarque que « Schweyk », je trouve ça très fort quand même. C'est peut-être ton travail à toi que je n'aime pas...

— Quoi, par exemple ?

— Tu prends avec le texte des initiatives que je ne comprends pas. Par exemple, Schweyk, simple citoyen de Prague, est conduit au siège de la Gestapo, dans les bureaux d'une banque. Un agent de la Gestapo l'amène devant un adjudant SS. Le dialogue est d'une violence incroyable, Brecht a tellement crispé, tellement accentué, tellement distordu toutes les données de la situation, que toute cette tension explose dans des phrases presque insensées, c'est formidable, on dirait du cirque plus vrai que nature...



(J.-R. Roustan.)

ROGER PLANCHON.
« On y arrivera... »

Des poignées de cercueil

Eh bien ! toi, avec ta mise en scène et ta direction d'acteurs, tu mets tellement d'ambiance vraie, tellement de monde réel autour de ça, que le guignol disparaît et, à force de remettre de la vérité, finalement tu en enlèves puisque, comme je te disais, c'est le côté faux du cirque qui fait vrai.

— Mais tu es complètement fou ! Tu ne vas quand même pas m'accuser de faire trop vrai alors que le décor de cette banque est *intégralement faux* ! Tu n'as pas regardé ! D'abord, il n'y a pas une couleur, tout est noir ! C'est les pompes funèbres ! D'ailleurs, les poignées, c'est des poignées de cercueil, des vraies. Et tu as déjà vu une porte à tambour, qui tourne, *entre deux bureaux* ? Et la secrétaire en jupe grise, qui est en réalité un homme ? Tout est comme ça, tout est faux, tout est fou, dans ce décor, et pour ramener un tout petit peu quand même la scène vers l'action, j'ai fait jouer les acteurs plutôt comme des hommes que comme des clowns, en effet, et encore !...

— Tu crois tellement à l'efficacité d'un décor que tu modifies le jeu des acteurs pour faire contrepoids à l'effet d'un décor ?

— Oui.

— En tout cas, ton décor noir, il est tellement bien fait qu'on ne voit pas qu'il est noir. Il y a trop de choses, trop de matières, trop de plans, alors tout cela semble naturel. Et puis, il doit y avoir un rapport entre la perception des couleurs et le mouvement : tes décors tournent tout le temps.

— Tu n'as pas aimé ?

— Il faut s'y faire ! Ce que je n'aime pas au théâtre, d'habitude, c'est que j'ai tout le temps l'impression que les acteurs ont été placés là, ici : ils vont à droite, à gauche, dans une boîte, et plus ça colle avec le texte, plus ça semble mécanique. Avec ton système, c'est fini, le monde vient doucement s'arrêter, repart, ralentit, part en sens inverse, on respire. Mais tu as des spectateurs qui n'aiment pas ça : ils « regardent le plateau tourner », c'est ça qui les occupe, c'est nouveau, ils en oublient l'action.

— Au début du cinéma, on ne faisait que des plans fixes : imagine la réaction du spectateur quand la caméra s'est mise à avancer en avant pour la première fois... Le plan fixe, au théâtre, ça ne pouvait plus durer.

— Remarque qu'aujourd'hui, le plan fixe redevient violent. On est tellement habitué aux habiletés des vieux singes, Clouzot, Hitchcock, que les mouvements de caméra deviennent en eux-mêmes déplaisants. Les travellings avant qui durent des secondes, dans des rues ou des couloirs, comme en fait Resnais, moi je trouve ça maladroit.

— Quand tu as vu la pièce, est-ce que tu as eu l'impression qu'il y a des choses qui déplaisent aux gens ?

— Oui, d'abord les gros mots !

— Toi, ça te choque ?

Pour secouer

— Moi, c'est tout ce que j'aime, mais il faut voir la tête que font les gens quand Schweyk explique, par exemple, que Hitler ne b... pas pour être en forme. J'aime mieux te dire que ça jette un froid. Pourquoi Brecht est-il si grossier ?

— Pour secouer.

— C'est tout ?

— Oui, pour secouer. Il faut dire que le livre dont Brecht a tiré la pièce était encore mille fois plus grossier : Schweyk ne s'y exprime qu'avec des expressions ordurières.

— Ce qui déplaît aussi, c'est les choses politiques, historiques. La pièce a été écrite pendant la guerre, mais ce sont toujours les mêmes phrases que les gens emploient pour parler de la Russie, c'est comme s'ils s'entendaient eux-mêmes, comme s'ils étaient tournés eux-mêmes en ridicule.

— Oui, et ce qui est embêtant, c'est que mes acteurs sont inconnus du public bourgeois parisien. Ce serait Jeanne Moreau ou Brasseur qui dirait ces choses-là, ça passerait, tu comprends, ça serait du théâtre. Mais là, c'est des petits voyous de province qui viennent soi-disant nous faire la leçon, voilà ce que les gens se disent. Ou alors il aurait fallu que cela se passe dans un petit théâtre de Montparnasse, de Pigalle, ça faisait « avant-garde », mais ici on est aux Champs-Elysées, alors c'est vraiment « les cocos à Paris », je dis ça pour le public bourgeois, parce que le public des collectivités, le public populaire, lui alors, gros mots, plateau tournant, propos politiques, aucun problème, il marche comme un seul homme. Les autres, non.

Au ministère

— Tu sais prévoir les réflexes du public ?

— Non, ce n'est pas possible. Le metteur en scène et les spectateurs, c'est comme un père et ses enfants : le père croit toujours qu'il y a des choses que les enfants ont comprises, mais justement ils n'ont pas compris ça, ils y ont vu autre chose, et surtout, surtout, le père croit qu'il y a des choses que les enfants n'ont pas comprises, des choses qui leur ont échappé, et justement non, celles-là ils les ont saisies tout de suite, d'instinct, c'est incroyable.

— Est-ce que le public apprécie tes changements de décor à vue ?

— Je ne sais pas. J'espère...

— Moi, j'ai vu des gens fous furieux.

— Pourquoi ?

— Ils trouvent ça trop long.

— C'est quand même mieux que de baisser le rideau, non ? C'est lamentable, un rideau. Toi, tu n'as pas aimé ça ?

— C'est ce que je préfère dans la pièce...

— Merci toujours.

— Dis-moi... Comment ça marche, au ministère ?

— Pas bien. Evidemment, il y a une chose, ils sont pour la diffusion de la Culture, c'est déjà beaucoup. A Lyon, ça va, le théâtre fonctionne, le public est content, nous diffusons la culture, oui, nous y sommes arrivés, mais c'est justement maintenant que le ministère ne me suit plus. Moi, je voudrais maintenant des crédits pour « faire de la recherche », comme on en donne aux laboratoires, de la recherche : les constructions de scène, les décors, payer des jeunes écrivains pour qu'ils trouvent des moyens d'expression, etc., et cela semble aussi extravagant au ministère aujourd'hui que lorsque je demandais, il y a dix ans, de l'argent pour jouer Shakespeare ou Molière tous les soirs dans une banlieue ouvrière d'une ville de province : Shakespeare tous les soirs, me disait-on, non, ça c'est Paris. Maintenant, en plus, je voudrais faire de la recherche, inventer avec des techniciens et des écrivains de nouvelles expressions plutôt françaises, alors, au ministère, pour un peu on me répondrait : non, pas de recherche, le théâtre c'est Shakespeare... Mais on y arrivera...

MICHEL COURNOT.

GALERIE CHARPENTIER

ÉCOLE DE PARIS
1961

76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE MAEGHT

Fiedler

VERNISSAGE VENDREDI 27 OCTOBRE

(Archives.)

ELIZABETH TAYLOR DANS LE ROLE DE « CLÉOPATRE »...
Comme une châsse.

REPORTAGE

Cléopâtre au studio

● 200 télégrammes de 128 mots signés Elizabeth et Eddie Fisher : et les têtes d'affiche du cinéma américain sont venues dîner à Rome. Michèle Manceaux y était.

AUJOURD'HUI, les studios de Cinecitta sont gardés par des chiens policiers. Une Rolls décapotable vert sombre, rangée discrètement dans une allée, témoigne de la présence d'Elizabeth Taylor. Elle se faufile comme elle peut pour échapper aux photographes qui la pourchassent.

Elle vient au studio pour essayer des coiffures et des costumes. Elle n'a pas encore tourné une scène, mais les essayages représentent un véritable travail. Le costumier a exécuté pour elle soixante-douze costumes. Même en admettant que « Cléopâtre » dure plus de trois heures, et qu'elle paraisse à chaque plan, cela fait un costume toutes les trois minutes. Espérons que certains costumes ne sont conçus qu'à titre d'essai.

Quatre mois de tournage sont prévus à Rome. Pour l'instant, on ne fait que répéter. Défense absolue d'entrer.

J'ai le privilège de fouler, la première, les larges pavés romains aussi patinés que ceux de la Via Antica. On les pose presque à mesure que j'avance. Et voici le Forum, tel qu'il est dessiné parfois sur les livres d'histoire.

Tous ces palais aux escaliers monumentaux, toutes ces maisons à colonnes et à loggias et cet arc de triomphe, rendent dérisoires les « sunlights » et les estrades pour le metteur en scène. La fiction l'emporte sur la réalité. Ce sont les roulottes du maquillage qui semblent anachroniques, comme parfois, dans Rome, les autobus.

Pour être prêts à l'heure du tournage, les figurants devront commencer à se faire maquiller à minuit.

Il n'y a que cinq maquilleurs et ils seront cinq mille figurants.

La doublure de Rex Harrison (César) attend en complet veston l'arrivée solennelle de Cléopâtre à Rome. Au signal des trompettes, les chars, tirés par deux chevaux, s'avancent au galop.

Certains figurants casqués portent des « shorts » et s'injurient d'un char à l'autre avec des gestes napolitains. Ils sont séparés par un camion transportant deux statues géantes de messieurs en toge qui doivent bien être des empereurs.

Le défilé des chevaux continue. Et puis les nains et les danseuses. Et puis le lâcher de cinq cents colombes. Et puis Cléopâtre, minuscule, assise sur une petite chaise d'or entre les pattes d'un immense sphynx roulant (19 mètres de long, 12 mètres de haut), traîné par trois cents esclaves noirs.

Des ouvriers sortent par grappes de l'intérieur de ce sphynx, comme du Cheval de Troie. Entre les pattes du sphynx, une jolie jeune fille remplace Elizabeth Taylor.

Dans un haut-parleur, l'assistant met au point le trajet du défilé. Cela dure tout l'après-midi.

La semaine prochaine, ce fantastique spectacle sera prêt. L'atelier de sculpture aura enfin terminé les moulages des statues romaines et égyptiennes qui s'accumulent les unes derrière les autres dans le parc.

Il faut le voir, cet immense Forum de Rome tout neuf, resurgi à quelques kilomètres à peine de ses propres ruines.

Suspendu à son souffle

Il faut les voir, sous le soleil d'automne, ces trois mille Italiens, sortis tout droit en salopette ou en blue-jean de leur Trastevere (1) natal, foncer à pied, à cheval ou en char devant l'empereur Jules César.

Ils sont encore vêtus de leur chemisette à carreaux, de leur maillot de corps, mais on leur a posé sur la tête les casques dorés qui brilleront sur tous les écrans du monde, et ils se disputent les meilleurs arcs, les plus beaux chevaux, comme s'ils étaient réellement devenus archers, cavaliers ou centurions.

Il faut voir tout cela pour sentir que « Cléopâtre » est vraiment un film en dehors du commun. Non pas seulement parce que ces décors sont les plus impressionnants qu'on puisse imaginer — cinq millions de dollars ont déjà été dépensés — que depuis deux ans la réalisation de ce film a sans cesse été compromise, que le président de la Fox, Spiros Skouras, est mort d'une attaque cardiaque pendant ces deux ans d'atermoiements et de préparations, que Rouben Mamoulian, qui devait le mettre en scène, a déclaré forfait, que Joseph Mankiewicz (2), qui le remplace, est un grand metteur en scène.

Non, « Cléopâtre » est un film unique parce qu'il repose entièrement sur les épaules de Cléopâtre, d'une Cléopâtre vivante, d'une enchanteresse tragique. La seule « star », sans doute, qui reste nimbée d'une légende comme au premier temps du cinéma : Elizabeth Taylor.

La seule irremplaçable. Qu'elle tombe malade et tout demeure suspendu à son souffle.

Qu'elle retombe malade, et tout s'écroule jusqu'à la plus épouvantable faillite. Aucune compagnie d'assurances n'a pris le risque d'assurer une seconde fois le tournage de ce film, dont on n'ose même pas écrire qu'il est maudit.

Reine de cinéma, reine du cinéma, où elle brille avec encore plus d'éclat que Marilyn ou que Brigitte, Elizabeth Taylor est arrivée dans le palais qu'elle a loué à Rome avec ses trois enfants, ses cinq chiens, ses deux chats, ses domestiques, ses secrétaires, son coiffeur et son médecin.

Avec aussi, bien sûr, son mari Eddie Fisher, surnommé ici Cleopatro. C'est son troisième mari. Le premier, elle l'a épousé si jeune qu'elle a été baptisée « la petite fiancée de l'Amérique ».

La bougie de « Spartacus »

Le second, Mike Todd, le plus riche producteur du monde, est mort tragiquement. Pour lui, elle s'était convertie au judaïsme et elle voulait renoncer à sa carrière. Le troisième, elle l'a pris à son amie Debbie Reynolds, et la pudibonde Amérique s'est fâchée.

Mais Elizabeth a failli mourir et cette année, en guise de pardon, en témoignage d'affection et d'admiration, elle a reçu l'Oscar. Preuve de fidélité aussi : depuis dix-neuf ans, Elizabeth Taylor se donne au public.

Elle n'a pourtant que vingt-neuf ans, cette jeune femme brune au teint de lait, aux célèbres yeux de violettes, qui fête ce soir ses retrouvailles, ses relevailles, en invitant deux cents personnes au Grand Hôtel de Rome.

Elle est assise dans le jardin d'hiver désert. Elle est seule avec son mari qui a l'air encore plus jeune qu'elle. Si elle n'était parée comme une châsse, émeraudes, satin blanc, poussière de diamants sur les paupières, on la prendrait pour quelque sous-préfète débutante donnant sa première réception.

Elle consulte la liste des invités. De temps en temps, elle dit : « Tiens, qui est-ce ? » ou bien : « Tu crois que c'est bien de mettre les Untel à cette table ? »

Elle ne sait pas. C'est Dick Hanley, le fidèle secrétaire, qui fut le secrétaire de Mike Todd, qui s'occupe de tout. C'est lui qui a envoyé les deux cents télégrammes d'invitation. Cent vingt-huit mots.

Un télégramme très enthousiaste qu'Elizabeth a rédigé elle-même : « Aidez-nous à souffler la bougie du premier anniversaire de « Spartacus », que nous considérons comme le plus grand film de notre temps. Essayez de vous joindre à nous si vous êtes dans cette partie du monde. Le cocktail aura lieu à 8 h. 30 et le dîner à 9 h. 30. Signé : Elizabeth et Eddie Fisher. »

Et de toutes les capitales, la signature miracle a fait affluer les têtes d'affiche.

Jack Lemmon et Joan Collins sont arrivés de Londres, Audrey Hepburn est venue de Suisse. Elle avait envoyé à son imprésario Curt Frings (qui est aussi celui de Liz Taylor) un télégramme pour qu'il vienne la chercher. Pour égarer les photographes, Audrey Hepburn signe Charlie.

A Rome, les vedettes ne savent pas quoi inventer pour échapper aux pho-

(Publifoto.)

... ET RECEVANT SES AMIS.
Comme une sous-préfète.

(1) Quartier populaire de Rome.

(2) « All about Eve », « La Comtesse aux pieds nus », « Soudain l'été dernier ».

GALERIE ARIEL, 1, avenue de Messine (8e)
TROUBETZKOY
Jusqu'au 10 novembre

GALERIE MARCELLE DUPUIS
37, quai des Grands-Augustins (6e) - DAN. 71-80
AÏKA
PEINTURES - OBJETS

GALERIE DU DRAGON
LEMESLE
19, rue du Dragon

GALERIE SAINT-PLACIDE
41, rue St-Placide (6e) - LIT. 59-58
BENMAYOR
« A la Cave » SAHUT
28 octobre - 10 novembre

LA GALERIE « 18 »
18, rue de Miromesnil (8e) - ANJ. 24-98
BAUCHANT - CARZOU - CLAVE - Jean DUFY
GEN-PAUL - André MARCHAND - VENARD...
Dessins originaux de
DERAIN - PASCIN - PISSARO - SIGNAC...

TOBEY
Musée des Arts décoratifs

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - PARIS (VIe) - LIT. 40-34
17 octobre - 10 novembre
Pour la 1re Biennale de Paris les jeunes critiques avaient choisi

Interdit aux moins de 18 ans

DIRK BOGARDE - SYLVIA SYMS
MARBEUF v.o.
VICTIM
UN FILM DE BASIL DEARDEN
UN "SUSPENSE" D'UNE AUDACE EXTRÊME

(Magnum)

Elizabeth et Eddie Fisher.
Au bord du précipice.

tographes, qui pullulent à l'affût du scandale. On les appelle les « paparazzi ».

Ils guettent partout, se cachent sur les toits, descendent avec des cordes jusque devant les fenêtres des chambres et se font une petite fortune avec un cliché confidentiel. A Rome, il existe environ soixante-quinze magazines hebdomadaires dont une cinquantaine au moins basés sur le scandale.

Quand Elizabeth Taylor va de sa maison à sa voiture, les photographes s'entre-tuent. Art Buchwald dit que c'est à chaque fois le naufrage de l' « Andrea Doria ».

Elizabeth Taylor, dans son jardin d'hiver, se laisse calmement mitrailler. Ce soir, c'est le jeu. Elle est belle. Elle resplendit de santé. Elle veut que cela se sache.

Les premiers invités viennent la saluer. Ils s'inclinent devant elle, avec majesté. Elizabeth ne les regarde même pas. Elle est ailleurs. Elle joue la comédie de la dame qui reçoit.

« Une petite fille »

Mais, parfois, arrive un ami. Alors elle n'écoute pas les compliments, elle dit en riant : « Will you shut up and sit down close to me » (3). Et là, elle a l'air d'une petite fille qui fait des blagues.

En fait, quand je demande à son agent ou à son médecin comment est Elizabeth dans l'intimité, ils répondent avec le même attendrissement : « C'est une petite fille. »

Fragile et belle, indispensables qualités, mélange détonant. Secret de la séduction. Brigitte et Marilyn sont également des beautés abandonnées, perdues avec des moues de petites filles.

Qu'a donc de plus Elizabeth ? Evidemment, ce frôlement dramatique au bord du précipice lui donne une dimension émouvante. Mais ce n'est pas seulement cela. Elizabeth, si on la regarde vivre — ne serait-ce qu'un soir — est complètement noyée dans les yeux de l'homme qu'elle aime.

Cette dépendance dans laquelle elle s'est également placée vis-à-vis de Mike Todd (dont elle garde encore au doigt l'alliance, avec celle d'Eddie Fisher) la rend touchante. Elizabeth Taylor est une femme comme il n'en existe pas beaucoup. Tout à fait objet. Sans amitiés multiples comme Brigitte. Sans psychanalystes comme Marilyn.

Assise pendant le dîner à côté de Kirk Douglas, elle a ri, elle a mangé (beaucoup, parce qu'elle est très gourmande), elle a parlé, mais elle a surtout regardé à la table d'en face Eddie Fisher assis à côté de Cyd Charisse.

Elle a écouté quand il a chanté à la fin du dîner avec une attention incroyable ces chansons qu'elle a dû déjà entendre des centaines de fois.

Eddie Fisher chante souvent des airs israéliens : « Shalom », « Hava Naguila », etc. Comme les musiciens italiens, sur lesquels plane l'ombre du Vatican, n'ont pas su l'accompagner, Eddie Fisher a chanté « Begin the Beguine ».

Il a les joues rondes, une chemise un peu trop grande, un sourire charmant et une belle voix forte. Presque aussi belle que celle du pape, que beaucoup d'Américains ont été visiter le matin : « He has such a lovely voice (4), m'ont-ils dit, chavirés. Il vous ferait presque devenir catholique. »

Mais Hollywood, bien que transplanté à Rome, ne se rend pas si vite. La Dolce Vita fait quand même plus d'adeptes que le Vatican.

A l'Hosteria dell'Orso, au coin du pont Saint-Ange, les fêtes se terminent à l'aube. La Caballa, le Capriccio sont devenus des clubs pour Hollywoodiens en exil.

On tourne à Rome six grands films américains (5) et Sam Spiegel (le producteur du « Pont de la rivière Kwaï ») a été obligé d'occuper, à l'Hôtel Excelsior, une chambre sans salle de bains. De mémoire de producteur, cela ne s'était jamais vu.

A la soirée d'Elizabeth Taylor, un seul homme ne portait pas de smoking. C'était Carlo Ponti, le mari de Sophia Loren, absente.

Pas un metteur en scène italien dans cette soirée américaine typique.

Les soirées américaines ressemblent toujours à des fêtes de famille, avec gâteau d'anniversaire, embrassades et petits numéros : Richard Burton, qui est l'Antoine de Cléopâtre, imite Laurence Olivier. Tout le monde rit, même cette dame, à côté de moi, qui porte des lunettes de plastique blanc en ailes de papillon.

Son mari, Jacques Bergerac (ex-mari de Ginger Rogers) me la présente : c'est Dorothy Malone. Lui, on vient de me prévenir, il sort depuis huit jours avec Soraya. Charlton Heston, Anthony Quinn et Edward G. Robinson le regardent avec admiration.

Les Américains, à l'heure de la Dolce Vita, ne se défendent pas mal. Assise entre un héritier argentin et un jeune acteur américain, sosie de Tony Perkins, j'entends les dialogues de Fellini :

« Hier, j'ai rencontré Franca. Elle m'a injurié comme je n'ai jamais été injurié de ma vie. Ce matin, je reçois trois douzaines de roses. Je suis un homme : je n'ai jamais reçu de roses. Je me lève d'un bond. Je demande la carte à mon valet de chambre, et devinez : qui était-ce ?

— Franca ?

— Oui, c'était Franca. Je lui téléphone. Devinez ce qu'elle me dit ?

— ?

— Elle me dit : Pardon, chéri, hier soir, je vous ai pris pour mon quatrième mari. Il était si horrible. Mais je me suis trompée, vous ressemblez plutôt au cinquième, qui est si gentil. »

Plus la nuit s'avance, plus la fraternisation latino-saxonne devient chaleureuse. Deux messieurs s'embrassent. J'entends : « Tu es un frère. Comme c'est gentil de m'avoir prévenu que tu sortais avec ma femme. Ils sortent tous avec elle, mais ils ne me préviennent jamais, mio fratello. »

Pendant ce temps, sagement, Vincente Minnelli tourne de nuit sur la Via Veneto, et Elizabeth Taylor, blottie contre Cleopatro, regagne son palais.

MICHELE MANCEAUX.

(3) Taisez-vous et asseyez-vous près de moi.

(4) Il a une voix si adorable.

(5) « Cléopâtre », de Joseph Mankiewicz, avec Elizabeth Taylor, Rex Harrison et Richard Burton.
« Two weeks in another town », de Vincente Minnelli, avec Kirk Douglas et Cyd Charisse.
« Easter Dinner », de Merle Shaverson, avec Charlton Heston et Elsa Martinelli.
« Adventures of a young man », d'Edward Dmytryk, avec Paul Newman et Susan Strasberg.
« Sodome et Gomorrhe », de Robert Aldrich, avec Stewart Granger et Anouk Aimée.
« The Iron Men », de John Cassavetes, avec Sidney Poitier.

LA SEMAINE

MAURICE BAQUET VU PAR ROBERT DOISNEAU. (Doisneau-Rapho.)

BOUDOIR PLUTOT que salon, ce XIVᵉ Salon de la Photographie à la Bibliothèque Nationale.

A retenir les noms de Gilles Erhmann et Jean-Pierre Sudre qui font respirer les turbines et chanter les isolateurs, de Jean Lattès pour son ballet d'homme-grenouille, d'un nouveau venu, Philippe Garnier, qui ne manque pas d'humour. Enfin, il y a Robert Doisneau, toujours renouvelé.

Il ne faut pas manquer d'aller jusqu'au fond de la Galerie, faire une visite à Daguerre, cet homme de foi qui montrait ses premières épreuves à la lumière de la Lune, de peur de les ternir.

TRAGEDIE OU ORATORIO, on ne sait pas très bien comment appeler l'émission-pilote de la Télévision qui permettra, le 31 octobre, aux téléspectateurs d'écouter en stéréophonie « Les Perses » d'Eschyle, chronique du temps passé depuis vingt-cinq siècles, une sorte de « Pourquoi nous combattons » de la guerre Médique, mis en musique par Jean Prodromidès.

Pour bien écouter cette émission, il sera nécessaire de posséder un récepteur radio à modulation de fréquence et de le placer derrière soi. Le procédé ne prétend pas à la restitution totale du son, mais à l'établissement de deux plans, les chœurs se trouvant à l'arrière aussitôt qu'ils sont invisibles à l'écran.

DOUBLE HOMMAGE à Gene Kelly, maître d'œuvre et champion de ce genre à la fois difficile et coûteux, la comédie musicale : à l'U.N.E.S.C.O., le 30 octobre, et cette semaine à la Cinémathèque. On s'y est battu pour voir « Invitation à la danse », « Brigadoon » et « Un Américain à Paris » de Minnelli, dont Kelly fut le chorégraphe et la vedette comme dans les « Girls ». A chaque séance, plus de la moitié des cinéphiles furent refoulés, faute de place.

Gene Kelly, ancien maçon, né à Pittsburgh dans un quartier d'usine, montre dans toute son œuvre qu'il est d'origine populaire. Il introduit la danse et le chant dans la vie de tous les jours, au lieu d'en faire, comme ses prédécesseurs, les tranches de jambon d'un sandwich.

De là sa force. Car à bien y regarder, Kelly n'est ni un grand acteur, ni un grand danseur, ni un grand chorégraphe (par rapport à Ballanchine ou Robbins), ni un grand metteur en scène. Mais il a su exprimer la joie et l'optimisme du peuple américain

THÉATRE

« ...Adieu prudence »

● *Deux œufs, tout un plat.*

LUI fait une conférence sur la sociologie du mariage côté jardin. Elle dévoile les petits mystères de la vie conjugale pour ses chères spectatrices de la télévision côté cour. Et ils s'interrompent pour jouer devant nous les principales scènes du drame provoqué dans leur ménage par l'irruption d'une jeune Suédoise, belle comme un grand vase, bête comme une grande cruche, qui voudrait contribuer à l'amélioration de la race humaine en se faisant faire un enfant par le brillant sociologue.

C'est « L'Œuf » multiplié par deux, plutôt que « Cher Menteur ». Mais de ces deux œufs, Mme Sophie Desmarets fait tout un plat, forçant à la fois notre sympathie et notre rire, accommodant les restes de ce boulevard qu'on appelle Broadway avec une sorte de virtuosité faussement innocente qui nous fait tout oublier sauf notre plaisir. M. Jean Chevrier, en dessinant d'une manière très savoureuse le rôle du mari, fait mieux que lui donner la réplique (1).

« Naïves hirondelles »

● *Ce qui était irrésistible pendant cinq minutes...*

UNE dame qui fait des chapeaux. Un farfelu mou et un farfelu actif qui cherchent les chemins du grand commerce entre la réparation de la porcelaine et la préparation des noix pour la confiserie. Une demoiselle de magasin. Des objets qui se cassent.

Agitez le tout selon les lois de cette logique qui faisait le charme des émissions de Grégoire et Amédée, une logique implacable et aberrante parce qu'elle dévisse, et avance non tout droit mais à la manière du cavalier au jeu d'échecs. C'est ainsi que volent les « Naïves hirondelles » (2) de M. Roland Dubillard (Grégoire).

Ce qui était irrésistible pendant des émissions de cinq minutes est encore très amusant, un peu à la manière des films des frères Marx, pendant un grand acte. Mais pendant trois heures ? D'autant que lorsque les personnages essaient de prendre un peu de consistance pour durer, c'est la prétention et son ombre, l'ennui, qui s'installent sur la scène.

Les comédiens sont ternes et bafouillent à qui mieux mieux sans que l'on puisse savoir si c'est un effet de la nature ou un effet de l'art.

« Le Procès »

● *La seconde vie de Jean-Louis B.*

C'EST une entreprise réussie et parfaitement vaine (3). L'adaptation théâtrale ne peut que schématiser un roman dont toute la puissance tient à l'angoisse qui sourd entre les lignes et s'accumule peu à peu en nous. Par rapport à Gide, ce travail consciencieux n'est intéressant que par sa date : le vieil homme qui se targuait de son entière liberté morale s'est penché pendant des semaines et des semaines sur ce mystère hébraïque de la responsabilité.

Par rapport à Kafka, c'est de l'honnête vulgarisation dont le grand public a peut-être moins besoin qu'en 1947, un peu parce que de longues guerres nous ont, hélas ! familiarisés avec les boitements de la justice formelle, beaucoup parce que l'univers kafkaïen a peu à peu pénétré le nôtre.

Cela dit, le spectacle, conduit de main de maître, est parfaitement au point dans ce style expressionniste qui, déjà en 1947, datait de 1925. M. Barrault joue le rôle de Joseph K. à la seconde puissance, comme si c'était Joseph K. qui montrait comment il faut jouer Joseph K.

Mais n'est-elle pas un peu triste la seconde vie de Jean-Louis B., condamné à refaire chez M. Malraux ce qu'il avait fait chez Mme Volterra et à odéoniser lui-même sa jeunesse ?...

ROBERT KANTERS.

(1) Gymnase. Compagnie Marie Bell. Adaptation de « The Marriage go round » de M. Leslie Stevens par MM. Barillet et Grédy.

(2) Poche-Montparnasse.

(3) Théâtre de France.

LE MEILLEUR THEATRE AU BOUT DU FIL...
THÉATRE-CLUB
MED. 13-13 — 13 à 18 heures
L'Association des Spectateurs

TH. DE LA GAITÉ-MONTPARNASSE
SOIREES
CATHERINE SAUVAGE
« Chanson de cœur, chansons de tête... »
PREMIERE LE 30
Location : MED. 16-18

ODÉON THÉATRE DE FRANCE
Renaud-Barrault
SHAKESPEARE
LE MARCHAND DE VENISE
Jeudi 26 (m., s.) - Vendr. 27 - Lundi 30 octobre
Samedi 4 - Dimanche 5 (m., s.) novembre
KAFKA
LE PROCÈS
Samedi 28 - Dimanche 29 (m., s.) octobre
Mercredi 1er - Jeudi 2 - Lundi 6 novembre
MOLIERE
AMPHITRYON
PANTOMIMES D'UN SOU
de GILLES SEGAL
Vendredi 3 novembre

Cabarets Dancings

Jean RIGAUX PORTE D'AUTEUIL
AUT.71-18 - 23 h. 15

Restaurants

DU TABLE MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR!"
de P.L. GUERIN et R. FRADY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIIIᵉ siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
DINERS-SPECTACLE - SOUPERS
jusqu'à 2 heures du matin
22, RUE JACOB — DANton 18-25

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS
700ᵉ MARPESSA DAWN 700ᵉ
joue
CHÉRIE NOIRE!
La célèbre comédie de François Campaux
« L'héroïne d'« Orfeu Negro » : Marpessa Dawn donne à l'ouvrage tout ce qu'il peut avoir de couleur, de mouvement et de charme... Ses beaux cheveux de soie noire, ses longues mains de princesse aux index interminables, son ventre ravissant (puisqu'elle nous le fait voir), sa voix chantante qui monte sans effort jusqu'au rire suraigu, sa coquetterie, ses roulades, tout cela déborde de grâce et d'esprit, tout cela enchante comme un joli phénomène insolite. » Jean-Jacques GAUTIER.
« C'est un succès comique indiscutable. On rit beaucoup et sans regret. » PARIS-PRESSE.
« Un triomphe comique. » L'AURORE.
« C'est incontestablement une des meilleures pièces de la saison, sinon la meilleure, elle est de la même veine que « La Petite Hutte. » LE POPULAIRE.

LA SEMAINE

ELLE EST ENTREE. Le majordome de l'hôtel Crillon a crié « Leurs Majestés », les photographes ont bondi, elle est sortie. C'était l'impératrice d'Iran. C'était une cérémonie présumée littéraire : la remise du prix Hachette (6.000 NF) décerné chaque année à un jeune étranger s'intéressant à la culture française.

On en oublia le lauréat. Iranien, cela va de soi. Il est étudiant en droit et poursuit ses études en France. Il a traduit, en persan, des nouvelles de Balzac, et se propose de traduire, en français, des œuvres scientifiques (astronomie, psychologie sociale) d'Omar Kheyyam.

AUGUSTE LE BRETON part pour explorer les bas-fonds de New York où, dit-il, « on m'attend ». Objectif : se documenter pour écrire un nouveau policier : « Du Rififi chez les Ricains ». « J'aurais aimé écrire en français, déclare-t-il, mais je ne pouvais pas ; je suis né dans la rue. » Pourtant, son dernier livre, « Priez pour nous », n'est pas en argot. Et ce n'est pas un policier mais une histoire d'amour (un paysan et une actrice) sur un fond de blousons dorés.

LES « PETITS PAYS » ont aussi une littérature. Sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O., les éditions Del Duca lanceront, en novembre, une collection qui leur sera consacrée. Premiers titres : « Cadran solaire », de Jan Parandowski (Pologne) et « Rendez-vous avec des amis oubliés », de Sigur Hoël (Norvège). Les mêmes inaugureront une série de classiques italiens avec des textes philosophiques et des pensées, inconnus en France, du poète romantique Giaccomo Leopardi.

ALBERTO MORAVIA, de passage à Paris, a été reçu chez son éditeur (Flammarion). Mais le romancier, qui est aussi critique cinématographique (dans « L'Espresso ») a surtout parlé du réalisateur Antonioni.

« J'ai écrit deux articles sur lui, dit-il. Le premier était comme ci, comme ça. Antonioni était mécontent. Alors le deuxième a été très favorable. Antonioni est un metteur en scène de personnages, pas d'ensembles. Aussi, la fête dans « La Nuit » n'était pas réussie. Fellini a fait mieux. »

Après « La Ciociara », « L'Ennui », dernier roman de Moravia, sera-t-il porté à l'écran ?

« Le manuscrit a été demandé par Louis Malle. Depuis, je n'en ai plus entendu parler. »

PHILIPPE HERIAT a écrit le livret d'un opéra, « Les Hauts de Hurlevent », très fidèle, paraît-il, au roman d'Emily Brontë. C'est un Américain, Thomas Stubbs, qui en a composé la musique.

« QUEL DESORDRE dans son esprit ! Il n'y a guère dedans que de la religion et de la sexualité, mal mélangées... La guerre était son élément. Il aimait marcher dans les rues bombardées, enveloppé d'un imperméable usé, admirant les cratères, les incendies et les bâtiments qui s'effondraient... S'il avait vécu en l'an mil, il se serait attendu chaque jour à voir la Fin du Monde. »

Il s'agit de Graham Greene, vu par son amie, Rose Macaulay, romancière anglaise dont « The Observer » publie les lettres.

PALMES D'OR du roman d'espionnage 1961 pour « Le Temps des Sorciers » de Serge Laforest. Le jury, présidé par Jean-Gabriel Domergue, de l'Institut, est composé de deux chansonniers, deux généraux, un médecin et un avocat. Le roman d'espionnage est, comme le western, un phénomène social, disent Boileau-Narcejac (voir ci-contre).

TROIS COUVERTURES...
Quand la guerre menace...

ESPIONNAGE

Le dessous des cartes

● *A l'intersection de la presse à sensation, du roman noir et du feuilleton de cape et d'épée.*

« L'ESPIONNAGE n'est pas un métier sérieux, docteur. On a grand tort de prendre des types comme nous au sérieux. Si nous étions des types sérieux, nous serions épiciers, mécanos ou notaires, mais nous ne jouerions pas à ce jeu de gosses demeurés. L'agent de renseignement est comme le baroudeur de profession : un type pas sérieux. » (Saint-Moore : « La Torche dans la poudrière ».)

Cependant, combien de gens très sérieux achètent des romans d'espionnage ? Les chiffres sont là. Les meilleurs spécialistes tirent à 100.000 et plus. Pourtant, ils écrivent toujours le même livre, avec talent, bien sûr, mais c'est là une autre question. Le roman d'espionnage, comme le western, est d'abord un phénomène social.

De quoi est fait un roman d'espionnage ? D'un récit de bataille : les bons espions poursuivent et neutralisent les mauvais qui ont volé ou détiennent les plans d'un engin capable d'anéantir tout ou partie de l'humanité. Mais qui dit secret technique dit secret d'Etat et secret d'Etat signifie guerre secrète. Le public ignore les péripéties de la guerre froide.

Or, précisément, les auteurs de romans d'espionnage (qui auraient dû, semble-t-il, exploiter un certain fantastique propre au métier d'agent secret, ce que sentirent fort bien Graham Greene et, au cinéma, Clouzot) se sont donné pour tâche d'expliquer « le dessous des cartes » et de tirer au clair des événements relatés par la presse mais mal élucidés. Ce souci d'informer, d'être authentique, sans sortir de l'imaginaire, caractérise le roman d'espionnage actuel et en marque les limites : il se situe à l'intersection de la presse à sensation, du roman noir et du feuilleton de cape et d'épée.

...DE ROMANS...
...il fait si bon...

Le roman d'espionnage est évidemment un genre hybride puisque, par sa méthode, il relève du roman policier tandis que par son objet il appartient à la science-fiction.

Il est donc très difficile d'écrire un bon roman d'espionnage. Les meilleurs romans d'espionnage ont été ou bien des romans policiers à secret militaire (« Double crime sur la Ligne Maginot », « Terre d'angoisse », de P. Nord) ou bien, en un sens large, des romans de science-fiction à intrigue policière (« L'Homme démoli », d'Alfred Bester). Dans tous les cas, le roman d'espionnage ne vaut que par l'invention.

Plus il est loin du quotidien, plus il est envoûtant et plus il possède les qualités d'une œuvre véritable. Le roman d'espionnage à prétentions didactiques est un contresens littéraire.

...D'ESPIONNAGE.
...dormir.

Lagardère et Lemmy

Il n'invente rien puisqu'il se contente de broder sur des faits divers, et il n'explique rien puisqu'une note préliminaire rappelle toujours au lecteur que les événements et les personnages restent imaginaires. Il se donne, en fait, toutes les facilités, mais ce sont justement ces facilités, habilement dosées, qui font son prodigieux succès.

Sous des apparences sérieuses et même graves, le roman d'espionnage est devenu un illustré pour adultes. Il entraîne son lecteur autour du monde, cultive avec adresse la couleur locale, et, d'une manière générale, respecte l'exactitude du détail : il n'invente ni les noms d'hôtel, ni les noms de rue, ni telle particularité du vêtement, ni telle spécialité gastronomique. Il « fait » vrai. Il est solidement documenté.

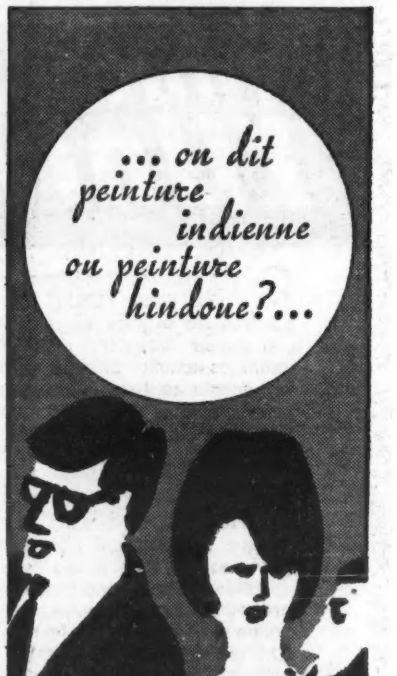
Quant à ses héros, ce sont les descendants de Lagardère, à peine moins purs ; un peu contaminés, pourtant, par Lemmy Caution. Ils doivent tuer et ils aiment tuer, parce qu'ils sont des virtuoses du couteau, du pistolet ou du judo. Mais ils gardent en toute occasion un sens moral à quoi l'on reconnaît qu'ils sont au service de la bonne cause. S'ils ne vont pas jusqu'au scrupule, ils s'arrêtent volontiers au regret.

Regret de torturer la femme qui vient de se donner, ou de massacrer un innocent, ou de mettre à mort un ennemi après lui avoir promis la vie sauve. Ces truands affichent une spectaculaire sensibilité de moines-soldats ; sacrifiés, ils sacrifient. La patrie avant tout et au-dessus de tout. Maintenant, d'ailleurs, ils disent : l'Occident. Le lecteur n'est pas exigeant, mais il est susceptible.

Il apparaît donc que le roman d'espionnage, dont les possibilités sont attachantes et qui pourrait peut-être renouveler le roman policier, s'est fourvoyé en se donnant pour tâche de monnayer le fait divers. Cependant il vaut la peine de suivre certains auteurs au métier très sûr : Kenny, par exemple, Bruce, Rank, Saint-Moore.

A la Série Noire, Dominique, le créateur du Gorille, et certains auteurs américains : Edward Aarons, Alan Caillou, etc. Leur philosophie est sommaire mais leur imagination est plaisante. Sous leur plume, l'Histoire devient un conte. Ils la désamorcent, la rendent anodine et conforme à nos songes. Quand la guerre menace, il fait si bon dormir.

BOILEAU-NARCEJAC.



ROGER CAILLOIS

Ponce-Pilate

"Jeu très brillant et très savoureux que celui de ce conte philosophique dont le style a l'élégante netteté et la vivacité du style voltairien."

J.-L. BORY - L'Express

nrf

JEAN BLOT

Obscur ennemi

" Un beau livre qu'on quitte à regret, qui vous accompagne longtemps et qui vous mène bien au-delà de ce qui est dit. "

JEAN BLOCH-MICHEL - La Gazette de Lausanne

nrf

ARTHUR KOESTLER

le lotus et le robot

Aux pays du Yoga et du Zen révélations... démystification?

"Questions d'actualité"

CALMANN-LEVY

APPRENEZ...

l'anglais
l'allemand
le russe
ou l'espagnol
grâce à la nouvelle méthode

SUPRADIDAC

THE LIVING LANGUAGE COURSE

qui bouleverse l'enseignement des langues ! méthode complète : un livre et quatre microsillons 33 tours pour le prix inouï de 87 NF

TOUTES LIBRAIRIES

Documentation SUPRADIDAC-85, R. Bonaparte PARIS

Chaque semaine

DES HEURES DE LECTURE PASSIONNANTES

AVEC

Tout l'Univers

CHAQUE mercredi, les jeunes attendent avec impatience TOUT L'UNIVERS qui contient les articles les plus captivants que l'on puisse imaginer : comment se nourrissaient les hommes primitifs, comment les castors construisent des barrages, pourquoi les dents peuvent avoir des caries, qui était Hannibal, de quoi se compose le corps humain, qu'étaient exactement les corsaires, comment vivent les singes, à quoi sert notre peau, comment écrivaient les Egyptiens, etc...
Parmi tous ces articles, il y en a au moins un chaque semaine qui correspond aux programmes scolaires. Ainsi, les jeunes peuvent compléter leurs connaissances avec de nombreux détails passionnants et des récits vivants qui ne figurent pas dans leurs livres de classe.
Chaque fascicule de TOUT L'UNIVERS contient 3 articles d'histoire, 3 articles de géographie et 3 articles de sciences.
Les jeunes aiment TOUT L'UNIVERS parce qu'il satisfait leur curiosité naturelle, leur goût pour les images en couleurs et leur passion pour la collection.
Et pour le prix d'une publication ordinaire, TOUT L'UNIVERS est un ouvrage luxueux. Chaque fascicule est un véritable album de haute qualité, imprimé entièrement en offset 4 couleurs sur magnifique papier Afnor VII de 125 gr. au mètre carré.

UNE MAGNIFIQUE COLLECTION

Voici l'encyclopédie en 16 volumes que vous constituerez avec TOUT L'UNIVERS. Les deux premières reliures vous seront fournies gratuitement.

PREMIÈRE ENCYCLOPÉDIE HEBDOMADAIRE

DES MILLIERS D'IMAGES EN COULEURS

UNE PUBLICATION HACHETTE

Tout l'Univers

LE NUMÉRO chaque mercredi chez votre MARCHAND DE JOURNAUX

1,50 NF

gratuit

Pour recevoir gratuitement un numéro spécimen de TOUT L'UNIVERS, il vous suffit de découper ce bon ou de le recopier, et de l'adresser à: *Service 25 A, TOUT L'UNIVERS, 28, rue La Boétie, Paris 8e. (Joindre 0,50 NF en timbres pour frais).*

Mon nom : ....

Mon adresse complète : ....

Lettres

ROMANS

« Les Passants » par Jacques Chauviré
« La Conférence » par Raymond Jean

● *Quand les héros de roman sont lecteurs de « L'Express ».*

LA littérature rend bien à « L'Express » l'intérêt qu'il lui porte : elle parle du journal, comme le journal en parle. Les gens sérieux, par exemple les sociologues, trouveront de judicieuses explications à cette rencontre. Dans « Les Passants » (1), de Jacques Chauviré, le docteur Desportes est un intellectuel de gauche et de même le conférencier Michel Beaujard dans « La Conférence » (2), par Raymond Jean. C'est — je parle de la lecture de « L'Express » — une récréation ou une passion pleine de risques. Desportes a ouvert un cabinet à Jullianges, dans la banlieue lyonnaise ; il est en butte à la suspicion de

ses confrères, établis avant lui ; rien que de très courant. Mais dès lors qu'il lit « L'Express », c'est à peine si leur mépris amusé se dissimule : on ne peut réussir quand on affiche les idées du journal. Voilà Desportes prévenu (il n'en continuera pas moins). Plus avisé, le conseiller culturel de France à Casablanca, où Michel Beaujard prononce sa conférence : que ce jeune homme écrive dans « L'Express » (ce qui est sans doute encore pire que le lire), le conseiller ne conclura pas pour autant que Beaujard rate sa vie, son œuvre. Il penserait même plutôt le contraire. Mais c'est une activité qui lui paraît inquiétante. Et de rédiger un rapport très, très savant.

A présent, les livres. « Les Passants » : dans sa banlieue lyonnaise, Desportes, le médecin, doit affronter des maux plus redoutables que ceux qui altèrent les corps. Qui plus, qui moins, les gens sont menacés par les troubles mentaux, sinon par la folie.

Desportes livre son diagnostic : le malheur présent de la condition humaine est dû : « A la perte du sentiment religieux dans une société qui est pleine de remords mais sans Dieu à qui la confier. » A ce remords même les plus sains n'échappent pas et le meilleur ami de Desportes, l'instituteur Rivoire, se suicidera, qui avait tenté de recréer hors le sacré, en s'occupant de la société sportive de Jullianges, cette communion qui, voici longtemps, rassemblait les hommes dans l'amour de Dieu.

Témoin, comme il dit, « de moins en moins satisfait de notre condition », Desportes peut-être, lui aussi, succomberait à ce mal du siècle, n'était qu'il puise dans l'amitié d'Albert Camus, sa vie, son œuvre, ses lettres, assez de force pour tout à la fois éviter la médiocrité (accepter la vie sans poser de questions) et l'angoisse pernicieuse qui mène au suicide. Dieu étant mort, qui donnait un sens aux êtres, aux choses et personne ne l'ayant remplacé, comment justifier une exis-

(1) « Les Passants », par Jacques Chauviré. Ed. Gallimard, 270 p., 12 NF.

(2) « La Conférence », par Raymond Jean. Ed. Albin Michel, 272 p., 9 NF.

tence et comment la vivre ? Camus répond et c'est l'originalité des « Passants » que cet homme, hier encore de chair, aujourd'hui presque de légende, se révèle à nous tout à la fois comme personnage vrai et comme héros de fiction. Jacques Chauviré a vraiment connu Albert Camus, ils se sont vraiment écrit.

C'est son enseignement qui donne à Desportes, hanté par l'absolu et aux portes de la conversion, le courage de « continuer sans comprendre et sans savoir pourquoi. Allons, Camus, mon compagnon et mon maître, plus vivant que jamais, mus par une pitié que nous voudrions inépuisable — notre vraie raison et notre seule vertu — il faut, quoi qu'il arrive, reprendre notre route. Il nous reste encore des rues à parcourir, des escaliers à monter ».

Avec raison, bien des lecteurs contesteront l'image que, jusqu'aux dernières pages de son livre, Chauviré donne de Camus : celle d'un homme très proche du christianisme et que tentait la croyance en Dieu. Mais l'essentiel, sans doute, n'est pas là.

ALBERT CAMUS AU MARBRE DE « L'EXPRESS ».
Le courage de continuer sans comprendre et sans savoir pourquoi.

Seuls les yeux

Que se passe-t-il dans le crâne de ceux qui écoutent une conférence et dans le crâne de celui qui la dit ? Si la matière grise travaille, s'amuse, c'est à quoi et comment ? Voilà les questions auxquelles Raymond Jean répond avec « La Conférence ». Curieuses, anodines questions que la réponse rend insupportables ; elle devrait décourager n'importe quel conférencier ; ce qui est peu. Désespérer tout le monde, ce qui est plus grave. Et il est vrai que « La Conférence » est un livre désespérant.

Pourtant, Michel Beaujard est, comme on dit, exceptionnellement doué. Et son sujet, captivant. Son auditoire devrait, semble-t-il, fléchir et passer sous les fourches caudines de son talent, sa verve, sa conviction. C'est le contraire qui se produit et, sans doute, toujours se produit à l'occasion d'une conférence. Celle-là est reproduite dans le livre par petits morceaux, tout à fait comme un film que l'on interromprait et qui reprendrait, un moment plus tard, à l'image (au mot) où la projection s'est arrêtée. Raymond Jean profite de ces nombreux entractes pour montrer l'intérieur des cerveaux.

Le conférencier, d'abord : tout le temps qu'il semble occupé de son seul discours, il pense à une femme, Martine, qui fut sa maîtresse quelque huit ans plus tôt, quand il habitait le Maroc. Elle est dans la salle, prétexte pour que la vie passée de Beaujard, qui l'obsède, défile sous nos yeux. Que pense Martine, elle ? « Michel, mon amour, il y a longtemps que mon cœur t'a accueilli, et mon corps aussi. » Se reprend-elle, c'est pour remarquer : « Il est difficile d'être attentive. » C'est l'évidence. Une auditrice est accrochée par le nom propre : « Sartre », une autre par « Mauriac », et les voilà qui vagabondent en esprit. Seuls les yeux, fixés sur le conférencier, *suivent*. Le président de la Société de Conférences entend le mot « ontologie ». Il est frappé, dérouté et ne s'en remettra pas. Le docteur Marceau est accroché, par la formule « Madame Bovary, c'est moi » qui le ramène derechef à ses années d'adolescence, quand il dissertait sur ce sujet. Le reste de la conférence lui échappant, il la juge banale : se déranger pour écouter cette phrase rebattue, ressassée, non, non ! Ainsi de suite. Une conférence n'est jamais ce que l'on croit : l'occasion et le lieu d'une rencontre, d'un échange, d'une communion. C'est, au contraire, pour chacun, le moment de la plus grande solitude, de l'égoïsme et de la complaisance.

« La Conférence » : histoire de la comédie que, fatalement, nous jouons quand nous prêtons à autrui une oreille attentive. Voici un livre féroce, où la cocasserie est sinistre. Le sommet du livre c'est, dans les derniers chapitres, quand le journaliste qui enregistra la conférence revient chez lui et passe les bandes au magnétophone afin que sa petite amie, depuis longtemps couchée, profite elle aussi du laïus de Beaujard. Ils font l'amour sur cet air de mots. La conférence aura servi à quelque chose.

Roman d'un écrivain qui a voulu dénoncer, démystifier ? Oui. Jusqu'au style, bref, minutieux, sans adjectifs, que l'auteur a cherché hors le lyrisme et l'illusion. Martine évoque intérieurement son amour par le biais de phrases dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont réduites à l'essentiel : « Michel, mon amour, toi qui as existé, toi qui es venu, qui m'as prise dans tes bras, qui as serré mon corps contre le tien, mon amour. » Toute « La Conférence » est de cette encre inattendue.

YVES BERGER.

J. P. CHABROL

Les fous de dieu

" J.-P. Chabrol chante l'épopée des hérétiques cévenols... cela ne sent jamais l'encre mais la piquette de coteau, le miel, les châtaignes, le vent et tous les aromates du pays. "

RENÉ MASSON - Candide

nrf

La peinture indienne

par PHILIP S. RAWSON

Pour la première fois sous vos yeux les dix siècles de peinture murale du site fameux d'Ajanta aux 27 cavernes, imagerie religieuse sensuelle et optimiste qui surprend les Occidentaux.

Ph. S. Rawson nous aide à lire sur les murs les épisodes de la vie du Bouddha ou la légende de Shiva. Il donne la clé des symboles et nous fait pénétrer le sens profond de la philosophie bouddhique.

Non moins surprenantes et plus variées encore, les miniatures (XVe-XIXe s.) dégagent un même attrait voluptueux. La richesse d'invention et l'agrément des vifs coloris font de cette histoire anecdotique des princesses - et des dieux - un plaisir pour l'œil.

Quartorzième volume de la Collection PICTURA. Format 24×20, 176 pages, 61 planches en couleurs. Notices analytiques, Bibliographie. Index. Reliure pleine toile illustrée. Emboîtage toile.

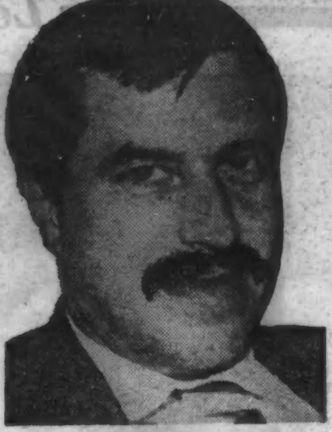
Tisné
éditeur

Henry de MONTHERLANT

UN VOYAGEUR SOLITAIRE EST UN DIABLE

Les voyageurs traqués, III

nrf



"entrée fracassante de Günter Grass dans la littérature internationale."
G. Adam (FIGARO LITTÉRAIRE)

LE TAMBOUR

LE MONDE : "Il nous arrive d'Allemagne, en cette saison d'automne, un jeune romancier quelque peu fracassant." J. Piatier

L'EXPRESS : "...un chant sauvage et bizarre... c'est prodigieux de mouvement et de couleur." Maurice Nadeau

ARTS : "Je n'hésite pas à dire que Le Tambour est le plus grand roman de l'année." Matthieu Galey

CANDIDE : "Günter Grass va connaître la renommée." Dominique Aury

OBSERVATEUR : "...un de ces livres si rares dont la lecture a sur l'esprit l'effet le plus tonique." André Dalmas

528 p. gr. format, br. 15 nf - rel. 21 nf. (t.t.c.) **SEUIL**

UNE DATE DANS L'HISTOIRE DE L'ART

Présentés pour la première fois
Tous les tableaux
de la collection particulière de
Picasso

LES PICASSO DE PICASSO

par **DOUGLAS DUNCAN**

134 planches en couleurs
le vol. : 120 NF

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

YVES GIBEAU

LA GUERRE, C'EST LA GUERRE...

1940

CALMANN-LEVY

NOUVEAUTÉS DES

ÉDITIONS DE MOSCOU en langue française

15 ans après

TROIS ROMANCIERS SOVIÉTIQUES TÉMOIGNENT...

La résistance de toute une ville à l'occupation hitlérienne

*** Les catacombes d'Odessa** de **V. KATAEV**

Roman relié - 700 pages .... 9 NF

La vie d'une escadrille pendant le siège de Leningrad

*** Le ciel de la Baltique** de **N. TCHOUKOVSKI**

Roman relié - 624 pages .... 8 NF

Les souffrances et l'héroïsme du peuple soviétique

*** Le destin d'un homme** de **M. CHOLOKHOV**

Œuvre maîtresse du recueil « Une chose bien simple »

Relié illustré - 500 pages .... 6 NF

à la VENTE-EXPOSITION DU LIVRE SOVIÉTIQUE

au PALAIS DE LA MUTUALITE, le 28 octobre

Chez tous les Libraires et à la Librairie du Globe
21, rue des Carmes - PARIS (5e)

VIENT DE PARAITRE

DENIS DE ROUGEMONT

VINGT-HUIT SIÈCLES D'EUROPE

La conscience européenne à travers les textes d'Hésiode à nos jours

Un vol. in-8 de la Bibliothèque historique, 432 pages .... 22 NF

La première « anthologie européenne »

PAYOT - PARIS

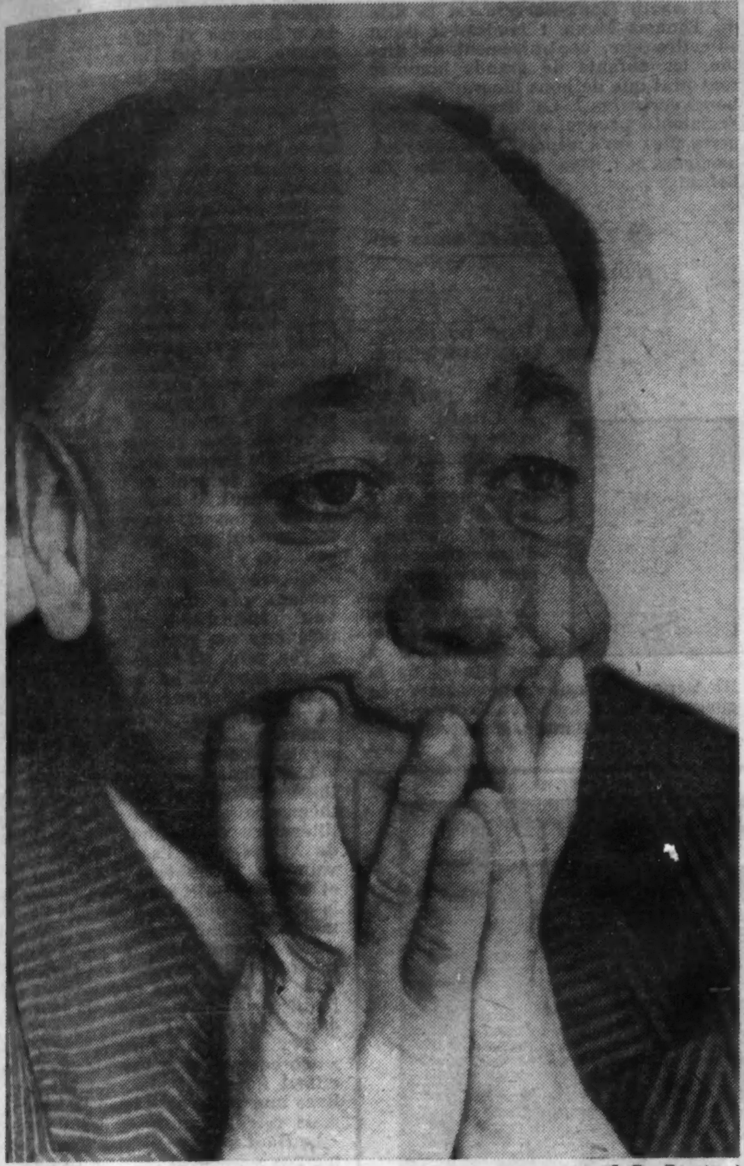
BONS DU TRÉSOR

UNE FORMULE NOUVELLE :

Les Bons à 3 ou 5 ans

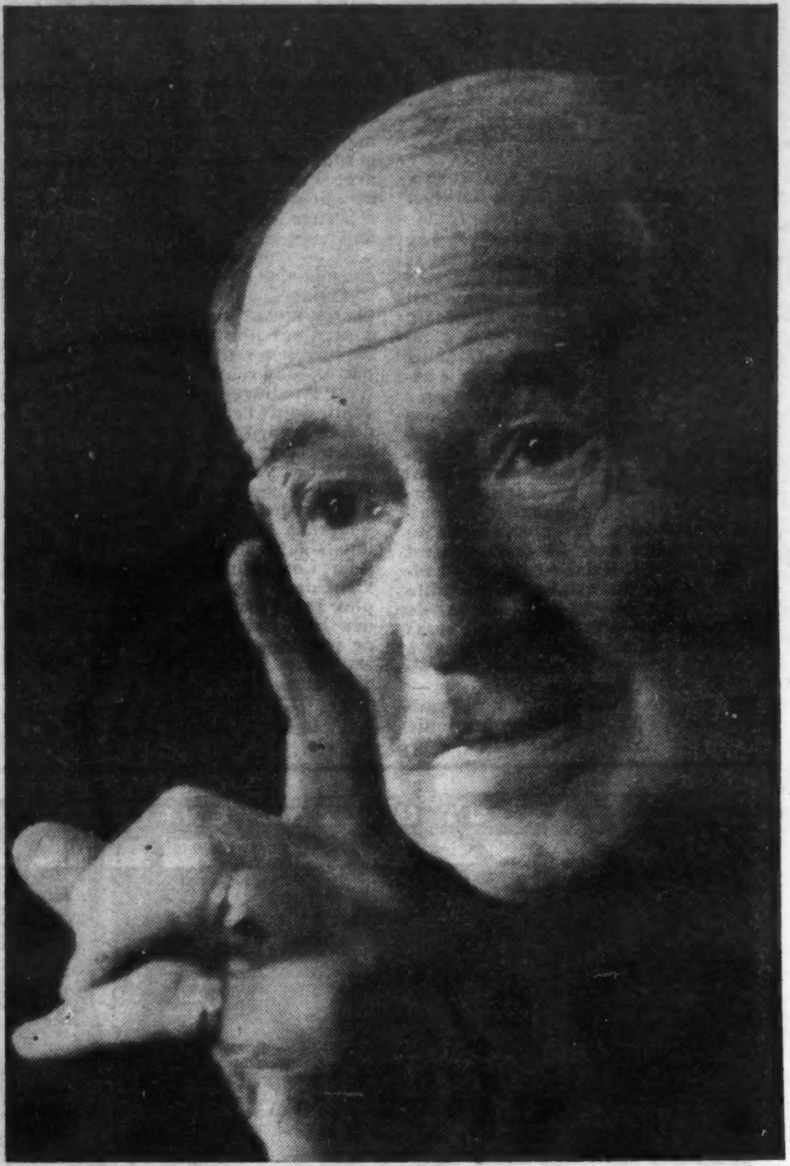
— *Si vous demandez le remboursement après 3 ans*
VOTRE INTERET ANNUEL EST DE 4 1/3 %

— *Si vous demandez le remboursement après 5 ans*
VOTRE INTERET ANNUEL EST DE 4 1/2 %



(J.-R. Roustan.)

EUGÈNE IONESCO.
Défendre Brecht.



(J.-R. Roustan.)

MARCEL JOUHANDEAU.
Vivre avec Voltaire.

ÉDITION

Trois nouvelles collections

● ***Qu'est-ce qu'une collection ? « Tout et n'importe quoi », répondent Bernard Pingaud, Eugène Ionesco et Marcel Jouhandeau.***

TROIS hommes qui semblent, à première vue, n'avoir en commun qu'une syllabe en o — Pingaud, Ionesco, Jouhandeau — inaugurent, chacun, une collection.

Qu'est-ce qu'une collection ? Les éditeurs, qui en sont prodigues, ont découvert que cette formule était le plus souvent rentable : cela est vrai surtout de livres dits difficiles qui « passent » plus facilement en collection qu'ils ne passeraient tout seuls.

La force de l'habitude, un format uniforme, parfois un prix intéressant ou encore la perspective idéologique d'une collection ou son caractère exhaustif (ou voulu tel, s'il s'agit d'ouvrages sur les connaissances humaines) sont autant d'appâts pour le lecteur.

Mais la collection, elle, peut être tout ou n'importe quoi.

« La littérature est miroir, et en même temps modèle : en me regardant, je me découvre, en me découvrant, je m'invente », écrit Bernard Pingaud dans sa préface au premier volume de la collection « Le Miroir » qu'il va diriger chez Corrêa. Et ce sont, tout simplement, ses miroirs, ses modèles que Pingaud cherchera à travers les ouvrages qu'il choisira pour « Le Miroir ».

Ses miroirs, c'est-à-dire ceux de tout le monde, explique Pingaud : « Car si j'étais un homme original ou unique, je ne pourrais pas diriger une telle collection. » Et il ajoute : « Pour vivre dans le même temps, il faut bien que nous découvrions dans les mêmes glaces notre commun visage. »

De quoi s'agit-il ? Le premier titre, « La Nuit », est le deuxième roman de Michèle Bernstein, qui nous avait donné, avec « Tous les chevaux du roi », un pastiche de Françoise Sagan. Son modèle, cette fois, c'est Robbe-Grillet, mais l'histoire qu'elle raconte est à peu près la même.

« Mais n'allez pas croire que « Le Miroir » sera une collection purement littéraire. Je la veux, avant tout, incohérente, précise Pingaud : cette incohérence fondamentale et fructueuse dans laquelle nous vivons. Toutes sortes de livres — vulgarisation scientifique, critique littéraire, etc. — y figureront, pourvu qu'ils soient des livres de recherche, des livres en mouvement. Pourvu qu'ils me concernent. » (1)

Collection donc originale parce que subjective, reflétant les préoccupations d'un homme et sa curiosité... fort étendue en ce qui concerne Bernard Pingaud.

Un modèle

Plus traditionnelle, parce que limitée à un seul sujet (textes sur le théâtre), la collection « Pratique du Théâtre », dirigée par André Veinstein, sera inaugurée prochainement chez Gallimard avec « Notes et contrenotes », d'Eugène Ionesco (2).

Curieux hasard : je tombe, en feuilletant ces « Notes », sur le thème cher à Pingaud : « Toute action dramatique est un modèle », écrit Ionesco.

Et ailleurs : « Pour découvrir le problème fondamental commun à tous les hommes, il faut que je me demande quel est mon problème fondamental. » Même démarche que chez Pingaud, même recherche de glaces et de visages communs. « L'œuvre de théâtre est un modèle, confirme Ionesco, à la fois inattendu et familier ; c'est un monde qu'on ne croyait pas connaître, ou qu'on connaissait sans le savoir. »

Cette image de nous-même qu'est la pièce n'est pourtant pas photographique : « C'est un modèle auquel la cérémonie donne son style, et une plus grande sincérité. » Sans cesse Ionesco revient à la « cérémonie » qui devrait être le théâtre : « Ce que je reproche au théâtre dit de « boulevard », c'est qu'il transpose insuffisamment la vie, qu'il reste à cheval entre le document et l'art.

« C'est dire qu'il n'a pas de style. Nous sommes tous plus ou moins prisonniers du réalisme d'Antoine. Moi, j'essaie d'y échapper. Brecht aussi qui, quoi qu'on en dise, n'est pas du tout un réaliste, mais un cérémonial, un formaliste.

« Ce qui ne veut pas dire qu'il soit contre le réel. Au contraire : la cérémonie, le rite, sont une « densification » du réel... Mais voilà que je défends Brecht ! Mais pour des raisons qui ne sont pas celles des autres. »

Les autres : allusion, sans doute, aux « brechtiens » qui exigent un théâtre « engagé ». Entre les « brechtiens » et Ionesco, le combat dure depuis dix ans. Les « Notes et contrenotes » nous en donnent quelques échantillons. C'est que Ionesco préconise un théâtre « dégagé ».

« C'est un peu comme le football ou le jeu d'échecs. Le fait que les gens y assistent ou y participent prouve bien la nécessité d'activités inutiles, gratuites. Dans ces jeux, il n'y a rien d'autre qu'un conflit, une opposition dynamique d'antagonismes. »

Un conflit entre qui et qui ? Ionesco ne répond pas d'emblée à cette question, mais lorsque je lui cite une phrase de « Notes et contre-notes », « l'univers est mon obstacle », il répond : « Evidemment, nous sommes tous en conflit avec l'univers. Un temps viendra où nous ne le serons plus, dit-on. Mais c'est là une utopie qui ne m'appartient pas. »

Autre collection « objective » — puisqu'elle réunira plusieurs échantillons d'un même genre, fixé à l'avance — la série « Les plus belles lettres de... » vient d'être lancée avec les épîtres de Voltaire, choisies et présentées par Marcel Jouhandeau. « J'ai toujours été attiré par ce qui m'est contraire, explique Jouhandeau ; et si j'ai connu Voltaire, c'est par Pascal, dont il était tout l'opposé, et dont il a dit beaucoup de mal. »

Le hasard veut que le thème du miroir se retrouve dans les rapports Jouhandeau-Voltaire, mais à rebours : ce qui fascine Jouhandeau, ce n'est pas son image mais l'inverse.

Un pudique

« Mais j'avoue, continue Jouhandeau, que mes aventures avec Voltaire ont bien mal commencé.

« On m'a donné, lorsque j'avais neuf ans, des lettres de Voltaire. Je n'y ai lu d'abord qu'une phrase : « Ce gros cochon de Mme Denis (sa nièce) dort au soleil », et cette phrase m'a dégoûté. A vingt ans, je passai quai Voltaire avec un Sulpicien qui voulait me voir entrer dans les ordres.

« Il y avait, à cette époque, une statue de Voltaire sur ce quai : Voltaire debout, penché sur sa canne, qui semblait contempler la scène grotesque qui se déroulait à ses pieds. Au moment où je passai, je l'ai entendu éclater de rire... Ce rire m'a hanté. Je ne suis jamais entré dans les ordres, et ni moi ni Dieu nous n'y avons beaucoup perdu. »

Depuis, Jouhandeau a lu, d'un bout à l'autre, la correspondance, qui est énorme : « ...et je n'y ai trouvé qu'une lettre obscène (qui ne figure d'ailleurs pas dans le présent recueil). C'était un pudique, ce Voltaire. Et s'il n'était pas bon, il avait des bontés.

« S'il aimait la société, il aimait aussi la solitude, et ne craignait pas la mort. Et s'il n'était pas catholique, il était religieux : il n'a jamais séparé son être de l'Etre, jamais cessé de croire en Dieu et en un monde cohérent. »

Ces traits, parmi bien d'autres, ont fini par rendre Voltaire infiniment sympathique à Marcel Jouhandeau : « J'ai beaucoup de respect pour Pascal, confesse-t-il, mais j'aimerais mieux vivre avec Voltaire. » (3)

ANNE GUERIN.

(1) Nombre de ces textes ont déjà paru dans des revues, etc. D'autres sont inédits. Prochain titre : « Problèmes du Théâtre », par Friedrich Dürrenmatt. Des textes de metteurs en scène et de décorateurs sont également prévus.

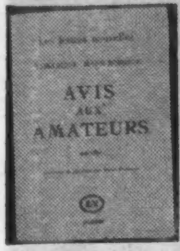
(2) A paraître dans la même collection : un étude sur Robbe-Grillet par le professeur américain Bruce Morissette, et un ouvrage sur le baroque, de Mario Praz.

(3) A paraître dans la même collection : « Les plus belles lettres de Baudelaire », présentées par Michel Butor ; du marquis de Sade, par Jean Paulhan ; de Diderot, par Dominique Aury ; de Gérard de Nerval, par Yves Bonnefoy, etc.

LU

Neuf nouvelles, poèmes de l'étrange.

« Avis aux amateurs »
par Elisabeth Mann-Borgese.



CET « Avis aux amateurs », c'est une annonce qu'un homme fait passer dans un journal : lui, un homme, de chair et de sang, « outillage à peu près imbattable », ose proposer ses services dans un monde où règnent les machines, cerveaux électroniques et machines à laver, un monde où la concurrence avec les machines est « malaisée » (1). Malaisée : c'est, en effet, un monde du malaise, de l'insolite et de l'étrange, au-delà même de l'absurde, que nous décrivent, nous présentent ou, plutôt, nous donnent à deviner, à pressentir, ces neuf nouvelles d'Elisabeth Mann-Borgese.

On ne criera pas à Kafka, à Bradbury plutôt, à Lovecraft, à Poe, à toute cette tradition de l'étrange et du fantastique, de l'insolite, qui, depuis plus d'un siècle et aujourd'hui encore, donne quelques-unes des plus belles œuvres, des plus parlantes aussi, de la littérature américaine.

Et le plus souvent dans des genres marginaux, un peu en dehors de la grande littérature : la science-fiction, avec Bradbury, Lovecraft, Van Vogt, ou encore des genres dits mineurs : à preuve ces nouvelles, cet « Avis aux amateurs ».

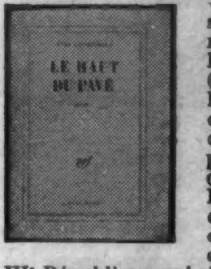
Si ce n'était crainte de déflorer le charme que le lecteur y trouvera, la soudaineté, l'imprévu, la surprise, la poésie même, on souhaiterait ici raconter ces nouvelles, ou voudrait les narrer, les redire, les faire siennes, par un long récit à des enfants-adultes. C'est l'histoire presque œdipienne de celui dont l'enfant nouveau-né a le même regard que l'homme qu'il avait tué... C'est « Le Poisson immortel », nouvelle version de « L'Homme à l'oreille cassée » de notre enfance, mais auquel le poids du destin, du « fatum », donne une autre tonalité, une signification neuve... C'est aussi « La Complainte des jumeaux » qui vient nous rappeler que certains peuples primitifs immolent les jumeaux dès leur naissance... C'est une suite de séquence où l'absurde, avec le destin, joue un jeu fait de poésie et d'étrange.

Elisabeth Mann-Borgese est la fille de Thomas Mann : faudra-t-il donc admettre que, contrairement au dicton, les enfants de grands hommes font plus que de bons biographes : de bons écrivains ? Ce livre en serait l'éclatante preuve, après lequel il ne reste plus qu'à répéter : « Avis aux amateurs », lisez ces poèmes de l'étrange !

(1) « Les Lettres Nouvelles », Julliard. 186 pages, 9,60 NF.

Citations et amis retrouvés.

« Le Haut du pavé »,
par Yves Grosrichard.



YVES GROSRICHARD consacre son troisième roman, « Le Haut du pavé » (2), à nous faire le récit d'une ascension sociale, d'une carrière et, plus précisément, d'un carriérisme. La scène se joue de la fin du Second Empire à ces années de la IIIᵉ République qui s'achèvent avec la guerre de 14-18. Le héros, Georges Berthon, esprit brillant mais arriviste, sacrifiera ou plutôt perdra deux amours, deux femmes si différentes, Mira et Jeanne, mais qui l'aiment également, pour gravir ce haut du pavé qui donne son titre au roman.

L'époque est aux scandales littéraires : « Les Fleurs du Mal », « Madame Bovary », et Georges commet un recueil de poèmes « obscènes », « Les Furies », qui le conduisent en prison — une prison bien douce — mais lui attirent aussi ce peu de notoriété nécessaire à qui veut connaître la gloire. Désormais, Georges publiera des ouvrages plus honorables, il sera écrivain national, il entrera à l'Académie.

Un mariage avec une femme trop jeune — mariage manqué, faux mariage — le laissera seul, plus isolé qu'avant, avec ses souvenirs d'amours manquées, d'amours perdues. Au terme du roman, la Grande Guerre terminée, on le retrouve penché sur la dépouille de son fils, le fils qu'il a eu de Mira, le seul qu'il ait aimé, tué sur le front. Il bruine et le vieillard, académicien et gloire nationale, demeure seul avec ses morts, avec sa solitude.

Œuvre de moraliste autant que roman, « Le Haut du pavé », on le voit, renferme beaucoup de choses déjà lues ou, plutôt, déjà sues. C'est, si l'on veut, un livre fait de citations — au sens où les musiciens de jazz font des citations. Mais c'est là, sans doute, son charme : dans cet aspect romance ou rengaine, dans ce sentimentalisme fin-de-siècle.

L'étudiant Georges amoureux de la lingère Mira, c'est certainement un des thèmes-rois, un des poncifs de la littérature romantique (et populaire) du XIXᵉ siècle ; l'ascension de l'écrivain, de la bohème à l'honorabilité et à l'Académie, ascension typique de la société bourgeoise, ne nous est pas moins familière : mais l'ensemble fait de ce roman, sorte de grand feuilleton (et « Les Mystères de Paris » ou « Le Père Goriot » ont été aussi des feuilletons), une espèce de livre des amis retrouvés.

Il y a là — pour reprendre une autre comparaison avec le jazz — un climat de « revival », qui fait de ce livre une sorte de « temps retrouvé », mais retrouvé pour le lecteur. Avec « Le Haut du pavé », Yves Grosrichard n'a pas seulement écrit un roman historique, une reconstitution, il a écrit un roman tout court : un vrai roman.

R. P.

L'amour sans désemparer.

« Les Dentelles de la guerre »
par Jean Dubacq

EVOQUER le nom de Radiguet est peut-être injuste pour Jean Dubacq. Car certains sujets peuvent être traités par bien des auteurs, de bien des façons et pour bien des publics.

Mais que le jeune héros ne connaisse de la guerre que ses dentelles, comme certain adolescent qui avait le « Diable au corps », et nous voilà irrésistiblement amené à faire des comparaisons.

Bien sûr, sa Marité est une jeune femme facile ; bien sûr, cette guerre-ci ne ressemblait que fort peu à l'autre et les tranchées y furent remplacées par les barbelés des camps de prisonniers ; bien sûr, les fleurs s'étaient fanées depuis longtemps au bout des fusils.

Peu importe. Jean Dubacq, même s'il n'a subi aucune influence directe, souffre parfois de la comparaison. C'est dommage, car il n'est jamais sans mérite, de la part d'un auteur, d'approfondir durant plus de 200 pages une seule liaison, et de dépouiller une seule femme de ses mystères.

C'est ce qui arrive au narrateur des « Dentelles de la guerre » (3) qui, réfractaire au service du travail en Allemagne, se cache chez une vieille tante et profite de ses loisirs forcés pour faire l'amour sans désemparer, pendant tout le conflit, avec une accorte voisine de palier.

Ce livre apporte la preuve de la finesse de l'auteur ; mais il faut attendre son prochain roman avant de pouvoir juger de son avenir.

(2) Gallimard, 316 pages, 12 NF.
(3) Grasset, 224 pages, 8,40 NF.

TOUT BALZAC ENFIN POUR TOUS

BALZAC COMPLET

AU CLUB FRANÇAIS

16 VOLUMES - PRÈS DE 25.000 PAGES

15 NF PAR MOIS, PRIX SPÉCIAL DE SOUSCRIPTION

Une édition splendide, hors commerce, sous reliure pleine peau véritable, grain CAP, gravée à l'or fin. Impression sur papier bible indien. Frontispices inédits de Rodin. Nombreuses gravures sur bois de Daumier, Bertall, Johannot, Monnier, Meissonier, Staal, Gavarni, Doré, Lampsonius.

Profitez de ces conditions exceptionnelles

Cette monumentale édition des œuvres complètes de Balzac consacrée par la critique unanime comme la mieux établie et la seule qui fasse véritablement autorité était épuisée depuis plus de 3 ans. Mise aujourd'hui en réimpression, elle est réservée aux souscripteurs. Mais le système de publication bimestrielle et de versements échelonnés (15 NF seulement par mois) proposé par le Club Français vous permet de saisir cette occasion inespérée : posséder au prix spécial de souscription cette collection incomparable à tirage limité. Le " tout Balzac " sera la gloire de votre bibliothèque et prendra avec les années une valeur inestimable. Hâtez-vous, le tirage est limité !

Ce qu'est le " tout Balzac " du Club Français du Livre :

Pour la première fois les œuvres sont classées selon la chronologie des événements. Ce classement, établi pour nous par les plus éminents balzaciens, est conforme au vœu de Balzac lui-même. Il se voulait " historien de son temps ". Son but était de composer un vaste tableau de la Société Française de la fin de l'Empire à la Monarchie de Juillet. Grâce à l'ordre nouveau adopté, la Comédie Humaine apparaît enfin dans son plein sens. Et la lecture devient plus passionnante encore, plus vrai, ce monde balzacien, dans lequel nous pénétrons.
Commentaires et études des grands écrivains d'aujourd'hui accompagnent chaque roman. De nombreux inédits enrichissent l'édition qui tient compte du dernier état des travaux critiques modernes.
C'est là vraiment le " Balzac total " du XXᵉ siècle, le définitif... et l'unique !

Documentation gratuite

Découpez ou recopiez ce bon et envoyez-le au Club Français, 8, r. de la Paix - Paris 2ᵉ, qui vous fera parvenir sans engagement et sans frais une documentation illustrée complète sur cette édition monumentale.

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE 8, RUE DE LA PAIX, PARIS 2ᵉ

BON 8.89

Messieurs, Veuillez m'envoyer sans engagement et sans frais une documentation complète sur votre nouvelle édition de Balzac en 16 volumes.

NOM ________ Prénom ________

N° ________ Rue ________

Localité ________ Département ________

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE - 8, RUE DE LA PAIX - PARIS 2ᵉ

PAS POUR PRIX

« Le Sang du Ciel » par Piotr Rawicz

Un livre « insupportable » mais qui ne se laissera pas, en tout cas, oublier.

ON est en train de lire des romans pour les prix, installé dans un doux ronronnement, et on tombe sur un livre comme « Le Sang du Ciel » (1), bizarre, baroque, pathétique et tonitruant, insupportable comme un cri longuement modulé, le genre de livres qui remuent parce qu'ils cultivent ouvertement l'excès et passent les frontières du bon goût. A preuve : l'auteur l'avait intitulé « La Queue, ou l'art de comparer » (qui sert de titre à la première partie), et regrette que l'éditeur lui ait imposé ce « Sang du Ciel », ambigu peut-être mais de meilleure compagnie.

Il est, cet auteur, Ukrainien. Il vit à Paris depuis 1947, comme correspondant de journaux étrangers, et il a écrit ce roman directement en français. La notice qui le présente n'ajoute pas qu'il est Juif, ce qu'on devine en lisant son ouvrage et qui revêt une certaine importance.

En effet, son narrateur est un rescapé des ghettos de l'Est et ce qu'il nous conte c'est une fois encore, une fois de plus, l'anéantissement systématique et bureaucratisé de centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants par les troupes allemandes pendant l'occupation de ces pays.

Combien de morts-vivants se pressent ainsi parmi nous ?

On comprend que le lecteur français commence à être blasé de ces histoires et de ces descriptions du genre épouvantable, mais quand des portions d'humanité (et je ne pense pas seulement aux Juifs) ne sont pas encore blasées, elles, du malheur, de l'humiliation et de la mort qu'on leur inflige, je ne trouve ni courageux ni intelligent de se fourrer la tête dans le sable.

Au surplus, si, ici, un homme parle qui s'appelle Boris et qui se confond probablement maintes fois avec celui qui tient la plume, il existe également un auteur — non un témoin comptable et un statisticien — et qui a voulu faire œuvre d'art. Au point de déclarer — mais c'est là une naïveté de sa part et il n'en est pas chiche : « Ce livre n'est pas un document historique... toute référence à une époque, un territoire ou une ethnie déterminés est fortuite. »

L'Apocalypse est là

On n'en croit rien, bien entendu, bien qu'il faille prendre garde à la phrase qui suit et qui, elle, se révèle plus juste : « Les événements relatés pourraient surgir en tout lieu et en tout temps dans l'âme de n'importe quel homme, planète, minéral... » Pour ce qui est de plantes et de minéraux, nous n'en savons rien, n'ayant pas attaché une attention suffisante à leurs comportements ; pour ce qui est des hommes, de l'homme français par exemple, sous ses aspects militaire, policier et colonialiste, nous savons déjà à quoi nous en tenir.

Cette volonté d'art se marque non seulement par le désir de sortir de l'historique, de donner au particulier des résonances générales et à l'événement une valeur exemplaire, mais aussi par une tentative de synthèse qui, en laissant au récit toute sa saveur et toute son horreur, le sublimise et le transpose. La condition des Juifs de l'Est pendant l'occupation allemande devient, bien entendu, un avatar parmi d'autres dans la destinée millénaire d'une communauté marquée du sceau de Dieu et qui trouve dans les malheurs mêmes dont elle est accablée les preuves d'une grâce singulière.

De manière plus vaste : la condition de toute humanité à qui il suffit de montrer sa faiblesse et sa peur pour exciter la haine métaphysique de ses ennemis. Il semblerait que plus la victime se veut victime, plus le bourreau raffine dans le sadisme et la cruauté, libère les forces mauvaises dont il est animé et dont on est bien obligé de penser qu'elles appartiennent à l'espèce. En tous lieux et circonstances, la révolte est plus saine et risque d'être efficace.

« Le Sang du Ciel » se marque surtout par un ton et un style qu'on n'est point accoutumé de rencontrer en nos contrées. Le ton de Jérémie ou d'Ezéchiel, mais plus pressant encore, car l'Apocalypse annoncée n'est pas pour demain : elle est là sous nos yeux et nous la vivons.

Un conte de sorcières

Moins solennel, car aucun Dieu n'inspire ici le Prophète, plus près en l'occurrence du clochard, du vagabond, du nomade sans feu ni lieu, courant de l'un à l'autre de ses abris provisoires. Un peu trivial même quand les élans poétiques sont brisés par la rencontre du sordide, de la méchanceté et retombent en sarcasmes, en remarques ironiques, en paradoxes désespérés. Ce ton passe par toutes les hauteurs de la gamme et il est composite : récit qui descend parfois jusqu'à l'anecdote, réflexions, envolées lyriques souvent concrétisées par des poèmes en vers (pas très fameux d'ailleurs), coups de sonde métaphysiques. On est sacrément secoué et cette voix qui tantôt susurre, tantôt hurle, tantôt décrit et rapporte, tantôt ricane, ou bien porte sur les nerfs ou bien envoûte. Elle voudrait être une voix de baladin ou de marchand à la sauvette. Elle est peut-être la simple pudeur d'un homme.

Car ce qu'il a à dire, rien ne peut l'exprimer, pas même la littérature maniée par le génie. Exactions, tortures, fusillades en masse, pendaisons, famine, typhus, cadavres, autant de vocables sous lesquels on voit se dessiner des réalités, l'imagination se porte jusque-là, mais quelle expression peut rendre compte de ce fait très simple : un nazi faisant sauter d'un coup de canif les yeux bleus d'une adorable fillette, pour rien, pour le plaisir ? Un autre coupant avec sa baïonnette la langue d'un enfant de douze ans ? Et tant et tant d'horreurs qui, vraiment n'ont pas de nom. Le langage recule, la littérature déclare forfait. Il n'est plus besoin, ici, que d'un long hurlement à la Beckett.

L'homme qui raconte tout cela s'en est tiré. Pas tout à fait à son honneur, mais qui l'en blâmerait ? Cela nous permet de nous intéresser à ses aventures, à ses peurs, à ses réflexions sur les autres et sur la vie, à ses amours, à ses fuites, à ses ruses et ses roueries puisque à la fin du compte il roule l'ennemi, se montre plus malin que lui, échappe à sa haine tenace et mortelle. Cela semble incroyable : presque un conte de fées — ou de sorcières.

Aujourd'hui, puisqu'il s'agit d'une fiction, le narrateur promène ses guêtres dans les cafés de Montparnasse. La vie lui paraît vide. « Le temps présent, le temps présent — il est là comme une masse de viande desséchée par le mauvais soleil. Elle ne pourrit même plus. Elle n'exhale plus de puanteur, cette masse morte. C'est une substance vermoulue qui pompe nos sèves, mais qui reste sèche. Elle abrège nos vies sans pour autant cesser d'être morte et muette elle-même. Une illusion... Paris l'est aussi avec son grouillement... » Etc. Combien de morts-vivants se pressent ainsi parmi nous ?

Piotr Rawicz. Un nom difficile à prononcer. Je propose qu'on ne l'oublie pas. Son livre « insupportable » (oui, mais on voit maintenant dans quel sens) ne se laissera, en tout cas, pas oublier.

MAURICE NADEAU.

(1) Ed. Gallimard, 284 p., 12 NF.

JULLIARD

Constantin Simonov

LES VIVANTS et les MORTS

Roman traduit du russe par René HUNTZBUCLER et Andrée ROBEL

Juin 1941 : les troupes hitlériennes envahissent par surprise la Russie. C'est l'affolement, la déroute, le drame. Puis, la résistance s'organise, la contre-offensive de l'Armée Rouge est impitoyable et les Allemands battent en retraite au cours de l'hiver 1942. Un personnage, le commissaire Sintsov, héros de ce livre, incarne le destin exceptionnel de tout un peuple. Constantin Simonov continue la tradition des romanciers russes et il semble qu'ils aient un génie particulier pour faire parler le peuple, décrire les scènes de bataille et pour laisser se dégager d'elles-mêmes les émotions contradictoires nées de la vie quotidienne. LES VIVANTS ET LES MORTS est un grand et puissant récit dont les péripéties et l'intensité nous laissent pantelants.

1 vol. 18 NF.

ROGER RUDIGOZ

Claire Solassier

Après LE DRAGON SOLASSIER et SOLASSIER L'ANAR, Roger Rudigoz nous propose de suivre les aventures de la petite fille du Dragon Solassier, Claire. Intrépide, Claire Solassier est surnommée l'Amazone de la Commune. Parallèlement aux dangers de la guerre de 1870, elle doit faire face à des dangers non moins graves : ceux du cœur. Un roman riche en péripéties de toutes sortes et merveilleusement animé.

1 vol. 9,90 NF.

José Martinez

ARKEN

ou la vie antérieure

Le roman de la Légion

VLADIMIR POZNER

publie un roman

le lever du rideau

TAKIS

estafilades

AVIS AUX AMATEURS

les lettres nouvelles 17

ELISABETH MANN-BORGESE

« La richesse de son écriture et l'ingéniosité de ses constructions la rendent tout à fait digne du nom qu'elle porte... Sur des données insolites, Elisabeth Mann-Borgèse construit des nouvelles non seulement passionnantes, mais riches de sens et sainement inquiétantes. »

« France-Observateur. »
Jacques BRENNER

1 vol. 9,60 NF

BRUMAIRE

BRUMAIRE

Un putsch réussi

jean verdun

1 vol. 12 NF

LA BEAUTÉ EN 80 MINUTES !

TOUT a commencé comme ça...

Une amie, une de ces femmes éblouissantes, sûres de leur beauté et de leur élégance, avait enfin consenti à livrer son secret à Francine.

Une formule nouvelle, pratique, exigeant peu de temps et encore moins de dépenses... Le Club de Beauté.

12 h. 40 Une belle vitrine à deux pas de l'Opéra, dans un de ces quartiers de Paris où l'élégance et la beauté vont de pair.

12 h. 41 Dès le premier pas, Francine se sent accueillie, l'esthéticienne-conseil qui la reçoit cache sous un aimable sourire un œil exercé qui ne peut s'empêcher de faire un diagnostic préalable.

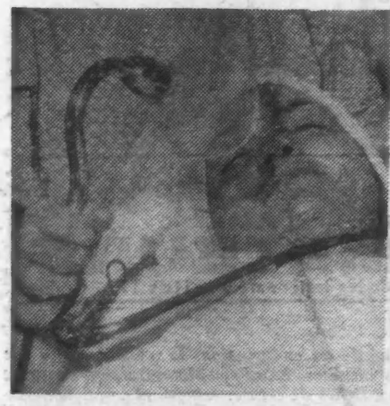
12 h. 50 Quelques questions permettent l'établissement d'une fiche individuelle de beauté ; chaque adhérente du Club a la sienne. Tout y est porté. Une adhérente du Club peut, si c'est nécessaire, demander des conseils par téléphone ou par lettre. Il y sera répondu selon sa fiche d'une façon très individuelle.

12 h. 55 Mais un examen, pour exercé qu'il soit, ne suffit jamais ; pour conseiller utilement, il faut entrer dans le détail. Le fluoscope est un appareil à travers lequel chaque peau dévoile sa vérité. Cette vérité n'est pas toujours perceptible à l'œil nu, mais sous cette loupe, la moindre trace d'acné, de couperose, s'amplifie. Il va falloir soigner, mais avec certitude.

13 h. Il faut pousser plus loin encore, la qualité d'une peau dépend de son P H et celui-ci n'est pas le même sur le front que sur les joues. Le P H mètre mesure ces différences ; ses indcations sont précises et indispensables.

13 h. 05 Munie des précieux renseignements, l'esthéticienne-conseil a parfait son ordonnance beauté. Il ne reste plus qu'à se rendre aux cabines en compagnie de l'esthéticienne traitante. Il importe d'abord de nettoyer la peau pour la rendre plus apte à révéler ses secrets. Un premier massage suivi de quelques applications test permet de prévoir à coup sûr le résultat final.

13 h. 10 L'esthéticienne traitante prévient alors l'esthéticienne-conseil des résultats des premiers tests appliqués. La peau réagit comme prévu, tout va bien. La beauté de Francine est en bonnes mains.



13 h. 20 Parfois, une cure d'oxygénation est nécessaire. Quelle détente : en même temps que la peau, c'est le corps tout entier qui se purifie. Une douce sensation de jeunesse envahit Francine.

13 h. 30 Puis commence le traitement du visage proprement dit, pulvérisation, masque, peeling, etc., tous ces traitements particulièrement efficaces, et qu'il ne faut jamais employer sans examens préalables, sont appliqués au Club de Beauté avec certitude, sur une peau bien préparée et que l'on connaît parfaitement.

13 h. 50 Ce visage détendu, cette peau soignée, ce teint éblouissant, il faut en rehausser l'éclat. C'est le temps du maquillage. De précieux conseils sont donnés à Francine qui lui permettront de recréer chez elle l'harmonie propre à son visage.

14 h. Sûre d'elle, rayonnante, Francine sait mantenant ce que voulait dire Stendhal quand il écrivait : « La beauté est une promesse de bonheur. »

CETTE HISTOIRE...

c'est celle des dizaines de femmes qui viennent chaque jour au 39, rue Saint-Augustin, au Club de Beauté. Ce sera peut-être la vôtre demain, Madame.

QUANT AUX PRIX...

ils sont ridiculement faibles. Le Club de Beauté est une formule nouvelle : « Parfumerie-Conseil ». Vous achetez au Club vos produits de beauté aux prix classiques ; vous devenez adhérente du Club, ce qui vous donne droit à des séances de traitement dont le prix est de 15 NF, ou 11,50 NF par abonnement.

Le Club de Beauté sélectionne les plus grandes marques (Stendhal, Harriet Hubbard Ayer, Elizabeth Arden et Helena Rubinstein). Vous bénéficiez donc du meilleur choix et en plus, vous avez la certitude, grâce à votre fiche personnelle, de n'acheter que les produits qui correspondent à votre cas.

● *Le « Club de Beauté » est le seul autorisé à utiliser le terme « Parfumerie-Conseil ».*

SI VOUS HABITEZ LA PROVINCE,

le Club de Beauté peut également s'occuper de vous. Demandez-lui de vous faire parvenir son dossier « étude de beauté » : vous le remplirez soigneusement. Vous serez conseillée très efficacement.

Comme vous le voyez, Madame, être belle, c'est un plaisir que vous n'avez plus le droit de vous refuser, ni de refuser aux autres.

Le CLUB DE BEAUTÉ, 39, rue Saint-Augustin, Paris (2e), est ouvert sans interruption de 10 h. 30 à 19 h. 30.

Il est conseillé de prendre rendez-vous (OPERA 22-66).

Cette page spéciale d'annonces est présentée par : PROMOTECHNIC.

MADAME EXPRESS

● ENQUÊTE
La crise du scoutisme *(page 38)*

● SANTÉ
Le danger des radiations *(page 44)*

● CUISINE
Un repas par – 18° *(page 48)*

Cette semaine Mme Express a :

● ***noté*** pour les parents parisiens embarrassés par les prochaines petites vacances de Toussaint (du 1er au 5 novembre), trois solutions intéressantes :

— un long week-end à la campagne : l'association « Jeunesse et Avenir » peut recevoir une quarantaine d'enfants dans la « maison de week-ends » qu'elle vient d'ouvrir à Brunoy (Seine-et-Oise). Le confort est encore rudimentaire, mais la maison chauffée et le grand parc très agréable. Prix : 8 NF par journée ou carnet à 50 NF donnant droit à sept journées, soit les cinq jours de vacances plus deux week-ends. Mme Express reparlera prochainement à ses lecteurs de la formule week-ends de cette Association. (Jeunesse et Avenir, 61, boulevard Ney, MON. 98-06.)

— un séjour au bord de la mer : un professeur du Lycée Henri-IV emmène un groupe de vingt garçons de neuf à treize ans à Fort-Mahon, près de Berck-Plage (Somme). Séjour du mardi 31 au soir au dimanche 5 novembre au soir. Tout compris : 95 NF. (M. Boucher, le soir, à GOB. 93-00.)

— trois jours de vacances à Paris : « Vacances studieuses » et le « Club anglais du Jeudi » prendront en charge les petits Parisiens de six à treize ans, le jeudi 2, le vendredi 3 et la matinée du samedi 4, pour une série d'activités variées : visite d'une imprimerie, de musées, du zoo de Jean Richard, séance de cirque, etc. Le tout pour 55 NF. (Vacances à Paris, 6, avenue Van-Dyck, CAR. 26-66.)

● ***apprécié*** un nouveau « slip-porte-bas ». En rilsan, il est facile à entretenir et plus souple qu'une classique gaine-culotte, mais réservé aux femmes minces. Jarretelles amovibles. Existe en blanc et noir. (Marque A.B.I., 14,75 NF, dans les grands magasins.)

● ***vu*** en Suède une nouveauté étonnante : des draps en papier, qui ressemblent à s'y méprendre à des draps de textile. Converti en fils assez fins pour pouvoir être tissés, le papier-tissu est actuellement à l'essai à l'hôpital d'enfants de Kyköping. Bon marché, cette literie est très résistante, mais elle ne se lave pas, elle se brûle après usage. Si l'expérience est concluante, l'emploi des draps de papier sera étendu aux hôpitaux d'adultes et simplifiera considérablement le travail hospitalier en supprimant blanchissage et désinfection.

● ***essayé*** pour faire des frites, la « friture départ à froid ». On dépose le panier de pommes de terre crues sur de la végétaline non fondue. On chauffe à feu vif. Les frites cuisent en même temps que le corps gras chauffe. Lorsqu'il atteint sa température d'ébullition (au bout d'un quart d'heure environ), le plat est prêt. Les frites ont paru à Mme Express un tout petit peu moins croustillantes que lorsqu'elles sont plongées dans l'huile bouillante, mais pas plus imbibées de corps gras, et de saveur tout à fait identique. Le gros avantage de ce procédé est évidemment la suppression de la fumée et de l'odeur de friture dans tout l'appartement. Selon certaines diététiciennes, il peut également être utilisé avec l'huile froide, mais nous n'avons pas essayé.

(Dambier.)

TRICOTS : noirs mais gais *(pages 39-41)*.

Técla
Perles de Culture
Joailliers
2, RUE DE LA PAIX OPÉ. 79-93

Une collection de 150 modèles
BRADLEY'S furs
Manteau de vison 9.950 nf
Demandez notre catalogue et commandez votre manteau par correspondance.
Envoi d'une toile pour essayage.
18, AV. DE L'OPÉRA

UNE SOLUTION AUER
résoudra
votre problème chauffage
Appelez DID. 21-43
14, rue de Lyon - PARIS (12e)
Renseignements précis, devis établis sans engagement, livraison immédiate, rendez-vous pris et tenus, installation complète par spécialistes, service après-vente assurant totalement les garanties
C'est la formule Express-Chauffage...
RADIATEURS AUER

ENQUÊTE

La seconde jeunesse des scouts

● *Le scoutisme veut troquer le chapeau de police contre le bulletin de vote.*

DEUX mille cinq cents enfants rassemblés en forêt de Sénart ont fêté, cette semaine, le 50e anniversaire des Eclaireurs de France. A cette occasion, Madame Express s'est posé une question : comment se porte le mouvement « scout » qui rassemble chaque jeudi, et presque chaque dimanche en France, près de 350.000 enfants ?

Pour le savoir, nous avons interrogé les responsables des principales branches françaises du scoutisme (1). Ils se sont montrés pessimistes pour le présent, mais optimistes pour l'avenir une fois surmontée la crise actuelle.

La porte étroite

Actuellement, cependant, beaucoup de mères de famille se plaignent de ne pouvoir inscrire leurs enfants dans une patrouille (2). Aussi, pour commencer, Madame Express a-t-elle voulu savoir pourquoi la porte du scoutisme était devenue une « porte étroite ».

Première constatation, le scoutisme traverse (comme l'enseignement et le logement) des années noires. Depuis cinq ou six ans, on assiste au confrontement des « classes » creuses (celles qui ont autour de 25 ans) et des classes « fortes » (celles des 10 à 16 ans). La conséquence est la même que dans l'enseignement : un cruel manque de cadres. Situation aggravée par la durée du service militaire, l'importance prise par les clubs de vacances, la variété des distractions qui sollicitent les jeunes d'aujourd'hui, et un certain renforcement de l'égoïsme. Un chef éclaireur, une cheftaine de louveteaux ne gagnent pas un centime, acceptent d'assumer des responsabilités certaines et de consacrer la plus grande partie de leurs loisirs à s'occuper des autres. Ce qui demande, sinon de l'héroïsme, du moins une foi certaine dans l'utilité du but poursuivi.

(Guerard.)

UN PROBLÈME : LES CADRES.
Un certain héroïsme.

La réserve donne

Aussi en attendant l'arrivée à l'âge voulu des classes nombreuses qui doivent fournir des cadres suffisants, le scoutisme doit-il faire « donner la réserve ». Une ancienne cheftaine, mariée et mère de famille, peut, si elle a des loisirs, aider une trop jeune cheftaine (l'âge normal de 21 ans a dû être abaissé à 18 ans); un père de famille de 25 à 35 ans conseillera utilement, et même déchargera en partie de ses obligations administratives un chef de troupe frais émoulu des stages de formation. Les Scouts de France ont ainsi fait appel à des adultes, anciens ou sympathisants, en leur demandant d'accepter des responsabilités pour trois ans au moins. Les mouvements confessionnels connaissent en effet une crise similaire, même si elle est moins marquée, grâce à l'aide efficace des aumôniers et des jeunes militants. Les mouvements laïques, eux, essayent de s'appuyer sur les cadres de l'enseignement. Le ministre actuel, Lucien Paye, est un ancien E.D.F. et les écoles normales d'instituteurs pourraient être des pépinières de chefs éclaireurs, mais il n'est pas question de faire du scoutisme une transposition de l'école. On essaye donc de recruter par relation, dans les usines, chez les voisins, pourvu que les gens « soient moralement bien ».

Trouver un toit

Mais il ne suffit pas de former des chefs pour créer de nouveaux groupes scouts, il faut aussi trouver un toit pour abriter les réunions des enfants. Un local, c'est 50 % de la vie d'une unité, disent les responsables. Hélas ! les caves et les greniers ne sont pas toujours l'idéal, même lorsqu'on les a trouvés. Pour préparer son avenir, le scoutisme investit autant qu'il peut en achetant ici ou là un appartement au rez-de-chaussée d'un grand ensemble de banlieue ou de province, en aménageant une péniche désaffectée. Des Eclaireuses ont construit elles-mêmes une petite mai-

(1) Il existe en France trois grands mouvements : les Eclaireurs de France (laïques), les Scouts et Guides de France (catholiques), la Fédération Française des Eclaireuses (une section neutre, une protestante et une israélite) et deux mouvements plus réduits : les Eclaireurs Unionistes (protestants), et les Eclaireurs Israélites.

(2) On appelle « patrouilles » les groupes de six à dix éclaireurs, les filles disent « clans » et les louveteaux « sizaines ». On peut trouver les adresses des groupes locaux auprès des sièges des mouvements : E.D.F., 66, Chaussée - d'Antin ; F.F.E., 6, rue Ampère ; Scouts et Guides de France, 10, rue de Dantzig ; Eclaireurs Unionistes, 21, rue de La Baume ; Eclaireurs Israélites, 27, avenue de Ségur.

LES FRANÇAISES NE SAVENT PAS FAIRE LEUR CUISINE

« Vous ne pouvez pas savoir à quel point les femmes sont ignorantes en matière de cuisine. »

Cette assertion me fait dresser les cheveux sur la tête, et mon sang de mère de famille et d'épouse attentive ne fait qu'un tour. Au nom de toutes les femmes françaises j'attaque :

— Si vous ne mangez pas bien chez vous, vous ne pouvez quand même pas généraliser ça à toutes les Françaises.

Mon interlocuteur, spécialiste d'agencement de cuisines chez Saint-Laurent, éclate de rire :

— Je parle de meubles et de conditions de travail, non de gastronomie. En tant que technicien j'affirme que la plupart de nos compatriotes exécutent leurs tâches ménagères dans des conditions déplorables. Souvent d'ailleurs c'est moins par manque de moyens que par défaut d'organisation. Les femmes croient qu'elles peuvent « inventer » leur cuisine, à condition de choisir des meubles et des appareils de bonne qualité et elles accumulent les petites erreurs qui font les grosses dépenses.

Je trouve cette généralisation excessive, et constate dans mon for intérieur que venant d'installer toute seule ma cuisine, elle n'est pas si mal que ça. Assez satisfaite de ma petite organisation, je fais part, à ce monsieur pessimiste de mon expérience personnelle :

— Bon, vous croyez avoir fait des économies, eh bien ! on va voir. Première question : avez-vous fait faire un plan de carrelage avant de poser les meubles du bas et le bloc-évier ?

— Non, et alors ?

— Alors ? Vous avez fait couvrir tout le sol et poser ensuite les meubles dessus. Résultat : des mètres de carrelage inutiles. Au prix actuel de la faïence et de la main-d'œuvre, la somme que vous avez ainsi dépensée vous aurait sans doute permis d'acheter un placard supplémentaire.

Ravissants tuyaux...

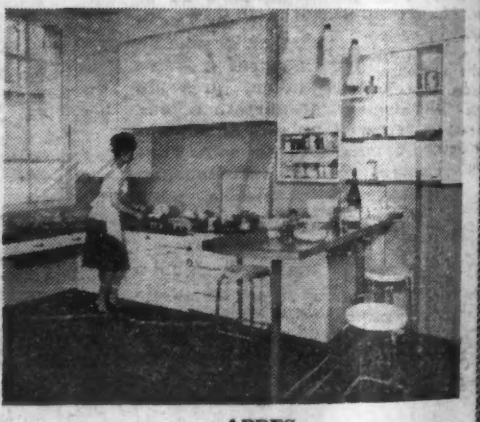
Je rougis, un peu confuse. C'est idiot de n'avoir pas pensé à cette histoire de carrelage. C'est vraiment de l'argent jeté par les fenêtres.

— Et les prises de courant ? Les avez-vous placées au bon endroit ? N'avez-vous pas été obligée de faire revenir l'électricien le jour où vous avez décidé de brancher un aérateur ?

Je commence à avoir des doutes, il est de mèche avec ma concierge pour savoir aussi bien ce qui se passe chez moi. Mais il continue son inquisition :

— Et la machine à laver ? Aviez-vous prévu la tuyauterie de la machine à laver, même si vous ne l'avez pas installée toute de suite ? Ou bien avez-vous maintenant de ravissants tuyaux dans votre cuisine pour le raccord de l'eau. Ravissants tuyaux qui ne sont sans doute même pas peints comme les murs car on ne déplace pas un peintre pour faire un si petit raccord, sans compter les frais de plombier supplémentaires.

AVANT



APRES

Vous ne pouvez pas inventer votre petite cuisine.

Je m'avoue vaincue, je rends les armes, et je murmure timidement :

— Comment savez-vous tout ça ?

— Parce que j'ai visité des centaines de cuisines avant de bien connaître mon métier. On retrouve partout ce genre d'erreurs.

— Mais comment les éviter ?

— En vous adressant à un spécialiste.

— Mais ça n'existe pas. Les décorateurs en général ne se passionnent pas pour cette pièce dite fonctionnelle !

— C'est bien pour remédier à cet état de choses que nous avons chez Saint-Laurent formé des installateurs-conseils et créé notre service Décor-Conseil, unique en France.

Je dois dire que j'ai été très intéressée par ce système. Le voici résumé (car notre conversation a duré plus d'une heure).

Pas de miracle

Saint-Laurent, sur simple demande à son siège, 149, avenue de Wagram (CAR. 87-71), envoie à domicile un spécialiste qui prend les dimensions exactes de la cuisine à installer. Le Service Décor-Conseil établit alors un plan détaillé des travaux et des meubles Saint-Laurent nécessaires en tenant compte de la disposition de la pièce, des appareils existants (la plupart des gens possèdent déjà cuisinière et réfrigérateur) et des besoins de la famille (veut-on prendre ses repas dans la cuisine ? Faut-il y laver le linge ? Combien de personnes vivent dans l'appartement ? etc.)

Si le projet est accepté, Saint-Laurent se charge de la coordination des travaux. Mais le client choisit lui-même ses entrepreneurs s'il le désire. Simplement, si un devis de plombier ou d'électricien semble trop élevé à Saint-Laurent, il se permet de suggérer un entrepreneur moins cher. Le client est donc sûr de bénéficier des meilleures conditions.

Une fois les travaux terminés, Saint-Laurent pose les meubles, mais il ne demande que le prix de ceux-ci, aucun supplément n'est compté pour les conseils et la surveillance du chantier.

Moi, je ne crois pas aux miracles.

Sceptique (et sournoise) j'ai demandé :

— Quel est votre intérêt d'assurer les services d'un décorateur sans vous faire payer ?

— Tout d'abord, ce'st très simple : de vendre des meubles Saint-Laurent. Mais il y a autre chose : si les travaux préliminaires coûtent trop cher, les femmes économisent sur les meubles. On supprime plus facilement un placard qu'une tuyauterie indispensable. Alors en aidant nos clients à réaliser leur cuisine au meilleur prix, nous leur permettons de tirer le maximum de confort de la somme dont ils disposent. Et, il faut bien le constater, le confort, dans une cuisine, tient essentiellement à la diversité, à la qualité, et à l'ingéniosité des éléments de rangement.

Je suis peut-être influençable, mais, en fin de conversation, j'ai regretté d'avoir « inventé » toute seule ma petite cuisine et de ne m'être pas adressée au Service Décor-Conseil de Saint-Laurent. Pour le même prix j'aurais peut-être ce fameux placard de plus qui me manque pour mettre mes provisions.

(COMMUNIQUE.)

(Bataillon.)

UNE RÉVOLUTION : LA COÉDUCATION.
Un certain romantisme.

son près de Paris, des Guides relèvent les ruines d'un village abandonné en Haute-Provence pour en faire un centre de vacances, car le problème des installations fixes en plein air est l'un des plus importants pour l'avenir du scoutisme.

Offrir aux jeunes une formation physique et morale par l'intermédiaire de la nature, cela a toujours été, et cela reste, le sens profond du scoutisme. Le développement actuel du camping (que les scouts étaient à peu près seuls à pratiquer avant-guerre) montre bien que la méthode n'est en rien dépassée. Au contraire, dans sa forme élémentaire, elle correspond parfaitement à l'esprit de bande si florissant chez les jeunes de notre époque.

Evoluer avec son temps

On a beaucoup raillé en effet les côtés un peu militaires du scoutisme et nous avons posé aux responsables la question de confiance :

— La méthode scoute, dont le fondateur, Lord Baden-Powell, aurait aujourd'hui 104 ans, a-t-elle su évoluer avec son temps ?

— Sans aucun doute. Il y a longtemps que le scoutisme a abandonné les signes extérieurs les plus militaires : le chapeau de police, le bâton, la cape, les grosses chaussures pour les filles font figure de reliques. Mais il est impossible de renoncer à l'uniforme. Des essais ont été faits et on s'est aperçu que les jeunes se recréaient un uniforme à eux : ils portaient tous le même blue-jean, le même blouson. C'était plutôt moins bien.

Une école de démocratie

— Mais le scoutisme n'est pas seulement un uniforme, c'est aussi une formation morale ?

— C'est même dans ce domaine de la formation de la personnalité que le scoutisme a le plus évolué. Il vit en fait une seconde jeunesse. Alors qu'avant-guerre il attirait surtout les enfants de la bourgeoisie ou des classes moyennes, il s'est aujourd'hui nettement démocratisé. Mieux, il est en passe de devenir une « école de démocratie ».

Ce sont les E.D.F. qui, les premiers, essayèrent de se moderniser. Ils avaient plus de facilité à le faire, étant donné le caractère tout à fait laïque et indépendant du mouvement. Deux grandes « réformes » virent ainsi le jour :

● LA COÉDUCATION : les E.D.F. sont désormais un mouvement mixte pour les plus jeunes (louveteaux) et les aînés. Il existe des groupes de filles et de garçons séparés à l'âge le plus délicat (10 à 16 ans), mais certaines activités sont communes. Les E.D.F. se disent très satisfaits de l'expérience qui dure depuis douze ans, bien que les autres mouvements n'aient pas voulu suivre.

● L'AUTODIRECTION : chaque unité est une sorte de groupe indépendant, les enfants choisissant autant qu'il est possible eux-mêmes leurs chefs par le jeu de libres élections. Le responsable adulte n'est plus alors qu'un conseiller, presque e x t é r i e u r au groupe. Avantage de cette méthode : elle forme de futurs citoyens et permet d'élargir la vocation du scoutisme qui s'intéresse actuellement de très près aux autres formes de loisirs des jeunes : maisons de jeunes, camps de vacances, notamment.

Les E.D.F. viennent ainsi d'installer une maison de jeunes dans l'ancien octroi désaffecté de la Porte de La Villette, ils accueillent chaque année quelques milliers de jeunes ouvriers au camp de vacances de Saint-Jorioz, près d'Annecy, ils organisent des caravanes en Afrique et récupèrent dans certains groupes fondés spécialement bon nombre de gosses qui, autrement, traîneraient dans la rue.

Mais si les E.D.F. furent les premiers, ils ne sont plus les seuls à aller dans ce sens. La Fédération Française des Eclaireuses mène actuellement une très intéressante expérience dans les grands ensembles de la banlieue parisienne. Des « clans libres » ont été constitués. Ils se réunissent chez une mère de famille sympathisante qui s e r t a u s s i de conseillère et participent chaque année, dans les Alpes, à un grand rassemblement de tous les clans libres de France. Madame Express a visité l'un de ces clans libres à Bobigny ; elle a constaté que les petites filles qui en font partie savent enfin quoi faire de leurs jeudis, au lieu d'être rivées à la télévision.

Les Scouts et les Guides de France, bien que parfois freinés par certains éléments conservateurs, travaillent dans le même sens : garder au scoutisme son sens profond, la formation de la personnalité, mais renoncer peu à peu à un certain romantisme, et faire du mouvement ce qu'il a toujours rêvé d'être : une préparation à la vie et à ses responsabilités.

APRES L'ETE, PREPAREZ L'HIVER

MASK REVENESCENCE : hydratant, et rajeunissant. Efface toute trace de fatigue.

ASTRINGENT CREAM : Crème miracle, affine et tonifie l'épiderme, resserre les pores.
La seule crème astringente qui ne dessèche pas la peau.

2 NOUVEAUX ROUGES A LÈVRES :
Lugano : Rouge franc, ardent.
Batou : Rose intense.

Charles of the Ritz

PRIX

Vacances de neige

● *Si un enfant part pour la première fois, il faut prévoir un minimum de 350 NF.*

BEAUCOUP de parents, déjà, pensent aux vacances de neige des enfants. Celles-ci sont entrées dans les mœurs et tant mieux pour la santé des jeunes.

Mais quelles dépenses doit-on prévoir pour un enfant de 7 ou 8 ans, qui part pour la première fois, et dans quelles conditions ?

Madame Express a établi pour vous un budget moyen de vacances de neige :

L'équipement

Pour un enfant de 8 ans, qui n'a encore aucun équipement de ski, il faut prévoir, en plus de son trousseau courant :

	Pièce
● 1 fuseau imperméable ..	25 NF
● 1 anorak	30 NF
● 1 paire de chaussures ..	42 NF
● 1 paire de moufles	5 NF
● 1 paire de lunettes	3 NF
● 1 ou 2 collants	8 NF
	113 NF

Les skis se louent : de 30 à 40 NF.
Les chaussures également : 14 NF.

Nous signalons qu'au « Bivouac », 10, rue du Four (6e) et 226, rue La Fayette (10e), vous trouverez un équipement complet pour enfants de 4 à 14 ans, à un prix forfaitaire. Pour les 8 ans : Fuseau, anorak, chaussures, pull à col roulé, moufles ,lunettes : 98,20 NF. Henri Godde, 73, rue de la Victoire, propose également un équipement étudié par des spécialistes, à des prix raisonnables.

Le séjour

Nous l'avons envisagé sur 12 jours, pendant les vacances de Noël. Là, deux solutions : le séjour en groupe, organisé par des associations de jeunesse, et le home d'enfants. Pour les uns et les autres, les prix sont sensiblement identiques en France ou à l'étranger.

● FORMULE « SPORT » :

Les enfants sont envoyés dans des maisons, pas toujours confortables, couchent en dortoirs, n'ont souvent pas l'eau courante. C'est une solution « camps de vacances » réservée aux plus grands et déconseillée aux enfants délicats ou mal débrouillés.

→

Se parfumer

UN ART QUI S'APPREND
(suite)

Cinquième leçon. - Vous savez maintenant comment choisir un parfum WORTH. Mais vous ne connaissez peut-être pas encore l'art de l'utiliser.

Alors que vous pouviez (presque) employer votre Eau de Toilette comme une Eau de Cologne, avec... inconséquence, le parfum demande à être traité avec plus de discernement.

Vous allez avoir entre les mains non plus des « solutions » mais de véritables essences, fortement concentrées. Au contact de votre épiderme, elles vont se personnaliser, prendre une « senteur » plus chaude.

C'est alors que vous découvrirez de vous même, au bout de combien de temps cette « personnalisation » se réalise et à quel moment votre parfum atteint son apogée.

Vous pourrez ainsi déterminer à quelle fréquence vous devez vous parfumer.

Que vous ayez choisi *JE REVIENS, VERS TOI, DANS LA NUIT, REQUETE* ou *IMPRUDENCE*, chaque parfum WORTH, en acquérant à votre contact des nuances particulières, devient littéralement VOTRE parfum, unique au monde.

(A suivre.)

MOQUETTES - VOILAGES TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

Si vous désirez à titre absolument
GRATUIT
un Réfrigérateur « BENDIX »
CONSULTEZ POUR VOTRE LISTE DE CADEAUX DE MARIAGE
MARIN
29, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS-8e
Toutes marques de Porcelaine Cristal · Orfèvrerie

Si simple d'être belle...

Oui, si simple grâce à Contempera,
le maquillage complet et instantané,
le maquillage idéal qui donne à mon teint
ce nouveau "velouté-mat" si séduisant.

Grâce à Contempera
- et à Contempera seul -
je suis parfaitement maquillée en un instant.
Sûre de moi et de ma beauté...

'CONTEMPERA' de Revlon
La plus importante transformation jamais apportée au Maquillage.

Madame Express

JUSTICE

UN ESCROC RESPECTABLE

QUAND les humains trichent au jeu de la société, les tribunaux se chargent de leur en rappeler les règles. Mais souvent il y a maldonne, et les juges eux-mêmes hésitent à jeter la première pierre.

Nora Coste, assise, cette semaine, sur les bancs (ceux du public) de la 24e Chambre Correctionnelle, en a rapporté une curieuse histoire de trafic d'appartements et d'influences...

L'ACCUSE s'assoit en face du Président. B. est vraiment le type de l'homme respectable, celui qui fait lever les gens dans l'autobus pour permettre à la femme enceinte de s'asseoir. Il a une crinière de cheveux blancs neigeux, la voix forte, le geste mécanique.

M. Girard, petit, crispé, nerveux, l'accuse d'abus de confiance. M. Girard est un agent d'affaires parisien qui fait de la publicité pour vendre et acheter. A la suite d'une annonce insérée dans un journal, B. vient le voir. Chose rare, M. Girard, agent d'affaires, n'a pas d'appartement.

Une lettre de Juin

B. se présente comme un colonel en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, représentant du gouvernement marocain. B. dit qu'il cherche des locaux pour l'ambassade marocaine. Un hôtel particulier ferait bien l'affaire. Girard lui demande égoïstement : « Si l'affaire se faisait, est-ce que vous pourriez me loger ? — Mais oui, voyons, c'est chose faisable, l'ambassade en bas, la Maison du Maroc au premier, vous au-dessus...

— Moi, qu'est-ce que vous voulez, monsieur le Président, s'écrie Girard, il avait la Légion d'honneur, j'ai eu confiance !

B., « mandataire du gouvernement marocain », « Directeur de Cabinet de la Présidence du Maroc », répondait, chaque fois qu'une question lui paraissait épineuse : « Le gouvernement marocain a imposé des conditions particulières ».

Il montrait une lettre, signée du « chef des hautes études islamiques », annonçant qu'un chèque allait parvenir à B. La lettre disait « son accord complet pour la Maison du Maroc » et parlait « d'une délégation personnelle des fonds ». La lettre, le chèque étaient évidemment de B.

Il avait écrit au Maréchal Juin au sujet de la Maison du Maroc et le Maréchal avait répondu aimablement.

— Mais, c'est normal, dit le Président... Le Tribunal aussi, si vous lui aviez écrit, aurait répondu : « Je vous approuve ! » Quand on demande aux gens : « Vous êtes des nôtres ? » — « Bien sûr », répondent les gens.

M. Girard a avancé 600.000 francs au colonel B. et la partie civile demande évidemment la restitution des sommes versées, plus des dommages-intérêts...

— Pourquoi n'avez-vous pas restitué ?

— Je n'ai pas pu... Je peux rembourser M. Girard en disposant de mes retraites militaires trimestrielles...

— Vous êtes quoi ? Vous n'êtes pas colonel?

— Non. Lieutenant.

— Tout à l'heure, vous avez dit que l'on vous avait retiré votre Légion d'honneur en 41...

— Oui, les autorités allemandes...

— C'est faux. C'est en 1932 que vous l'aviez perdue d'après ce document. Vous avez encore menti !

Le soi-disant colonel à Légion d'honneur imaginaire élève la voix pour se défendre. Mais son avocat lui fait signe de se taire et commence une plaidoirie habile : « Je suis un peu ennuyé parce que mon client n'a pas restitué l'argent. S'il avait perdu l'argent emprunté, là, je vous aurais démontré que juridiquement le délit n'existe pas... Ce n'est pas parce que les 600.000 francs sont dus et que vous le savez, qu'il y a délit (moue du Président). M. B. n'est pas poursuivi pour escroquerie... Il est accusé d'avoir promis un appartement... Il n'y aurait rien eu sans l'annonce de M. Girard ».

Qui est B. ?

« Qui est B. ? B. n'est pas facile à défendre, je le reconnais. Il a eu des difficultés dans son passé, mais comme il y a eu amnistie, je n'ai pas à vous en entretenir. C'est un ancien officier français qui a servi la France au Maroc. Il fait état de nombreuses relations dans les milieux marocains, ce n'est pas de la mythomanie. Il n'est pas vrai qu'on peut avoir des lettres comme celle du Président Bétaille. B. a écrit un livre, le livre existe, c'est pour ça qu'il a eu des lettres du général Guyot, du maréchal Juin. Il est exact que l'ambassade cherche en France un hôtel, les agents d'affaires et B. pensent qu'ils pourraient en profiter... B. n'est pas un petit escroc qui va à domicile proposer des appartements, comme il y en a tant... Non, ce sont deux compères, dont l'un a roulé l'autre... »

NORA COSTE.

→

Les prix varient de 170 NF à 240 NF, inclus les frais de ski et le voyage de Paris à Paris.

● **FORMULE « CONFORT » :**

Un peu plus chère, elle offre plus d'avantages. Les enfants sont en dortoirs ou en chambre de trois à cinq. Les chalets ont le confort. Le forfait comprend le voyage et les frais de ski. Les prix varient entre 265 NF et 550 NF, selon le confort offert, l'ensoleillement, le nombre des enfants.

Le home

Deux catégories dans les maisons d'enfants :

● **GRAND LUXE :**

Presque toutes en Suisse, à Villars-de-Lans ou à Megève. Leur prix est de l'ordre de 20 à 25 NF par jour, soit, pour 12 jours, un minimum de 500 NF par enfant et au moins 100 NF de faux frais. Le voyage et les frais de ski ne sont pas compris. Il faut donc envisager l'accompagnement de l'enfant.

● **STYLE « FAMILLE » :**

Moins onéreux que les autres, ils présentent l'avantage d'une bonne surveillance (un surveillant pour cinq enfants). Ces homes sont généralement situés dans des petites stations.

Il faut compter environ 450 NF pour les vacances de Noël, tout compris. Ils n'assurent pas tous la prise en charge à Paris.

Attention ! Se renseigner soigneusement sur le style du home avant d'y envoyer ses enfants. Certains ont un caractère nettement « sanitaire » et font passer la sieste avant le ski, ce qui risque de décevoir les jeunes sportifs.

Madame Express se tient à la disposition de ses lecteurs qui désireraient des adresses de séjours.

Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes de réceptions de menus et de recettes.
Conseils gratuits de 10 h. à midi du lundi au vendredi inclus.
home/service
BAL 64-94

Madame, Monsieur
votre
PANTALON
sur mesures
VILLE
depuis 79 NF.
SKI
APRÈS-SKI
classique et fantaisie
chez
LE SPECIALISTE PANTALONNIER
DAVIS TAILLEUR PANTALONNIER

BORDÉ DE JAIS. (Dambier.)
Les nuits noires de Saint-Germain-des-Prés.

TRICOTS

Un noir gai

● *Comment fait-il pour ne plus être triste ?*

DÈS que la température baisse, les femmes ont envie de réenfiler un bon vieux chandail, et si possible un neuf. Comme il n'y a pas de révolution cette saison dans les formes, et que les fabricants proposent peu de nouveautés de textures, elles se sont toutes précipitées sur une couleur (qui n'en est pas une) : le noir. Le chandail noir fait une rentrée triomphale après dix ans d'éclipse.

Va-t-on retrouver les jours sombres et les nuits noires de la grande époque de Saint-Germain-des-Prés ? Sans doute pas : le noir, cette année, se porte gai. Comment fait-il pour ne plus être triste ?

L'uniforme de Horse-Guard

● IL S'ALLIE aux couleurs vives, le rouge en particulier. Beaucoup de jeunes filles adopteront cet hiver l'uniforme de Horse-Guard, et prolongeront la vie de leur jupe rouge du printemps en l'accompagnant d'un haut noir.

● IL SE MÉLANGE au gris ou au blanc pour donner des chinés sérieux et raffinés, peu salissants mais assez lassants.

● IL S'ORNE de jais ou de paillettes ; assez discrètement pour ne pas être trop habillé, assez brillamment pour éclairer le visage et permettre de faire d'un chandail une tenue de petit soir.

● IL ADOPTE des matières précieuses ou imprévues qui l'adoucissent et l'humanisent : laine et cachemire, laine et angora, laine et soie, chenille de velours, etc.

● IL S'ACCOMPAGNE presque toujours d'un collier de perles ou de pierres qui atténue l'austérité des encolures sombres pas toujours seyantes aux visages fatigués de l'hiver.

Sombre et doux

Une fois de plus, la matière prime la forme. Les femmes demandent surtout à un chandail noir d'être doux au toucher, elles redoutent particulièrement les matières sèches ou rugueuses dans les tons sombres. Une tendance de l'année dernière se confirme: on achète rarement un pull-over ou un cardigan seul, mais de plus en plus des deux-pièces, ou même des trois-pièces. Il faut noter à ce sujet que les jupes droites en maille sont maintenant parfaitement au point, et presque toutes vendues doublées, ce qui évite de les déformer.

Quant aux jupes plissées ou évasées, et aux pantalons de jersey, dernière nouveauté de l'année, ils réclament beaucoup de soins pour tomber à la perfection, et ne doivent être commandés que dans des boutiques assurant d'excellentes retouches.

Après un printemps rose, un hiver noir, les bonnetiers français ont de

(Suite en page 41.)

LORÈNE
COLLECTION AUTOMNE-HIVER
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

COLLECTION
Automne-Hiver 1962
PATH
JUNIOR et PEAUX
9, RUE DE SEVRES
TEL. : LIT. 14-09
PARIS

bientôt...
Maman
LA DEMI-MESURE
LA PLUS "BOUTIQUE"
à partir de 140 NF
167 Bd MONTPARNASSE
et ses boutiques du
BON MARCHÉ
à Paris, Metz et Mulhouse
et aux
GALERIES LAFAYETTE
à Paris et Lyon

ursula

Couture
74, RUE DE SÈVRES
PARIS 7e
Tél. : SUF. 35-97

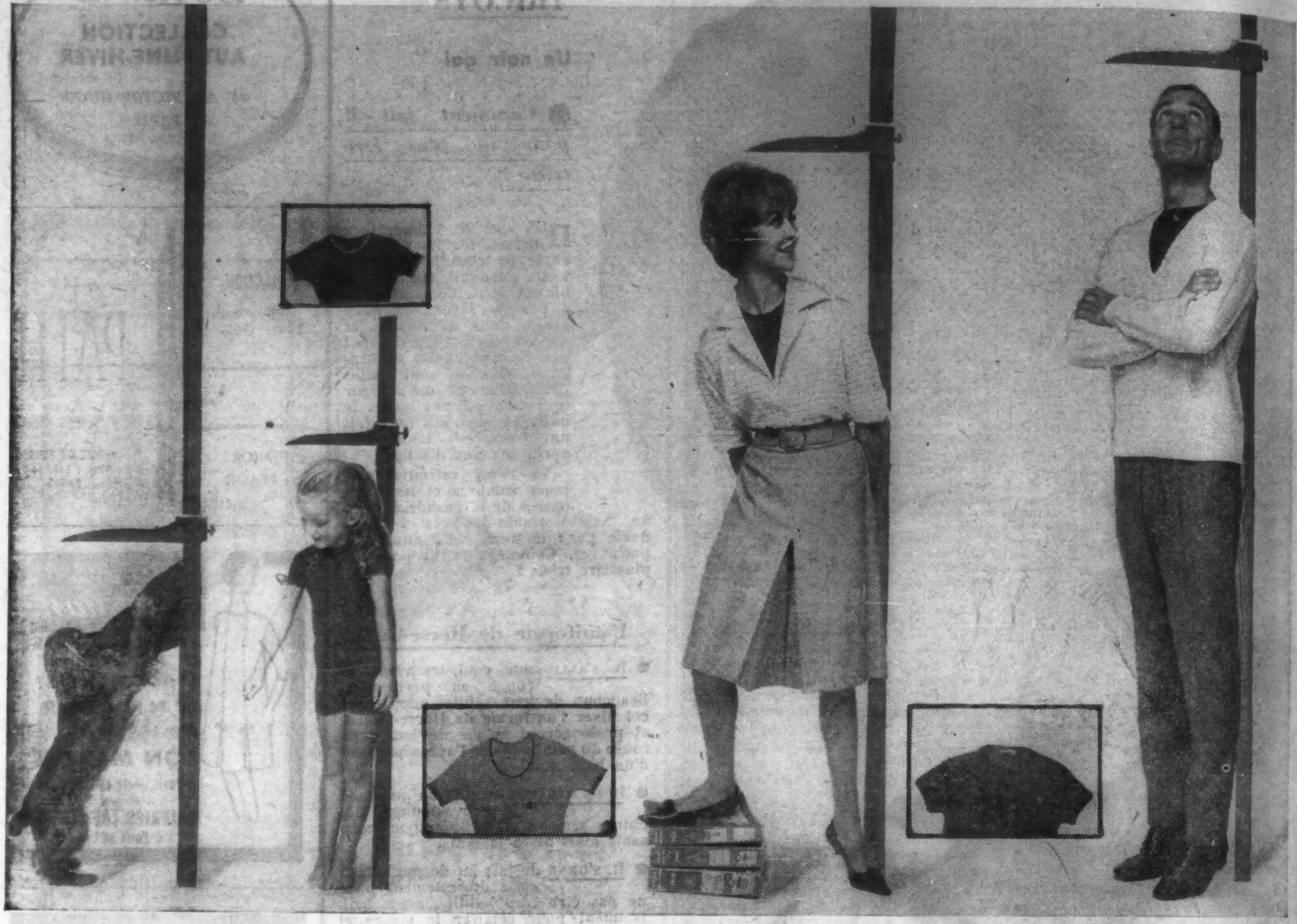
EOS a créé « VALOGNE », ensemble fully fashioned (jupe doublée) en pure laine Mérinos traitée Dylan. Il est en vente en 7 coloris chez DOUGLAS, 30, av. Franklin-Roosevelt, Paris (8e)

FLORENCE
Tricots
en
Matières Nobles
LAINE-LAMBSWOOL
CASHMERE-SOIE
14, AVENUE VICTOR-HUGO

frédérique
31, rue Marbeuf
AUTOMNE HIVER
Créations Couture dessinées et exécutées en ses ateliers
★
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

les tricots de Corolles
7, RUE DE SEVRES

NOUVEAU : Les dessous-dessus



BAN-LON A TOUTES LES HAUTEURS.
Le skin-shirt se fait oublier.

VOUS avez attendu, attendu, en vous disant : « Il y a encore de belles journées en octobre. »

Et puis le moment est venu de ranger définitivement la robe ou le chemisier un peu trop légers pour être portés en hiver.

Mais la séparation ne va pas sans regret : cete robe de fin lainage, si elle était un peu plus chaude, serait tellement seyante par un jour gris, ce pull décolleté a beau être en fil d'Ecosse... vous l'adorez.

Interrompez votre rangement, oubliez votre tristesse, il y a du nouveau.

Inutile désormais de faire hiverner vos « favoris » au fond d'une commode : vous les porterez tout l'hiver.

Non, la météorologie nationale n'a pas prévu une saison particulièrement douce.

Non, les hommes de science n'ont pas trouvé un moyen de maintenir votre épiderme à une chaleur constante.

Mais Ban-Lon a créé pour vous le skin-shirt.

Qu'est-ce que le skin-shirt ?

Voici sa carte d'identité, lisez-la attentivement et vous saurez tout sur lui.

PRENOM : Skin-shirt.

NOM DE FAMILLE : Ban-Lon.

PSEUDONYMES : *Shirteen* Balmoral (femmes et enfants).

— *T-shirt* kangourou (hommes).

Description

Imaginez des dessous assez charmants pour être des... dessus. Un collant de ski (haut et bas) assez fin et assez réduit pour être... un collant de ville et vous aurez une (vague) idée de ce qu'est le skin-shirt Ban-Lon.

Origine

Il vous est déjà arrivé sans doute de porter, pour les sports d'hiver, des gants bien épais qui paralysaient vos gestes et donnaient à vos mains l'aspect peu gracieux de pattes d'éléphant.

Vous avez porté aussi des gants de peau ordinaire plus élégants mais qui... vous donnaient l'onglée. Jusqu'au jour où vous avez découvert qu'un gant de maille très fine porté sous un gant de peau ordinaire vous protégeait parfaitement sans vous gêner. Transposez cette expérience non plus à vos mains mais à l'ensemble de votre corps : ce gant de ville, c'est votre robe légère (ou le costume de tergal de votre mari), le sous-gant de maille fine c'est le skin-shirt.

Signalement

● Au féminin, le skin-shirt est composé :

1° d'un haut ou petit tricot collant à manches courtes, s'arrêtant au ras du cou ou largement décolleté ;

2° d'une petite culotte à jambes (type « Bermudes ») également collante.

Les deux pièces sont finement gansées et se font en : blanc, noir, bleu gansé rouge, bleu gansé vert, rouge gansé marine ou brun gansé noir.

Elles font carrière sous le nom de « Shirteen Balmoral » et existent également pour enfants.

● Au masculin : un haut collant en fine maille soyeuse, manches courtes, encolure piquée, style T-shirt américain. Un slip assorti appelé « hip-slip » qui, comme son nom l'indique, s'arrête aux hanches, jambes droites. Le slip a exactement la forme (et l'aspect) d'un maillot de bain nouveau : ceinture aux hanches, jambes droites. Les deux pièces existent en blanc, noir, marine ou rouge et font carrière sous le nom de T-shirt kangourou.

Signes particuliers

Le skin-shirt est en Ban-Lon Nylon.

Que veut dire Ban-Lon ?

L'appellation Ban-Lon est donnée aux fibres synthétiques ayant subi un traitement breveté : le fil (qu'il soit de nylon, de rilsan ou de toute autre matière synthétique) subit pour devenir Ban-Lon une sorte d'indéfrisable. La frisure obtenue est permanente parce qu'elle est faite à chaud. Puis, exactement comme s'il s'agissait d'un cheveu permanenté, le fil est imprégné d'un liquide lubrifiant qui lui donne sa souplesse. C'est ensuite le « shampooing », appelé tout simplement ici lavage : les brins du fil ne collent plus, ils se redressent. Le fil de nylon, sans avoir perdu de sa solidité, a pris un aspect « gonflant » et un toucher moelleux caractéristiques.

Il est devenu Ban-Lon.

Après avoir subi ce traitement, la fibre est douce au toucher, légère et surtout climatisante (les brins crêpelés et gonflés du fil retiennent l'air), elle a donc toutes les qualités requises pour être employée en sous-vêtement, en tricot, etc.

Profession

Les skin-shirts Ban-Lon remplissent plusieurs fonctions, vous pouvez leur demander tous les services et, que vous les montriez un peu, beaucoup ou pas du tout... ils ne vous feront jamais honte.

● *Un peu* (usage sport) :

— Monsieur porte son skin-shirt noir ou marine sous un pull-over décolleté en V ou une chemise sport.

— Madame choisit son shirteen en harmonie avec ses pulls ou ses chemisiers dont il habille le décolleté.

— Mademoiselle et son petit frère copient Papa et Maman. Adieu les polos et les cardigans superposés qui empêchent de « courir vite ».

● *Beaucoup* (usage maison) :

Les enfants donnent l'exemple ; ils adorent se promener à travers la maison en skin-shirt deux pièces. Vous avez dépassé l'âge de raison ? Ce n'en est pas une pour être ridicule en sous-vêtement et avoir l'air de sortir d'une pièce de Feydeau quand votre femme de ménage sonne trop tôt.

Le T-shirt et le hip-slip de Monsieur lui donnent l'air d'un sportif à l'entraînement. Leurs coloris sombres ou vifs en font une tenue tout à fait présentable style plein air.

Quant à l'ensemble de Madame, finement tricoté et gansé de couleur, il constitue la plus jeune et la plus dynamique des « petites tenues ».

● *Pas du tout* (usage ville) :

Il fait froid mais vous ne voulez pas porter un tricot sur votre robe de fin lainage : le skin-shirt décolleté vous tiendra chaud et ne se verra pas.

Pour vous accompagner à ce déjeuner, votre mari ne peut pas montrer un pull-over sous son veston de tergal marine ? Qu'il pense, avant de partir, à enfiler un skin-shirt blanc. Sous la chemise, le fin maillot passera tout à fait inaperçu mais lui évitera de grelotter.

Enfin, si vos filles sont coquettes et vos fils délurés, ne leur imposez pas le port d'un tricot sur leurs tenues de fête. Le skin-shirt sait se faire oublier des enfants (on ne le sent pas et on ne le voit pas). Mais *vous* serez tranquille : ils n'auront pas la tentation de l'enlever.

Adresse

Les shirteen Balmoral Ban-Lon pour femmes et enfants sont déjà en vente dans les grands magasins (Printemps, Samaritaine, Galeries Lafayette).

Les T-shirt kangourou Ban-Lon pour hommes seront à votre disposition, aux mêmes points de vente, à partir du 1er décembre.

Valeur déclarée

● Pour femmes :

Le skin-shirt deux pièces : 37 NF 25.

● Pour enfants :

Le skin-shirt deux pièces : 25 NF 50 (6 ans) ou 28 NF 50 (8 ans).

● Pour hommes :

Le skin-shirt : 17 NF 25.

Le hip-slip : 11 NF 25.

Une page spéciale
PUBLI-EX

(Suite de la page 39.)

la chance : quand ils sont un peu à court d'idées, les femmes inventent quand même une mode.

Voici quelques bons modèles dans la gamme des noirs, que nous avons sélectionnés à Paris :

● Décolleté italien à côtes fines, manches courtes diminuées. 29,95 NF. (*Erès, 108, bd Haussmann.*)

● Col roulé fin, manches longues diminuées. 45 NF. (*Rodier, chez Jeanne Goubert, 140, av. Victor-Hugo.*)

● En crylor, twinset, ras du cou, manches courtes, cardigan manches longues. 81 NF. (*F. Rémy, 33, rue de Sèvres.*)

● En chenille de velours, ras du cou, manches longues. 92 NF. (*Sator, chez*

1) Rouge gansé noir.
Un numéro sport.

Sweaters Store, 25, rue Quentin-Beauchart.) (Photo page 1.)

● En angora, ras du cou, manches courtes, garni à l'encolure et au bas des manches de perles de jais. 129 NF. (*Minny, 37, av. Victor-Hugo.*) (Photo page précédente.)

● Ras du cou, manches longues, imprimé abstrait évoquant un prince-de-Galles « bougé » gris, noir, blanc. 160 NF. (*Léonard, chez Rémy, 422, rue Saint-Honoré.*)

● Trois-pièces : jupe droite blanche, ras du cou noir, veste blanche à bordure noire, emmanchures cousues. 190 NF. (*Bess Art, chez Sweaters Bazaar, 83, faubourg Saint-Honoré.*)

● En grosse laine, décolleté loin du cou, manches longues droites, garni d'une cordelière noire. 228 NF. (*Avagolf, chez Corolles, 7, rue de Sèvres.*) (Se porte avec un pantalon de jersey, 218 NF ; photo n° 1.)

● Deux-pièces, en laine et soie, chiné noir et blanc, jupe droite et veste gansée noire style Chanel, 2 poches appliquées. 289 NF. (*Marny, 33, rue Tronchet.*) (Photo n° 3.)

● Deux-pièces, en laine noire. Jupe droite, pull ras du cou, manches trois-quarts, garni d'une bande de soie bicolore jaune et bleu canard. 299 NF. (*Bettina, chez Marny, 33, rue Tronchet.*) (Photo n° 4.)

● Deux-pièces en laine fine, jupe plissée Chanel, pull ras du cou, manches longues ; quatre fausses poches fendues. 315 NF. (*Rémy, 422, rue Saint-Honoré.*)

● Trois-pièces, jupe droite, pull sans manches, décolleté italien ,garni de poches noires, jaquette noire à col et parements rouges. 329 NF. (*Timwear, chez Griffith, 78, av. Kléber.*) (Photo n° 2.)

(*Bijoux Jacques Gauthier, 36, rue Jacob.*)

ACCESSOIRES

Un nom d'oiseau

● *Victoire du rouge foncé. Attention !*

CERTAINS l'appellent « bergeronnette », d'aucuns la nomment « toucan », d'autres, enfin, plus simplement « rouge Hermès » ; mais tous sont d'accord pour affirmer que la nuance du cuir à la mode cette année est le rouge foncé. Cette teinte détrône le « tête de maure » de l'hiver dernier et nous vient comme son prédécesseur d'Italie. Elle est à la une des vitrines de maroquiniers et de chausseurs.

Avant de céder à la tentation, Madame Express conseille à ses lectrices de faire un rapide bilan de leur garde-robe. Le rouge foncé s'harmonise à la perfection avec les vestiaires à base de gris et s'accommode fort bien du grège, du rose, du marine et du noir, mais ne peut pas accompagner les marrons, les rouges et les verts.

De plus, il suppose une harmonie complète, l'achat d'un élément (un sac, par exemple) entraînant immédiatement celui des deux autres (chaussures et gants).

Si, tout ceci bien considéré, vous avez encore envie de « toucan » ou de « bergeronnette », nous avons choisi pour vous :

● Escarpin classique à brides fines, piqûres sellier. 49,95 NF. Sac-besace à chaînes dorées. 57 NF. (*Orphée, 54, bd Haussmann.*)

● Escarpin classique à bout carré, talon 7 cm 1/2. 55 NF. Sac rigide, forme mallette, un soufflet. 115 NF. (*Deroche, 67, Champs-Elysées.*)

● Escarpin à large patte sur le coup-de-pied. 79,50 NF. Sac en vachette de forme classique. 99 NF. (*Bally, 35, bd des Capucines.*)

2) Noir, doublé rouge.
Un trio moderne.

ASSURANCES

Entièrement sur mesure

● *Une nouvelle formule d'assurance - vie tient compte de tous vos besoins.*

« ET si vous étiez mort hier ? »

Les courtiers d'assurances préfèrent attaquer leurs clients par cette phrase, plutôt que l'irritant « *si vous mourriez demain* », qui laisse aux négligents le temps de réfléchir.

La majorité des pères de famille sont incapables de dire comment s'en tireraient leur femme et leurs enfants s'ils disparaissaient brusquement. Mais l'assurance-vie fait hésiter les Français, qui se méfient et ignorent souvent les avantages précis qu'elle présente.

Une compagnie parisienne (1) a eu l'idée de mettre au point une nouvelle forme d'assurances sur mesures adaptée aux ressources personnelles, aux

3) Blanc, chiné noir.
Un duo classique.

besoins et aux possibilités. Chaque cas familial est étudié spécialement.

Prenons un cas-type simple :

Un mari gagne 250.000 francs par mois. Il a 35 ans et il est cadre.

— Sa femme, 30 ans, ne travaille pas.

— Ils ont deux enfants de 3 et 5 ans.

— Ils n'ont aucune autre source de revenus que le salaire du mari.

Le spécialiste de l'assurance sur mesure va faire faire à ce ménage le tour de son problème :

— Avez-vous, en permanence, 200.000 francs à votre compte ?

— Non.

— En cas d'accident, monsieur, votre femme a besoin de cette somme tout de suite (un enterrement coûte de 150.000 à 500.000 francs). Ce qui n'empêche pas la vie courante de continuer. Combien un enfant vous coûte-t-il par mois ?

— En tout cas : 30.000 francs.

— Il faudra donc à votre femme 60.000 francs par mois pour les deux. Combien dépensez-vous, madame, pour la maison et le courant ?

— Avec 80.000 francs je peux m'en tirer.

(1) La Vie Nouvelle.

(Dambier.)

4) Noir, bordé or et turquoise.
Un ensemble raffiné.

— Avez-vous des dettes ?

— Oui. J'ai emprunté un million, remboursable en 5 ans, pour m'installer.

— Si votre mari meurt avant le remboursement, vous devrez, madame, finir de rembourser. Quelles études envisagez-vous pour les enfants ?

— Le bac et deux ans de spécialisation.

— Il vous faudra donc disposer de 500.000 francs par an et par enfant pendant ces deux ans.

Restons-en là.

Tranquillité, précision

Si ce ménage additionne ses besoins stricts, la femme devra disposer en cas de décès du mari, de 29 millions 100, qu'elle touchera, soit en totalité au décès, soit en rente mensuelle. Les 80.000 francs nécessaires à la maison, elle les touchera sa vie durant.

Pour cela, ce ménage devra payer 195.000 francs par an, les cinq premières années à cause de la dette, et un peu moins les années suivantes.

Nous avons choisi un cas simple pour qu'il reste clair. Il a l'inconvénient de porter sur des chiffres élevés. Ce ménage n'ayant aucun autre revenu qui puisse aider la veuve en cas de décès, celle-ci se trouve entièrement à la charge de la compagnie.

L'avantage de cette assurance : une totale tranquillité d'esprit pour le chef de famille, et pour sa femme la connaissance précise de sa situation financière en cas de décès. Ses inconvénients : un manque d'indexation sur le pouvoir d'achat de l'avenir, et des primes élevées.

Note pour votre Ameublement

Une façon de vous meubler aussi économique que séduisante : l'ensemble en pin des Landes massif.

Le créateur GAUTIER-DELAYE a su utiliser la rustique beauté de ce bois dans des formes d'une très grande sobriété inspirée de l'ameublement traditionnel.

Relevé pour vous quelques prix :

Tables 176 NF, bahut 470 NF, 4 chaises 248 NF, soit l'ensemble salle de séjour 894 NF.

Armoire 3 portes 650 NF, lit 135 NF, table de chevet 47 NF, soit l'ensemble chambre à coucher 832 NF.

Voilà bien la façon de concilier bon goût et budget.

Ces ensembles sont exposés et vendus chez VERGNERES, 31, rue de l'Amiral-Mouchez, PARIS (13e) - GOB. 26-33.

Vous y verrez aussi d'autres ensembles d'ameublement contemporain extrêmement intéressants (meubles 102) et en particulier des éléments de bibliothèque mobile sur tubes métalliques (éléments 104).

Demander documentation.

Communiqué.

TRICOTS ITALIENS
DE LUXE

FABRICATION SOIGNEE
IMPORTEE PAR

ANSEL

176, rue Montmartre - CEN. 22-60
à l'entresol et en permanence

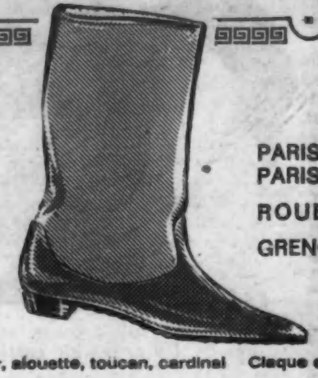
TWIN-SET et ENSEMBLES
ANGORA et DEMI-ANGORA
DRALON
VILLLE - SPORT - SKI
Gros - Demi-gros

REPRÉSENTANTS DEMANDÉS

tricots
créations
couture
Griffith
78, AV. KLEBER (Mo Boissière)

Horse guard
TRICOTS
DE LUXE
fully fashioned
TISSÉS A TROYES

PULL-OVER 1961
ERAM
EN LAINE
IMPERMÉABLE
fmf



CAREL

PARIS 5e - 29, BD. SAINT MICHEL
PARIS 8e - 122, CHAMPS-ÉLYSÉES
ROUEN. 23, RUE GRAND-PONT
GRENOBLE. 13, RUE LA FAYETTE

SOPHIA - 89,50 NF
Bottillon à semelle crêpe et talon cuir
Noir, alouette, toucan, cardinal — Claque en box, tige en agneau doublé mouton.

Seul déodorant mensuel, efficace et discret : sauvegarde votre assurance.
Adoucissant et rafraichissant : garantit votre confort.
Pour vous Cos ce sera, chaque fois "4 jours de mieux-être"
Vendu exclusivement en Pharmacie : 3,50 NF le flacon
Demandez, avant le 1er Décembre 1961, un échantillon discret, gratuit, à :
CODEXOR - Service C
Boite Postale 102 -- ASNIÈRES (Seine)

skip

FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP-167-226/2

UNE MERVEILLE GASTRONOMIQUE :

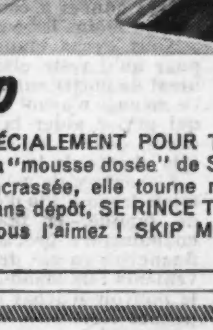
le "thon à la Catalane"

La boite à peine ouverte, une délicieuse odeur vous met déjà l'eau à la bouche et vous n'avez plus qu'une hâte : vous mettre à table.
C'est que le *thon à la Catalane* est une véritable gourmandise gastronomique. Son secret, c'est celui du Chef cuisinier SAUPIQUET qui l'a préparé amoureusement selon une recette originale avec tout un bouquet d'aromates. Et n'oubliez pas que le *thon à la Catalane* vous permet d'enrichir vos menus en régalant tout le monde.

C'est une spécialité

Saupiquet

Il ne suffit pas de lire Mme Express pour être une bonne cuisinière...



Pendant un mois, « L'Express » *offre gratuitement* à tous ses nouveaux abonnés, qui en feront la demande, un très beau livre de cuisine en couleur : « Les recettes de Madame Express » (1), par Suzanne et Henriette. Ses plats faciles à réaliser, pleins de subtilité gastronomique, simplifient la vie des cuisinières néophytes et augmentent le répertoire des cordons bleus. Pour profiter de cette offre spéciale, il vous suffit d'adresser le bulletin ci-contre à « L'Express », Service Abonnements, 29, rue de Marignan.

(1) Ed. Pierre Horay, en vente dans toutes les librairies : 11 NF.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom ....
Adresse ....
....

désire souscrire un abonnement d'un an au prix de 60 NF donnant droit à recevoir le livre : « Les Recettes de Mme Express ».

Règlement ci-joint par chèque bancaire ou par chèque postal à notre C.C.P. Paris 737.819.

...mais il suffit de vous abonner à « L'Express » pour le devenir

SANTÉ

Le vrai danger atomique

● *Des rayons X à la bombe H, Rosie Maurel poursuit son enquête sur les radiations.*

QUAND je pénétrai dans le grand amphithéâtre du C.E.R.N. (Centre Européen de Recherches Nucléaires), à Meyrin, près de Genève, pour assister, dans le cadre de mon enquête sur le péril atomique (1), à une conférence du professeur Sarasin sur le danger des radiations ionisantes, je m'attendais à entendre parler des rayons X, bien sûr, mais aussi des radiations purement « atomiques ».

Le terme n'a pas été prononcé une seule fois ! L'orateur s'est placé uniquement sur le plan de la radiologie pour stigmatiser l'emploi abusif qui est fait, à l'heure actuelle, des examens radioscopiques et radiographiques, avec des arguments qui ne laissaient pas d'être fort impressionnants.

Limiter le danger

« Il y a seulement dix ans, déclara-t-il, qu'on commence à se préoccuper, sous l'influence des biologistes, des radiologistes et des généticiens, de protéger convenablement les malades et les médecins au cours des examens radiologiques. La Commission internationale de protection contre les radiations, créée en 1950, à laquelle s'est joint, en 1955, le Comité Scientifique pour l'étude des effets des radiations ionisantes, travaillant en accord avec l'Organisation Mondiale de la Santé, ont étudié de façon approfondie le problème de l'utilisation médicale des radiations ionisantes et ont édicté une série de mesures destinées à limiter au maximum le danger de leur emploi en thérapeutique aussi bien que pour le diagnostic.

« Les techniciens attachés à ces organismes vont, sur un simple appel, vérifier les installations existantes : il y eut plusieurs demandes émanant de dentistes, pas une seule ne vint de médecins. Un exemple : pour 7 départements français totalisant 1.923 médecins, on compte 1.787 appareils radiologiques. 233 seulement répondent aux normes de contrôle. Or, rappelons qu'une radioscopie pulmonaire libère 4 à 8 roentgens-minute.

« Une radiographie de la colonne lombaire représente 26 R, et certains examens compliqués de neurologie (angiographie, catéthérisme) de 70 à 90 R. Au cours d'une radiographie du bassin chez une femme enceinte, les glandes sexuelles de l'enfant qu'elle porte reçoivent 2,4 R. »

Faut-il s'affoler ?

Y a-t-il lieu de redouter un traitement « par les rayons » ou de refuser de laisser radiographier ses enfants ?

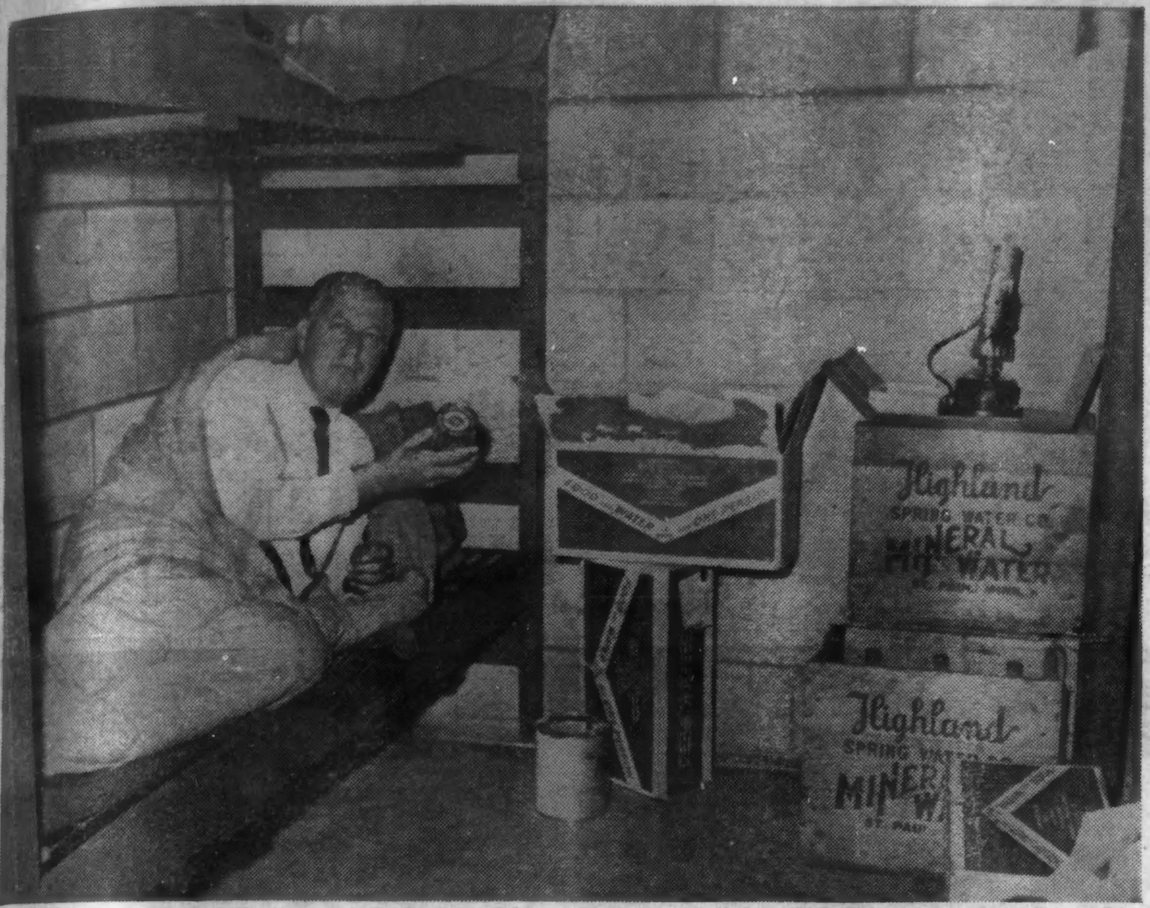
Nous avons demandé à l'un des plus éminents radiologistes français (qui nous a prié de taire son nom) de nous aider à faire le point sur cette importante question.

« Il faut d'abord distinguer deux choses très différentes : l'utilisation thérapeutique des radiations ionisantes et leurs applications au diagnostic. Dans la première catégorie, s'il s'agit d'un cancer, pas d'hésitation : on dispose d'une arme efficace, il faut l'employer. Des actions secondaires possibles deviennent de peu d'importance devant la gravité du mal. S'il s'agit d'une affection non cancéreuse, on ne décidera d'avoir recours aux rayons qu'après avoir soigneusement mis en balance les avantages et les inconvénients.

« En ce qui concerne l'utilisation des rayons X pour vérifier l'existence d'une maladie (ulcère à l'estomac par exemple) ou les conséquences d'un accident (fracture), on ne peut pas se priver de ce précieux instrument de diagnostic. Mais tous les moyens doivent être mis en œuvre pour que la dose de rayonnement soit aussi faible que possible (en utilisant les amplificateurs de brillance). »

Le problème est en partie d'ordre

(1) Voir « L'Express » du 19 octobre 1961.



(A.P.)

LE GOUVERNEUR DU MINNESOTA ESSAYE UN ABRI ATOMIQUE.
Même les survivants seront atteints.

administratif. Il est inadmissible qu'un salarié qui vient de passer une radio au centre médical de son usine soit convoqué un mois plus tard pour en passer une autre dans un centre de Sécurité Sociale. Il est aussi d'ordre technique.

Une radioscopie mal faite (c'est-à-dire trop prolongée parce que le médecin ne « voit » pas rapidement ce qui cloche, peut libérer des doses de 10 à 100 fois plus importantes qu'une radioscopie bien faite ou une radiographie (dans l'ensemble préférable).

Selon les calculs du C.I.P.R., la dose significative du point de vue génétique provenant du diagnostic par les rayons X représente de 17 à 160 % de la dose moyenne due au rayonnement naturel. Or il ne s'agit là que d'une moyenne. Pour certains individus la dose est infiniment plus élevée.

Le danger devient aigu, car il n'existe pas, rappelons-le, de dose-seuil pour l'action des radiations sur le plan génétique. C'est pourquoi il est essentiel de protéger les gonades des individus jeunes au cours des examens radiologiques.

Conséquences effroyables

Nous avons longuement insisté sur les problèmes soulevés par l'usage médical des radiations ionisantes parce qu'il s'agit d'un risque actuellement présent et qui est loin d'être négligeable. Ceux qui seraient posés par une éventuelle guerre atomique seraient, disons-le tout de suite, terrifiants.

A l'heure actuelle où l'on vend des abris antiatomiques individuels à la population des Etats-Unis et où les plus récents prototypes de détecteurs de radiations et d'appareils atomiques d'alerte à domicile viennent d'être présentés pour la première fois au public dans le cadre de la quatrième Conférence Internationale de Protection Civile qui s'est tenue, du 7 au 17 octobre 1961, à Montreux, il faut le dire avec force : les conséquences d'une attaque atomique seraient effroyables.

Nous n'avons, pour l'instant, pratiquement aucun moyen efficace de protection. Le traitement des irradiés n'est possible que dans un tiers des cas et ses chances de réussite seraient très minimisées dans les conditions d'un conflit.

— Les habitants d'Hiroshima qui se trouvaient à 1.000 mètres du lieu de l'explosion, écrit Nicolas Vichney dans son excellent ouvrage, « Le Péril atomique » (1), ont encaissé quelque 1.300 rems. A moins de 1.500 mètres, la dose était de 500 rems (considérée comme dose léthale, c'est-à-dire mortelle), et à moins de 2.000 mètres, d'au moins 50 rems.

Disposés à 1 kilomètre du point zéro, où venait d'exploser une bombe expérimentale d'une puissance d'un kilotonne, donc une bombe de poche, les instruments de mesure ont « encaissé » un flash de 30 roentgens, mais à 500 mètres du point zéro ils recevaient 1.000 roentgens, à 300 mètres du lieu de l'explosion, la dose délivrée atteint 3.000 roentgens.

Avec une bombe thermonucléaire de 20 mégatonnes, des quantités équivalentes de rayonnement sont enregistrées, mais à des distances du point zéro qui sont respectivement de 5.000 mètres, 3.600 mètres et 3.200 mètres.

La zone mortelle

Les bombes utilisées à l'heure actuelle dégagent donc une puissance de rayonnement mortelle sur un rayon de 5 kilomètres autour du point d'explosion. Avec les bombes de 100 mégatonnes, la zone mortelle s'étendrait à un rayon de 25 ou 30 kilomètres !

Quelle serait la mort des irradiés qui n'auraient pas succombé aux effets-choc de la bombe atomique (souffle, écroulement des maisons, brûlures) ?

Atroce. Pour ceux qui auraient subi des irradiations assez fortes (de l'ordre du millier de rems) pour s'attaquer aux cellules nerveuses, la mort surviendrait en quelques heures.

A doses moindres (de 600 à 1.000 R), l'irradiation tue aussi, mais lentement. Les cellules attaquées sont celles que leur fonction dans l'organisme appelle à se renouveler régulièrement, telles celles qui tapissent la paroi intestinale et surtout les cellules de la moelle osseuse qui assurent le renouvellement des cellules sanguines. La destruction des premières entraîne des troubles gastro-intestinaux, vomissements, diarrhées ; celle de la moelle osseuse, des troubles hématopoïétiques : anémie, hémorragies.

Comme les globules blancs et les anticorps qui assurent la défense de l'organisme contre les microbes sont également détruits par ces doses, l'infection s'installe : des plaies, des ulcérations apparaissent. La mort ne survient qu'au bout de plusieurs jours après d'atroces souffrances.

Une survie possible

Entre 200 et 600 roentgens, la survie est possible. Des vomissements apparaissent trois ou quatre heures après l'explosion, mais disparaissent le lendemain. Tout semble aller bien mais, trois semaines après, les signes de l'irradiation apparaissent, lésions cutanées, diarrhées sanglantes, chute des cheveux et des poils.

On a calculé que la mort survient une fois sur deux pour des doses de 400 R. Au-dessus de 200 R (pas de vomissements le jour de l'explosion), les accidents tardifs sont moins sévères et rarement mortels.

Est-ce à dire que cette catégorie de survivants se récupérera totalement ? Il y a les risques postérieurs, leucémies (la fréquence des leucémies chez les survivants d'Hiroshima a été de 1 pour 500 alors que pour le reste du Japon elle est de 1 pour 50.000), cancer : le strontium 90 des retombées radioactives, soluble dans l'eau, donc susceptible, outre son action immédiate sous forme de poussière, d'empoisonner les aliments (végétaux et animaux qui ont brouté les fourrages radioactifs), s'intègre dans les os, comme le calcium dont il est très voisin, provoque les redoutables cancers osseux. C'est également un danger à redouter à la suite d'explosions expérimentales comme celle qui vient d'avoir lieu en U.R.S.S.

Enfin, il y a le danger génétique : l'accroissement du taux d'irradiation multiplie les chances de mutations qui sont presque toujours des tares (2). Les générations issues des survivants d'une guerre atomique ont, hélas ! des chances de compter un pourcentage important de monstres et d'anormaux.

N'y a-t-il pas un moyen de préserver l'organisme des méfaits des radiations ? Bien sûr, on y songe depuis des années. Les biochimistes s'attachent à mettre au point des substances capables de « vacciner » l'organisme contre l'effet destructif des radiations ionisantes. Ils y sont partiellement parvenus ; pour simplifier au maximum une question extrêmement complexe, disons que les cellules vivantes sont d'autant plus sensibles aux radiations qu'elles sont plus riches en oxygène.

Des substances captatrices d'oxygène (dérivées le plus souvent de cet anhydride sulfureux à l'odeur d'œuf pourri bien connue des lycéens) permettent à l'animal de survivre à des doses d'irradiation normalement mortelles. Mais ces « médicaments antiatomiques » ont un inconvénient majeur : il faut les prendre tout de suite avant l'irradiation. Par conséquent, à moins qu'on ne soit averti qu'il va y avoir une attaque atomique dans le quart d'heure qui suit, ils ne sont d'aucune utilité.

Serait-il possible de soigner des irradiés en cas de guerre ? Voici le plan français de secours aux atomisés tel qu'il est présenté par les services de Santé Militaire, en se basant sur l'expérience d'Hiroshima.

Au-delà de l'horreur

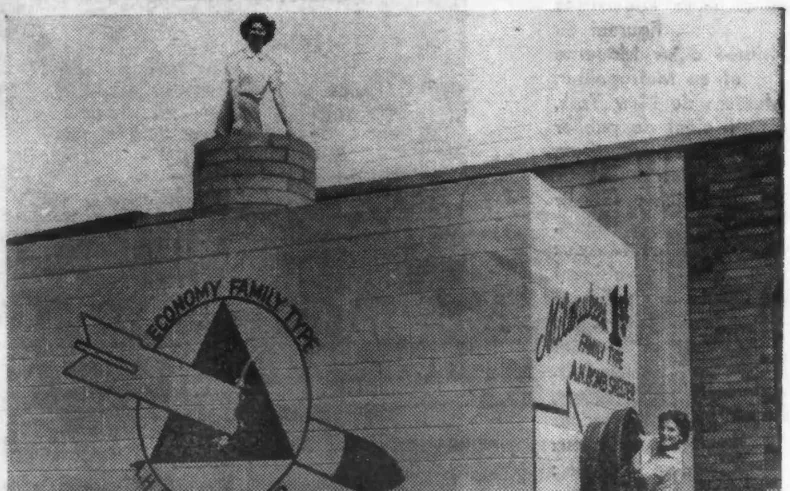
Premier stade : trier ceux qui ont des chances de survivre. Grâce à un instrument appelé dosimètre, on peut mesurer rapidement la dose des radiations reçues par chacun. Au-dessus de 600 R, on ne peut rien, la mort est inévitable. Au-dessous de 200 R, non plus, car les chances de récupération naturelle sont la règle.

On soignera seulement ceux qui se trouveront dans ce que les médecins appellent « la fourchette », entre 200 et 600 R. On les soignera... si on peut ! Car l'exemple des physiciens yougoslaves, irradiés accidentellement à Vinca (3), a montré combien ce traitement est délicat.

Privés de leurs moyens de défense naturels, les irradiés sont à la merci de la moindre infection, donc doivent vivre en atmosphère stérile. Il faut des transfusions de sang répétées pour les sauver de l'anémie (en cas d'attaque atomique, des tonnes de sang seraient nécessaires), des antibiotiques à haute dose, un traitement symptomatique variable selon les cas, une surveillance constante, parfois des greffes de moelle (qui ont sauvé la vie des Yougoslaves).

Dans le cas d'une attaque atomique avec des villes détruites, des milliers de morts à enterrer, la radioactivité présente partout, un personnel sanitaire réduit, pourra-t-on même mettre en œuvre des traitements de cet ordre ? Nous aimerions que tous ceux qui songent déjà à s'acheter un « stylo détecteur de radiations » ou un abri atomique de poche prennent conscience de ce que seraient réellement les conséquences d'une attaque atomique. Nous n'avons pas noirci le tableau. La réalité dépasserait ce que les plus audacieux amateurs de romans noirs ont pu imaginer dans le domaine de l'horrible pour faire frissonner leurs lecteurs.

ROSIE MAUREL.



(A. P.)

UNE PUBLICITÉ POUR UN ABRI « ÉCONOMIQUE »
Pour se rassurer à bon compte.

(1) Hachette, collection « Les Grands Problèmes ».

(2) Voir la première partie de l'enquête, « L'Express », 19 octobre 1961.

(3) « L'Express » du 27 novembre 1958.

Juliet Auchincloss.

QUELQUES « MOMENTS » DE FEMMES

Fin, gentil, réservé, Irving Penn a deux enfants, quarante-quatre ans et trois yeux : les siens et l'objectif de son appareil de photo. Depuis dix ans, pour la revue « Vogue » ou pour son propre plaisir, il promène ce triple regard sur le monde et fixe au hasard de ses rencontres et de son travail les aspects burlesques, émouvants ou simplement sincères des humains qu'il côtoie Considéré comme un des plus grands photographes du monde certains de ses portraits ou de ses natures mortes figurent au Musée d'Art Moderne et au Metropolitan Museum de New York, il vient de publier en France un album de ses plus beaux clichés en noir et en couleurs. Claudel et Malraux y voisinent avec une publicité de rouge à lèvres et un égoutier new-yorkais. Visages et objets, célébrités et inconnus n'ont entre eux qu'un seul lien : le talent de l'artiste qui rend à chacun des sujets qu'il éternise ainsi sa dimension et sa vérité totale. Totale, la gravité enfantine de la petite Juliet Auchincloss (photo ci-dessus,) mais totale également la sophistication de Sophia Loren. A son sujet, l'auteur indique dans la légende : « Même ses détracteurs admettent, à présent, que, contrairement à l'adage, la plus belle fille du monde peut donner plus qu'elle n'a » (photo ci-contre).

Sophia Loren.

Toute une partie de l'album d'Irving Penn est consacrée aux « petits métiers ». Mais, avoue-t-il lui-même, « photographier les ouvriers et les artisans ambulants dans la variété et le pittoresque de leur mise n'a pas été une petite affaire, surtout lorsqu'il s'est agi de les décider à prendre le chemin du studio. A New York, par exemple, l'auteur a eu beaucoup de mal à les convaincre de garder leurs outils, à les empêcher de s'endimancher. A Paris, les travailleurs et les petits marchands interpellés se montraient, de prime abord, très méfiants. Mais une fois qu'ils avaient accepté de poser, ils le faisaient, pour la plupart, de bonne grâce et avec beaucoup de naturel. Ce n'est qu'à Londres que les artisans et les ouvriers se sont révélés d'un abord facile et ne voyaient aucun inconvénient à se laisser photographier, en toute simplicité et en toute dignité, dans leur tenue de travail. » Dignes, ces deux femmes de ménage londoniennes le sont absolument. Et c'est encore une autre virtualité du visage féminin, l'angoisse intelligente, qu'Irving Penn a fixée avec la photo de la romancière Carson Mc Cullers (« Le cœur est un chasseur solitaire »).

Deux femmes de ménage londoniennes.

Carson Mc Cullers.

Nous remercions Irving Penn qui a bien voulu nous permettre de reproduire ces quatre photos parmi les 270 clichés qui composent son album (1). Toutes les photos de « Moments » ont été prises pour « Vogue ». Elles sont réunies et publiées avec l'aimable autorisation de Condé Nast Publication Inc. Copyright © 1960 Irving Penn.

(1) « Moments », par Irving Penn. 180 pages. Les Editions du Temps, 58, rue du Montparnasse.

CUISINE

Un repas par —18°

● Les Françaises se méfient des produits surgelés. Elles ont tort.

— *QUAND ça fond, est-ce qu'il reste quelque chose ?*

— *Et les vitamines, elles ne s'en vont pas ?*

— *Je vais goûter : si c'est bon, j'en donnerai aux enfants.*

Ces réflexions, la démonstratrice en chef de la F.I.C.U.R. (Fédération Interprofessionnelle de la Congélation Ultrarapide), autrement dit des produits surgelés, les entend à longueur de journée (et d'année). Plats cuisinés d'une part (1), denrées diverses telles que poissons, fruits et légumes de l'autre. On ne fait pas que parler de ces produits, il s'en vend, et même, il s'en achète ! Mais la réticence soupçonneuse, la méfiance inquiète des ménagères françaises demeure solide. Est-elle justifiée ? Madame Express a voulu faire le point.

Un père français

● SUR LE PLAN HISTORIQUE : le « père du froid» est Français, il s'appelle Charles Tellier. En 1868, il expérimente à Rio-de-la-Plata un navire frigorifique pour le transport des viandes. La technique est perfectionnée par un Américain.

Après la guerre (de 14), les Français « dégustent » de la mauvaise viande congelée argentine. Ils s'en dégoûtent.

Avant la guerre (de 39), des industriels commencent à s'intéresser au procédé. Une société équipe une flottille pour la congélation du poisson.

Après la guerre (de 45), les quelques chaînes de congélation existantes importent des denrées surgelées pour utiliser leur matériel.

En 1946, la F.I.C.U.R. naît.

De 1947 à 1952, la surgélation française somnole... Puis, elle redémarre un peu grâce aux importations et surtout aux plats cuisinés.

1960-1961 : les industriels que l'enthousiasme mitigé des consommatrices a jusqu'alors découragés décident de rompre le cercle vicieux. La crise qui sévit actuellement chez les constructeurs de réfrigérateurs domestiques les y aide. En effet, pour compenser la sous-consommation individuelle, les fabricants se tournent vers les meubles pour produits surgelés. Ces meubles valent de 250.000 à 600.000 anciens francs. Il est évident que si ce prix est abordable pour les groupes de magasins à succursales multiples, il est encore lourd pour les petits commerçants indépendants.

Des fins cristaux

Enfin, les adhérents de la F.I.C.U.R. sont désormais décidés à foncer. Les statistiques sont encourageantes : légumes surgelés en France, 820 tonnes en 1955, 1.663 tonnes en 1960 ; produits de la mer surgelés : 700 tonnes en 1955, 6.942 tonnes en 1960.

(1) Voir Madame Express n° 492 du 17-11-60.

(Roustan.)

LA DÉMONSTRATRICE DE LA F.I.C.U.R.
Dur comme du bois (dur).

● SUR LE PLAN TECHNIQUE : la congélation ultra-rapide est, comme le dirait M. de La Palice, le contraire de la congélation lente. Celle-ci forme dans les tissus des denrées traitées de gros cristaux de glace qui les déchirent. En revanche, la surgélation à très basse température (de —30° à —40°) provoque des cristaux extrêmement fins ; les tissus conservent ainsi leur intégrité initiale.

Une fois la température de —18° atteinte, les produits sont placés dans des entrepôts de stockage, puis dans des meubles spéciaux et soigneusement maintenus jusqu'à la vente à cette température-clé.

● SUR LE PLAN DIÉTÉTIQUE : la surgélation n'est efficace que si elle est opérée dans les *heures* qui suivent la récolte, la cueillette ou la pêche. Les « usines du froid » se trouvent par conséquent toujours sur les lieux mêmes de production.

D'autre part, les produits surgelés sont sélectionnés, calibrés, lavés, etc. Fraîcheur et qualité sont donc les deux critères que doivent obligatoirement observer les produits surgelés. La surgélation conserve en outre la quasi-totalité des vitamines.

« Plus frais que frais »

Si aucun incident de parcours ne se produit tout au long de la chaîne du froid, on peut donc à priori prendre au sérieux le slogan de la F.I.C.U.R. : « Plus frais que frais ».

Mais justement, peut-on en être sûr ? A franchement parler, non.

Alors? Alors, on n'est jamais sûr non plus que le poisson du poissonnier a quitté son océan natal depuis moins de huit jours et que le fruit du fruitier n'a pas souffert une semaine dans une gare de triage.

Un conseil toutefois : achetez *toujours* les produits surgelés dans les meubles idoines et veillez à ce qu'ils soient *toujours*, lorsqu'on vous les présente, durs comme du bois (dur).

● SUR LE PLAN PRATIQUE : de nombreux avantages : pas de déchets (pour les poissons), pas de fils (pour les haricots verts), pas de queues (pour les framboises). En outre, la cuisson des denrées congelées est plus rapide que celle des produits frais.

La conservation ménagère est possible : dans le bas du réfrigérateur, 24 heures environ ; dans un freezer perfectionné : une petite semaine.

La sole de juillet

● SUR LE PLAN ÉCONOMIQUE : oui, les produits surgelés paraissent chers, et en fait, ils le sont : le sachet de coquilles Saint-Jacques décortiquées (200 gr.), 3,90 NF ; les queues de langouste avec coquille (le kilo), 22 NF ; les fraises (250 gr.), 2,20 NF ; le paquet de petits pois (250 gr.). 2,10NF.

Mais... reprenons le cas des petits pois. Une demi-boîte de conserves d'extra-fins coûte environ 1,95 NF. Or, dans une boîte, il faut compter le poids... de la boîte, de l'eau, des légumes annexes (oignons, cœur de laitue). Le poids net d'une boîte de 500 gr. atteint — déduction faite des « accessoires » — 290 gr. ! En outre, à l'inverse des pois surgelés, les pois en boîte demeurent gonflés d'eau.

On voit donc que la marge se réduit considérablement.

Ajoutons que la fabrication des produits surgelés agit comme un régulateur économique. Plus question de variations catastrophiques des cours. Une sole de novembre surgelée vaut le même prix qu'une sole de juillet.

Petits boulets de canon

● SUR LE PLAN GASTRONOMIQUE : les produits surgelés ? C'est bon, c'est très bon. Madame Express a essayé. Elle a goûté des coquilles Saint-Jacques, des filets de flétan qui s'apparentaient à du saumon fumé, des pommes Dauphine qui ressemblaient, à l'achat, à des petits boulets de canon et qui, après 15 minutes de four, se sont révélées croustillantes et délicieuses.

Les ménagères françaises encore peu habituées à ce genre de nourriture demandent souvent avec angoisse des recettes aux vendeurs. Qu'elles se rassurent, qu'elles se persuadent : une fois décongelées, les denrées surgelées se préparent comme des produits frais... puisqu'elles sont des produits frais !

Il y a actuellement 280.500 points de vente aux Etats-Unis, 80.000 en Angleterre, 50.000 en Allemagne... 2.000 en France.

Le retard est grand. Aux consommatrices de décider si elles veulent le rattraper.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, Paule Giron, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

simca montlhéry spéciale

Dans la tradition de qualité SIMCA, 3 qualités de la nouvelle MONTLHERY "Spéciale" :

Performance accélération et reprises d'une mécanique de "Sport".

Confort et élégance de ses nouveaux sièges autogalbes, assortis à sa nouvelle peinture métallisée.

Sécurité de sa tenue de route exemplaire, de son caisson armé... et de ses chevaux infatigables.

PERFORMANCE CONFORT SECURITE

HAVAS

SIMCA

FAITES UN ESSAI LIBRE
CHEZ VOTRE CONCESSIONNAIRE SIMCA

Jet — Jeunesse et technique

MAGAZINE

PASSIONNANT... FANTASTIQUE...

...MAIS VRAI

fait connaître à tous

L'UNIVERS PRODIGIEUX DES TECHNIQUES MODERNES ET LES RÉALISATIONS DE DEMAIN

Au sommaire du 1er Numéro :

- Avec le **HOVERCRAFT**, la traversée de la Manche en 15' est pour 1962.
- **J.E.T.** a essayé le **SUPER IV**, remarquable avion d'affaires et de tourisme.
- **LE TUNNEL SOUS LE MONT BLANC.** Sensationnel match franco-italien aux péripéties multiples.
- **TOUS DES RAPIDES !** Comment, grâce au frein à disques les trains rouleront encore plus vite.
- **J'AI VU CONSTRUIRE LE PLUS GRAND BARRAGE DU MONDE.** Comment, par 30° au-dessous de zéro, on a coulé à Bratsk, en Sibérie du béton réchauffé.
- **DES MAISONS POUR LA LUNE !** Une revue du matériel destiné aux explorations lunaires, etc., etc...

Jet — Jeunesse et technique

100 Pages - 170 Illustrations - 1,50 NF

cinéma

NOUVEAU

L'ENCLOS : l'univers concentrationnaire vu par Armand Gatti. Aussi vrai qu'un reportage. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Biarritz, ELY.* 42-33.)
(Voir la critique de Morvan Lebesque, page 21.)

L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD : le déjà célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier festival de Venise. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

LA BELLE AMÉRICAINE : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Le Mercury, BAL.* 75-90 ; *Images, LAB.* 47-94.)

CHRONIQUE D'UN ÉTÉ : comment vivons-nous ? Une expérience de « cinéma-vérité » par Jean Rouch et Edgar Morin. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

RECENT

ETOILES : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. Au même programme : GAUGUIN d'Alain Resnais. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LA GARÇONNIÈRE (*The Apartment*) : une amère satire de la vie américaine qui se termine dans l'attendrissement. Au même programme : LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

NAZARIN : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

SAMEDI SOIR DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

ANCIEN

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR : 1951. Dans La Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces deux monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

DROLE DE DRAME : 1937. Un Carné-Prévert d'avant guerre burlesque et charmant. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

HENRY V : 1944. Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

UN ROI A NEW YORK : 1957. Chaplin, roi en exil, fait la critique de l'Amérique en se souvenant de temps en temps qu'il est aussi Charlot. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

TONNERRE SUR LE MEXIQUE : 1932. Un montage tiré du matériel préparé par Eisenstein pour « Que viva Mexico ». (*Avenue, ELY.* 49-34.)

expositions

DAGUERRE et les premiers daguerréotypes français : les débuts de ce qui allait devenir la photographie. En même temps, XIVe Salon national de la photographie. (*Bibliothèque Nationale.*)

ECOLE DE PARIS : les peintres « arrivés » entre 35 et 45 ans. Invités d'honneur, les Polonais contemporains, dont un très grand « naïf » : Nikifor. (*Galerie Charpentier, 76, fbg Saint-Honoré.*)

MARK TOBEY : rétrospective de l'œuvre d'un des peintres américains les plus importants d'aujourd'hui. (*Musée des Arts Décoratifs,* 107, *rue de Rivoli.*)

7.000 ANS D'ART IRANIEN : à la jointure de l'art oriental et de l'art occidental, une révélation. (*Petit-Palais*).

GINETTE SIGNAC : des toiles et des dessins rehaussés d'une belle et heureuse sensibilité. (*Lucie Weill,* 6, *rue Bonaparte.*)

MARKO : fraîcheur et éclat dans la tradition issue de l'impressionnisme et de Bonnard. (*Stiebel,* 5, *faubourg Saint-Honoré.*)

BRAM VAN VELDE : une vaste rétrospective fait enfin sortir de sa semi-clandestinité ce peintre qui s'est fait l'historien impitoyable et superbe de l'agonie du visible. (*Knoedler,* 22, *rue des Capucines.*)

WOLS : peintures et gouaches de celui qui fut le Paul Klee de sa génération. (*Europe,* 22, *rue de Seine.*)

JACQUES DUFRESNE : les solides et élégantes réalisations d'un jeune sculpteur qui fut l'élève d'Henry Laurens. (*Galerie de Poche,* 11, rue *Bernard-Palissy.*)

GABRITSCHEVSKY : des dessins et des gouaches surréalistes, maquettes de décors pour un théâtre imaginaire. (*Cordier,* 8, *rue de Miromesnil.*)

DISQUES

● CZIFFRA, pages immortelles. Vol 2. Une technique éblouissante au service d'œuvres pour piano très connues que l'on redécouvre parées de grâces nouvelles, en particulier « Le Tambourin », de Rameau, qui devient une gracieuse danse.
Un disque à entendre.
Disque « Voix de son Maître », 33 tours, 30 cm, n° FALP 30242.

● « CHARLES MINGUS PRESENTS MINGUS. » Le disque de jazz le plus recherché est enfin disponible. Une grande réussite : des musiciens pleins de sincérité et, aux côtés de Mingus, un saxo ténor qui n'a pas fini de nous étonner : Eric Dolphy. Un des morceaux les plus intéressants : « Original Faubus Fables », inspiré des incidents raciaux de Little Rock.
Disque Candid, 33 tours, 30 cm, n° 8005.

● RAY CHARLES, le célèbre chanteur est aussi un pianiste extraordinaire (en réalité, il joue de plusieurs autres instruments). On pourra en juger avec un album 30 cm enregistré il y a quelques années où l'on entend longuement le « Genius » en solo, accompagné par un petit groupe de qualité. Une facture très moderne mais imprégnée de blues.
Disque Atlantic, 33 tours, 30 cm, n° 332036.

● OCTUOR EN FA MAJEUR OP. 166 de F. Schubert, par l'Octuor de l'Orchestre Philharmonique de Berlin. Une musique à la fois romantique et classique, simple et directe. Un divertissement agréable. Beaucoup moins demandé que « La Symphonie Inachevée » ou « La Truite ». C'est dommage.
Disque « Voix de son Maître », 33 tours, 30 cm, n° FALP 558.

PICK-UP.

télévision

JEUDI 26 OCTOBRE A 21 H. 20 : « A vous de juger » : l'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

JEUDI 26 OCTOBRE A 22 HEURES : « Jeunesses Musicales de France » : le pianiste Aldo Ciccolini.

VENDREDI 27 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Cela s'appelle l'aurore », film de Luis Bunuel.

SAMEDI 28 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Les femmes de bonne humeur », pièce de Carlo Goldoni.

SAMEDI 28 OCTOBRE A 22 HEURES : « Pleins feux » sur Yves Montand, par Pierre Cardinal.

DIMANCHE 29 OCTOBRE A 17 H. 15 : « Doubrowski » de Pouchkine. 2e partie de l'émission présentée par le « Théâtre de la Jeunesse ».

DIMANCHE 29 OCTOBRE A 20 H. 45 : « Hommage au metteur en scène polonais Andrzej Munk » : « Eroïca », son dernier film.

LUNDI 30 OCTOBRE A 20 H. 30 : « La fête continue », variétés.

MARDI 31 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Les Perses », d'Eschyle, texte français de Jean Prat, musique originale de Jean Prodromidès, présenté en stéréophonie, avec diffusion simultanée de la version radiophonique de l'œuvre sur France II et IV. (Voir la Semaine, p. 28.)

MERCREDI 1er NOVEMBRE A 20 H. 30 : « Brève Rencontre », film de David Lean.

MERCREDI 1er NOVEMBRE A 22 HEURES : « Lectures pour tous ».

SOCIETE CULTURE ET LOISIRS
créée depuis près d'un an dans importante cité région parisienne, disposant de moyens très limités et désirant monter une **Discothèque de prêt** à l'usage des habitants, serait très reconnaissante envers les personnes qui pourraient **donner un ou plusieurs DISQUES** (classiques, variétés, théâtre, etc.), pour aider au démarrage de cette activité.
Les dons peuvent être envoyés à **M. BARRAUD**, 11, rue Henri-Cardinaud, à Créteil (Seine).
Communiqué.

concerts

27 OCTOBRE : à 21 heures, « Philharmonie G. Enesco de Bucarest ». Dir. Georges Georgesco ; V. Gheorghiu, pianiste. (*Pleyel.*)

29 OCTOBRE à 17 h. 45 . Festival Beethoven (Schuricht et la Chorale E. Brasseur), 9e Symphonie. (Société des Concerts.) (*Théâtre des Champs-Elysées.*)
17 h. 45 : W. Golschmann et H. Szeryng. (Concerts Colonne.) (*Châtelet.*)
17 h. 45 : Lily Laskine, J. Lancelot. (*Gaveau.*)

31 OCTOBRE : à 21 heures, Noémie Perugia, avec le concours de Daniel Lesur et Pierre Petit. (« Le Triptyque ».) (*Ecole Normale.*)

théâtre

LE PROCÈS : Kafka au théâtre. Un spectacle qui était déjà parfaitement au point en 1947. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13.)

ADIEU PRUDENCE : du Boulevard sans surprise, mais Sophie Desmarets force à la fois notre sympathie et notre rire. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)
Pour ces deux pièces, voir la critique de Robert Kanters, p. 28.

SCHWEYK PENDANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE : une grande mise en scène de Roger Planchon et un merveilleux comédien, Jean Bouise, au service d'une pièce qui n'est malheureusement pas la meilleure de Brecht. (*Théâtre des Champs-Elysées, ELY.* 72-42, *les vendredi 27 et samedi 28 octobre.*)

VA DONC CHEZ TORPE : une bonne adresse. Y aller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL.* 00-87.)

MIRACLE EN ALABAMA : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR.* 23-23.)

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28.)

REQUIEM POUR UNE NONNE : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC.* 95-23.)

GRAND BAL DES JEUNES DE LA L.I.C.A.
LIGUE INTERNATIONALE CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME
Cette année, notre soirée s'annonce encore plus magnifique que les précédentes.
Nous nous sommes assuré la participation du grand orchestre de NEW-ORLEANS de MARC LAFERRIERE ainsi que celle de l'orchestre typique le RICO'S CREOLE BAND.
Après PATACHOU
PAUL ANKA
le GOLDEN GATE QUARTET
et les LIMBO'S DANCERS
nous vous réservons cette année encore un plateau sensationnel.
SAMEDI 4 NOVEMBRE 1961
de 22 heures à l'aube
HOTEL GEORGE V
avenue George-V
PARIS
Communiqué.

KASIULIS
PASTELS
Galerie des Beaux-Arts
Jusqu'au 11 nov.

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
PRIX DE PEINTURE HENRI MANGUIN
décerné à
MONTGILLAT
1re Mention : CELINE
Exposition du mardi 24 octobre au 11 novembre

GALERIE JACQUES DUBOURG
126 boulevard Haussmann - PARIS (8e)
MATHIEU
QUELQUES IMPROVISATIONS
Jusqu'au 10 novembre

GALERIE LACLOCHE
15 LAUREATS de la BIENNALE DE PARIS
1959
8, place Vendôme

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau à VERSAILLES
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
Dimanche 29 octobre à 14 heures
TABLEAUX anciens et modernes
en présence de M. Jean Thesmar
Expo le 28 de 9 à 12 h. et de 14 à 18 h.

Galerie CHARDIN
36, rue de Seine - PARIS. DAN. 99-38
FROGNIER HOUBERT
Du 26 octobre au 8 novembre

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-78
WOLS
Peintures et Gouaches
1932 - 1942
Du 20 octobre au 30 novembre

GALERIE BUCHER
53, rue de Seine (6e)
AGUAYO

ART VIVANT
FUSARO
72, boulevard Raspail

Katia GRANOFF 13, quai de Conti
OGUISS
27 octobre - 10 novembre

Maurice CHALOM présente
GALERIE 17 VENDOME
17, place Vendôme (1er)
OPE. 55-88 - OPE. 94-00
CHRISTIAN D'ESPIC
ŒUVRES RECENTES
MONUMENTS DE PARIS
Du 2 au 15 novembre

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (6e) - ODE. 10-18
LACHAUME
Du 24 octobre au 18 novembre

HENRI BENEZIT
20, rue de Miromesnil
NINA LEBEL
Du 25 oct. au 10 nov. inclus

GALERIE MONA LISA
37, rue de Varenne, Paris (7e) - LIT. 17-25
VITALI
17 octobre - 11 novembre

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
« ASPECTS 61 »
BAJ
CLERC
GASTAUD
NAM
Gérard SINGER
BERTINI
ALDINE
KOLOS-VARY
NOVELLI
VAN HAARDT
BONA
LANGLOIS
REVEL
J.-P. VIELFAURE
Etc.
Jusqu'au 4 novembre 1961

Petites annonces

L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES sont reçues aux guichets **RÉGIE-PRESSE** 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone : GUTenberg 50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS 9 à 12 h. - 14 à 18 h. sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance : Service des Petites Annonces RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de RÉGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 30 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 1 NF

ASSOCIATIONS

Communal society to be founded in Australasia in 1962. Seek creative members 20-40. Write : PHILIA Box 2149, Washington 13 D.C. USA

Offres d'emploi

INGENIEURS

SERETE • DEPARTEMENT ENGINEERING RECHERCHE
INGENIEURS GRANDES ECOLES
non débutants, intéressés par études et installations usines.
Env. C.V. 164, r. Rivoli, Paris Réf. (Direction)

Imp. Société Constr. Electromécaniq. rech. pour relations techniq. et commerciales avec Licenciés ou Distribut. Etrangers
INGENIEUR
de valeur, grde école. Possédant plus. ann. expér. industr. courants forts. Conn. anglais ou allem. nécess. Tél. pr rdz-vous ou écr. av. C. V. M. CIBERT, A.O.I.P., Boite postale 301, Paris-13e - POR. 52-57

PUBLICITE

Une des plus grandes Agences de Publicité recherche pour devenir après trois mois
CHEFS DE PUBLICITE
de jeunes professionnels Hommes de formation supérieure, connaissant parfaitement l'anglais et ayant au moins deux ans d'expérience de Chefs de publicité dans petite ou moyenne Agence ou d'assistant dans grande Agence

L'expansion de cette Société, qui a doublé ses effectifs en deux ans, ouvre des perspectives d'avenir très prometteuses

Adresser lettre manuscrite avec C. V. sous référence 48 EX à ROUSSEAUX, 5, rue du Fief-des-Arcs, CACHAN (Seine) Discrétion formellement assurée

INDUSTRIE

POUR PARIS-REPUBLIQUE
Société indutrielle recherche
Projeteurs et Dessinateurs
tous échelons. Connaissances charpentes métalliques, menuiserie, bâtiment souhaitées.
Bon salaire.
Env. C. V. à ALJANVIC EC, 16, r. du Louvre, qui transm.

ENTREPRISE BORDEAUX recherche extrême urgence

1° PROJETEUR-CALCULATEUR II
Charp. métall. confirmé
28-40 ans, expér. tech. et prat. sens rel. hum. et comdt. Situat. intér. Log. fourni contre loyer. Réf. 341-10.

2° CHEF MONTEUR
Charp. métall. confirmé
Expér. atelier souh. Goût respons. sens rel. hum. Organis. et comdt. pouv. lire et disct. plans mont. quelques déplacemts hors Bordeaux. Sal. intér. en rapport av. val. Logt fourni contre loyer. Réf. 341-12.
Ecr. av. C. V. manusc. dét. et prétentions en rappel. référence. 96, qu. des Chartrons, Bordeaux Discrétion assurée.

CADRES

Maisons Familiales Vacances de Montagne rech. pour poste permanent, logement assuré FOYERS DIRECTEURS max. 35 ans capables d'assurer la gestion d'une collectivité et de l'animer sur le plan social et culturel. Cette activité exige des personnes ayant une vocation sociale et désir. se réaliser dans une vie communautaire. Env. curr. vitae détaillé manuscrit avec photo en précisant motif de la candidature à MAIL. HE. 0403, 263, boulevard Voltaire, Paris-XIe qui transm

REPRESENTANTS

COURTIERS LIBRES
Hte bibliophilie Cion Imp. Ecr. no 8199 Goulet Public. 112, bd Voltaire-XIe q. tr.

DIVERS

Ch. ... 18-30 a. : ens. chor. ... rech. bonnes voix hommes BAL. 84-99 10-13 h.

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

A votre disposition sténos-dactylos, aides-compt. Ts travaux domicile. BAG. **90.90**

Demandes d'emploi

CADRES

CADRE COMMERCIAL, vente, administration, 33 ans, 11 ans d'expérience, particulièrement textiles et export., dynamique, organisateur, cherche place en rapport, anglais courant, connaissances allem. Disp. voiture, libre de suite. Ec. no G 582 JI

J.H. 27 ans, marié ss enft, anglais courant, notions italien, sér. références et connaissances commerciales, occupant actuellement poste imp. sté 1er plan rech. situat. d'avenir avec resp. Ecrire no 14.574 PUBLIAS, 104, rue Réaumur, Paris (2e)

Collaboratrice de direction exp. cherche situation. Peut contrôler ach., récept., exécut. commandes secrétariat, tenue fichier, sens respons. et relations humaines. Initiative. Ecrire 98.226 Jnal.

SECRETAIRES

Dame secrétaire, sténo-dactylo, instruct. second., not. allem. ch. empl. mat. Ecr. JI no T 25510

J. F. secrétaire, sténo-dactylo, conn. compt. ch. emploi mat. VAL. 94-97

Dame 55 a., secrét. sténo-dact. sér. réf. ch. empl. mi-temps, tél. mat. ou apr. 19 h. BOL.22.97

Secrétaire st.-dactylo expérim. biling. franç. angl., espagn., étud. supér. cherche secrétariat ou similaire, temps partiel, 25-30 heures. PEL. 28-93 mat.

Licenciée lettres, pouv. dactyl., qualités humaines, ch. place secr.h.de lettres. Ec. 98.442 JI

DIVERS

Standardiste, réf., cherche trav. Ecrire no 97.954 Journal

L'Amicale des élèves de l'institut d'Etudes Politiques recherche des emplois à mi-temps pour étudiants. Ecrire 27, r. Saint-Guillaume, Paris-7e BAB. 25-59

Traduct. bilingue fr.-russe act. CNRS bac. rus. Ec. Sup. Int. cherche trad. dom. ou autres. Mme Dedieu, 46, bd Strabourg

COURS ET LEÇONS

Français par correspondance, ts degrés, ts examens. MICHEL 11, rue Ste-Catherine, Lyon-1er

Elèves ing. de l'école Centrale ch. cours part. Maths-Physique. S'ad. bur. des El. 1, r. Montgolfier-3e. Tur.12.52 perm.10-14

Jeune Allemand étud. sup. donn. leçons allem. Tél. DAN. 28-91

LEÇONS DE PEINTURE ATELIER Métro Alésia. POR.76.75

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE **65 %**
PARIS 5e 25, rue HENRI-BARBUSSE à 150 m. Jardins Luxembourg.
Appts 2 et 3 p. grand standing Aménag. intérieur en cours
LIVRAISON HIVER 61-62
G.E.C., 31, rue Bassano (8e) **BAL. 99-19**

Fonds de commerce

Grand garage 72 m2 en toute propté près HENRI-MARTIN Tél. PIG. 71-26

Appartements

ACHATS

NORAFRIC ach. urg compt. pour adhérents Apparts et pavillons, expert. grat. et ss engag., solut. imm. 14, R. DUPHOT - ANJ. 98-27

VENTES

A VENDRE 5e arrdt. Chambre eau courante, douche. Téléph. : MAC. 44-44, 13 à 16 heures

VUE CALME, CONFORT
Part. à part. vd appt 3 p. ds imm. nf, 6e ét., asc. près Bois Vincennes, av. 25.000 POM. 14-93 de 9 à 12 h.

SEVRES, 3 pces, cuis. bains. imm. récent tout confort, vue, soleil. Renseign. PRO. 65-71.

Boulevard FLANDRIN (même) 5 pièces confort. PRO. 03-12

BD RASPAIL ND des Champs magn.6p.135m2 gd cft + ling. chb. dom. 3e ét. asc. état abs. imp. Rens. et vis. tél. heures bur. DAN. 03.59

LOCATIONS

15e 4 p. mb. tt cft, clair, calme 800 NF. Ecririe no 98.310 JI.

ECHANGES

Ech. ou ach. 5 p. cft occupées et reloge ds 3 p. cft. Seg.11.41

Locaux commerciaux

Cède local 2 p., 47 m2 av. bail bon stand., 2 lig. tél., tt conft, refait neuf - TUR. 06-64

Propriétés

PAVILLONS VENTE

VINCENNES, petit imm. tout conft, 7 pièces bon état. Conv. pour 2 ménages. PRO. 03-12.

Travaux à façon

VOS VETEMENTS rectifiés par TAILLEUR. SIMON 31 bis, Fg-Montmartre.Tai.57.85

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr., peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne - MOL. 20-96

TARIFS :
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en plus

Autos

CRÉDIT FIAT REPRISE
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2300
SERVICE OCCASION
GARANTIE - ASSURANCE
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing PARIS 17e
ETO. 11.52

PARTICULIER vend à particul.
SIMCA P 60 ELYSEE
modèle 1960
38.000 kms. Radio. Présentat. impecc. Revision usine. Conditions Argus. Tél. à TRE. 14-25

Bonnes adresses

TEINTURE SUR CUIR
Sacs. chaussures. Vêtements
NETTOYAGE DAIM
Germ. Lesèche. ANJ.12-28
11 bis, rue de Surène PARIS (8e)

DISQUES

ECHANGEZ VOS DISQUES
2 CONTRE 1 D'OCCASION
3 CONTRE 1 NEUF
ETAT CONTROLE OCCASIONS GARANTIES
en vous adressant à
DISQUE ET MUSIQUE
161, rue de Rennes. LIT.63-37
96, bd Montparnasse.DAN.72.52
PARIS

PLACEMENTS AU PAIR

AVIS
aux familles région parisienne recherchant J. F. au PAIR CONDUIT BUREAU LAF.02-28 62, r. La Fayette, Paris (9e)

Dispos. également postes dans familles sélect. Angl. pour J. F. Franç. minim. 18 ans.

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

ACH. MAX. **MEUBLES** Porcelaines Pendules Livres, bronzes, argenterie, tablx - TOUS OBJETS QUALITE Gorvitz-Favre 203, av. Neuilly **SAB. 87-76**

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation 73, rue des Vignes JAS. 25-65

Part. vend piano quart de queue noir. Prix intér. CHA. 41-85.

Vends manteau panthère col loutre. T. 42-44. Etat neuf. Tél. MIR. 73-74.

Cherche à acheter chez part. gr.biblioth. et vitrine. Seg.11.41

Allo ! Allo !
Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant
GUT. 50-94 GUT. 56-20 GUT. 99-30
DE 9 HEURES A 12 HEURES ET DE 14 A 18 HEURES sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

La science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

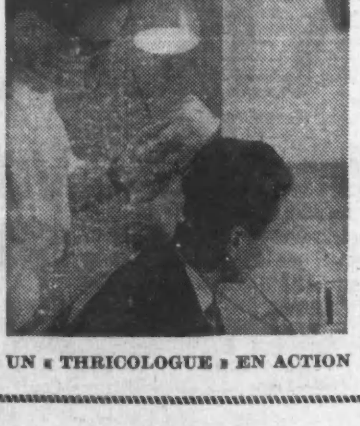
Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).



UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Une fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :
— la mise en condition du cheveu,
— des massages manuels ou infrasonores,
— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu
25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-90-17
Résidence Negresco, Nice Tél. : 88-39-51.
47, cours G.-Clemenceau, Bordeaux. Tél. : 44-36-44.
24, rue du 22-Novembre, Strasbourg. Tél. : 32-32-01.

COMMUNIQUE.

ON PEUT LE DIRE

par ***J.-J. SERVAN-SCHREIBER***

ALORS que le régime fait eau de toutes parts, que des grèves paralysent la vie publique chaque semaine, que les Russes tapent d'un poing monstrueux dans la stratosphère où les Américains répandent leurs paillettes de cuivre, que le fascisme militaire chez nous est derrière la porte, est-il digne, est-il sérieux, est-il cohérent de parler de M. Guy Mollet et de ses manœuvres ? Ah non ! me dit-on. N'y perdez pas de temps.

J'y ai réfléchi. Je crois justement qu'il le faut. Je crois justement qu'au moment où les hommes de gauche de ce pays savent qu'ils vont avoir à affronter de dures épreuves, toute illusion, toute erreur dans le calcul, toute plaie non nettoyée risquent d'être fatales. Plus que jamais, nous devons profiter du moindre symptôme pour diagnostiquer le mal là où il est, et le dire. Après, il sera trop tard.

C'est bien pourquoi la semaine dernière j'avais essayé d'analyser pourquoi et comment, en 1947, nos dirigeants d'alors s'étaient embarqués dans une fausse direction : pour ne pas recommencer. Les réactions à cet article ont été bien révélatrices.

M. GUY MOLLET et le comité directeur S.F.I.O. ont envoyé, lundi après-midi, à M. Edouard Depreux, du P.S.U., avec qui ils étaient en pourparlers, une lettre exposant pourquoi ils ne jugeaient pas que les conversations dites de « regroupement de la gauche » puissent reprendre actuellement.

Les principaux arguments, en particulier ceux qui sont dirigés contre « L'Express », avaient déjà été rendus publics samedi. Ils sont repris dans cette lettre, dont voici l'un des passages : « L'attitude de « L'Express » est devenue plus inqualifiable que jamais. Le goût du roman et l'absence de conscience de ses responsabilités ont fait écrire à J.-J. Servan-Schreiber un article aussi odieux que calomnieux à l'occasion du décès de notre camarade Paul Ramadier... Comment, après cela, ne serions-nous pas tentés de croire à de la duplicité et de la déloyauté ? Comment pourrions-nous, tant que régnera un tel climat et que de telles attitudes auront cours, espérer travailler ensemble à la renaissance de l'esprit civique et à la rénovation de la démocratie politique indispensable au progrès de la pensée socialiste ? »

Si je devais répondre point par point à ce genre de littérature, je ne saurais par quel bout m'y prendre.

S'agit-il de vérité historique ? J'ai relu la chronique politique consacrée à l'année 1947 par une équipe d'historiens sous la direction d'André Siegfried. Il n'y a rien de plus, rien de moins, que le récit fait ici la semaine dernière sur le ministère Ramadier. Sauf une chose. La manière, que je n'avais pas retenue, dont finalement au bout de l'année 1947 le cabinet fut renversé. Or, elle n'est pas insignifiante.

Personne ne voulait que M. Ramadier s'en aille, car cette Troisième Force qu'il avait créée était fort fragile. On était donc convenu au Parlement de rechercher un élargissement de la base ministérielle, en accord avec Léon Blum d'un côté et Paul Reynaud de l'autre, sans ouvrir de crise.

Quand soudain, le mercredi 19 novembre, un homme encore obscur mais bien placé, et qui déteste M. Ramadier, trouve un moyen astucieux de tout faire échouer. Il déclare à quelques journalistes étrangers réunis autour de lui que « M. Léon Blum a accepté la présidence du Conseil ». Cette savante indiscrétion provoque la dislocation immédiate du cabinet, le jour même. La crise est ouverte et M. Paul Ramadier liquidé.

C'était de l'art. Car Léon Blum n'avait rien accepté du tout. Cette indiscrétion était un mensonge. L'auteur en était Guy Mollet. Le même qui pleure aujourd'hui des larmes de crocodile sur la tombe « toute fraîche », comme il dit, de son « vieux camarade Paul Ramadier ».

S'AGIT-IL de la conscience de mes responsabilités ? Je ne suis pas sûr que le mieux placé pour me donner des leçons à cet égard soit le président du Conseil de 1956 qui m'expédia en Algérie où je découvris ce qu'en faisait son camarade Robert Lacoste, que tout le monde a jugé depuis, sauf M. Guy Mollet qui vient, à Périgueux, de partager la tribune avec lui la semaine dernière pour rendre hommage à la politique de décolonisation du général de Gaulle... et de M. Lacoste.

S'agit-il de la « rénovation de la démocratie politique » ? Il est bon d'en parler. Meilleur encore de s'y appliquer. Ce n'est pas, à regarder les faits, ce dont paraît se préoccuper le comité directeur de la S.F.I.O. quand il donne l'ordre, comme à l'élection cantonale du Raincy (S.-et-O.), la dernière en date, de faire passer le candidat de l'U.N.R. De l'U.N.R., bouclier du gouvernement Debré, allié et protecteur de l'O.A.S.

S'agit-il enfin de ce qu'il ose appeler « la pensée socialiste » ?... Ne continuons pas. C'est trop absurde. Ces mots alignés les uns derrière les autres, et qui sonnent si creux chaque fois qu'on en touche un, que recouvrent-ils, au fond ? Ce prétexte dérisoire, ces attaques contre « L'Express », cette crise de rage, qu'est-ce que cela veut dire ?

M. GUY MOLLET et ses hommes du comité directeur S.F.I.O. n'ont jamais eu l'intention de s'opposer réellement à la droite. Qu'elle soit, comme en 1947, le M.R.P. et les Indépendants ; qu'elle soit, comme en 1958, le gaullisme ; qu'elle soit, comme aujourd'hui, la couverture politique de l'O.A.S. ; qu'elle soit n'importe quoi, la tactique constante de M. Guy Mollet envers la droite est de lui proposer ses services pour en être « l'avant-garde » (selon les termes mêmes de ses affiches électorales) contre le communisme. Voilà le rôle précis que s'est toujours assigné M. Guy Mollet, et l'office qu'il remplit.

Je me souviens encore de M. André Malraux, devenu ministre de l'Information du général de Gaulle en 1958, me disant : « La grande différence, voyez-vous, entre le R.P.F. et la nouvelle expérience gaulliste, c'est que cette fois nous avons une aile gauche. On peut penser ce qu'on veut de M. Mollet, mais on ne peut tout de même pas dire que ce soit un homme de droite ! »

Justement, si : on peut le dire. Et non seulement on peut le dire, mais nous devrions l'écrire sur notre mur pour nous réveiller chaque matin devant cette vérité, qui n'est pas agréable, mais qui est. M. Guy Mollet est par excellence un homme de la droite. Car la droite, sans lui, n'aurait rien pu et ne pourrait rien. Grâce à lui, depuis 1947, la gauche est paralysée à chaque occasion décisive. Et quand par miracle, sous la pression irrésistible des événements, la gauche malgré tout se lève, insuffle une volonté au pays et prend le pouvoir, la tâche de M. Guy Mollet consiste à l'abattre. Il livre le gouvernement Mendès France à la droite, en 1955, en lui refusant la participation socialiste. Il livre le « Front républicain » à la droite en 1956 en attachant le parti socialiste à la guerre d'Algérie. Il livre la République à la droite en 1958 en se ralliant au coup d'Etat.

Meilleur homme, plus indispensable à la droite, plus efficace, plus constant, on ne trouvera pas.

Seulement, c'est comme le cancer. Tout l'organisme s'insurge pour nier qu'il est le cancer. Toute la gauche aimerait bien que M. Guy Mollet ne fût pas M. Guy Mollet. On aimerait bien que des conversations courtoises avec le comité directeur S.F.I.O., à Paris, amorcent un regroupement antifasciste. Autant s'adresser à M. Michel Debré, c'est la même chose. Deux outres qui contiennent le même vin.

Mais alors, c'est désespérant !

Et pourquoi donc ? Parce que l'on ne peut pas davantage passer de contrat avec la direction S.F.I.O., aile « gauche » du gaullisme, qu'avec son aile « droite », l'O.A.S. ! Soyons sérieux.

SI M. Guy Mollet a fait une crise à propos d'un article de « L'Express » (qui, soit dit en passant, n'a rien à voir avec le P.S.U. et n'engage que nous) c'est ou bien qu'il a perdu les nerfs, ou bien que cette analyse sur 1947 touchait au fond. Or je connais M. Guy Mollet : les nerfs sont excellents.

Il faut donc affronter la réalité. La renaissance d'une démocratie en France, l'irruption d'une force politique réelle face aux menaces des mitraillettes, c'est de partout, de chaque ville, de chaque village, de chaque groupe, et finalement de la conscience de chaque citoyen qu'elles viendront, face au péril. Sûrement pas des états-majors actuels des partis. Ces états-majors, croyez-moi, nous le constatons chaque jour à Paris, sont aussi loin des réalités, aussi peu préparés, intellectuellement et techniquement, à affronter le prochain assaut politique que celui du général Gamelin, au printemps 1940, l'attaque des divisions Panzer.

J.-J. S.-S.

Langeleen & Cer

après cinquante ans

CHARRIER

EAU MINÉRALE NATURELLE

Même si, moralement, vous vous sentez un cœur de vingt ans, pensez-y ! Votre cœur a le même âge que vous. S'il demande des ménagements, et c'est souvent le cas, votre médecin vous dira : "Régime sans sel". Alors, vous vous direz : "Eau CHARRIER". Evidemment, puisque l'eau CHARRIER est la moins salée des eaux minérales naturelles de France. Facilitez le travail de votre cœur : buvez CHARRIER !

votre sauvegarde.

L'EAU DES RÉGIMES SANS SEL